

**Pierre DuBois**



**Drôles de mondes**  
Recueil de nouvelles

*la plume d'or*

## Table des matières

<b>1-La première phrase...</b>	<b>6</b>
<b>2-Le monde est malade!</b>	<b>13</b>
<b>3- Les vacances de rêve!</b>	<b>20</b>
<b>4- La CCCP</b>	<b>34</b>
<b>5- Dans l'autobus</b>	<b>38</b>
<b>6- La cour du Juge Laperrière</b>	<b>39</b>
<b>7- La vocation de Marc-Antoine</b>	<b>45</b>
<b>8- L'ascension de Louise M.</b>	<b>47</b>
<b>9- Le téléphone</b>	<b>52</b>
<b>10- L'obsession du maestro Léger</b>	<b>58</b>
<b>11- Le testament de Joseph Honegger</b>	<b>66</b>
<b>12- «Est-ce ainsi que les hommes vivent?»</b>	<b>74</b>
<b>13- Sophie</b>	<b>79</b>
<b>Pierre DuBois - Bibliographie</b>	<b>85</b>

# **Drôles de mondes**

**Recueil de nouvelles**

**Pierre DuBois**



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

DuBois, Pierre, 1944-

Drôles de mondes

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-02-6 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-03-3 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-04-0 (PDF)

I. Titre.

PS8607.U219D76 2018      C843'.6      C2017-941776-2

PS9607.U219D76 2018      C2017-941777-0

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Shawn Foster

Illustration : Pierre Bouchard, « Coq en folie », huile, 24 X24

Photographie : Marianne Lessard

© Pierre DuBois, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, janvier 2018

**À Suzanne...  
mon amour,  
mon pays,  
ma musique.**

## 1-La première phrase...

Patrick Bordeleau descendit au pas de course les cinq escaliers menant au sous-sol de son appartement où se trouvaient les cases postales. Ce professeur de français, à la retraite depuis **trois ans**, s'astreignait chaque jour à cette épreuve pour garder la forme et le moral. Il ouvrit son casier et trouva trois enveloppes : le compte de sa carte de crédit, une promotion de gazon synthétique et la lettre d'un éditeur, la Maison Lettrée. «...et si cette fois c'était la bonne...», pensa-t-il. Il prit son canif suisse et trancha méticuleusement le rabat de l'enveloppe.

*Montréal, le 10 juin 2016*

*Monsieur Bordeleau,*

*Nous vous remercions de nous avoir soumis votre manuscrit intitulé **Crime parfait à Rimouski**.*

Notre comité de lecture a beaucoup apprécié la densité de l'action et les nombreux rebondissements que compte votre roman. Vous possédez une imagination des plus fertiles et un talent indéniable pour l'humour et la mise en scène. Il est toutefois arrivé à la conclusion que votre roman, malheureusement, ne répondait pas à nos critères littéraires particulièrement relevés.

*Notre maison d'édition poursuit la mission culturelle et sociale de publier des œuvres qui présentent un univers distinct, caractérisé par une prose recherchée. Elle juge que votre roman s'inscrit plutôt dans une dialectique nord-américaine qui valorise la lisibilité et l'action, alors que nous recherchons des œuvres raffinées d'inspiration française qui à nos yeux, représentent la vraie littérature.*

*Nous vous encourageons à continuer vos efforts et à peaufiner votre style. À cet égard, vous auriez intérêt à lire Philippe Djian et à connaître sa démarche intellectuelle et littéraire.*

*Veillez accepter, Monsieur Bordeleau, l'aimable estime de la Maison.*

*Gontrand Spitzer*

*Directeur littéraire, La Maison Lettrée.*

–Maudits colonisés ! lâcha vivement Patrick Bordeleau. On est au Québec, pas en France !  
Sacrament !

Il avait envoyé son manuscrit à dix-neuf éditeurs québécois et il avait déjà essuyé dix-huit refus. La lettre de La Maison Lettrée fermait donc la boucle. Ce refus, copie conforme des précédents, signifiait la mort de son projet de vie, soit de publier un roman et connaître un véritable succès en librairie. Il ne comprenait pas ces multiples rejets, lui qui avait la plume facile et une imagination des plus créatives. Prolifique, il avait déjà envoyé cinq manuscrits de romans depuis sa retraite, manuscrits qui avaient connu le même et triste sort que *Crime parfait à Rimouski*.

Il prit l'ascenseur pour revenir à son appartement, car cette lettre lui avait littéralement coupé les jambes. Prostré, il gagna son fauteuil scandinave et s'y laissa choir. Il y resta un

solide deux heures avant d'émerger lentement de sa torpeur.

Il se servit alors un Gin Tonic double, rompant ainsi avec l'un de ses principes de vie : jamais d'alcool avant midi. Il relut deux fois la lettre de Monsieur Spitzer, puis soupira. Et si ce monsieur avait raison... Il était quand même le directeur littéraire de la plus grande et la plus importante maison d'édition du Québec. Il se dit alors qu'il devait faire preuve d'humilité, de souplesse et d'ouverture devant la critique. Il devait l'accepter et rebondir ; oui, rebondir. Après tout, il n'allait nulle part avec ses échecs à répétition. Il n'avait pas le choix. S'il voulait être publié un jour, il devait changer sa démarche. Ou abandonner. Or, il n'abandonnerait pas. Ce n'était pas dans ses valeurs. Il avait toujours voulu être publié et il le serait. Point à la ligne.

Il se dirigea vers le balcon offrant une vue superbe sur le stade olympique pour poursuivre sa réflexion. Après seulement dix minutes, il décida de suivre le conseil de Gontrand Spitzer et de se familiariser avec la démarche et l'œuvre de Philippe Djian, le grand écrivain français, et d'en tirer des leçons essentielles pour assurer le succès de son projet.

D'abord, Internet. Il tomba sur une entrevue que Philippe Djian avait accordée aux médias français. Il eut alors le choc de sa vie, suivi de quelques arythmies. Dans cet entretien, Djian proclamait sur le ton vaguement pontifiant des célébrités françaises :

«Inventer une histoire, c'est sans importance et sans intérêt, *car tout a été dit. C'est la langue qui compte. Chaque phrase doit comprendre le monde entier ! Je commence toujours mes romans avec une phrase qui suit l'inspiration du moment et ensuite, j'écris mon roman à partir de cette première phrase sans trop savoir où il aboutira.*»

—Eh bien ! Je n'en reviens pas ! murmura Patrick, vivement secoué. J'ai toujours cru le contraire. Mais là... *Chaque phrase doit comprendre le monde entier.* Le monde entier... répéta-t-il, chaque phrase doit comprendre le monde entier.

Il se remit à réfléchir et comprit qu'il avait eu tout faux dès le début de son aventure littéraire, lui qui faisait un plan méticuleux, des résumés de chapitres élaborés et de la recherche avant de se lancer dans la rédaction d'un roman. Pour lui, un roman, c'était une histoire brillante, bien ficelée et bien racontée, qui devait tenir le lecteur en haleine jusqu'à la fin, et le surprendre. Faux ! La littérature, la vraie, ce n'était pas ça. La littérature, la vraie, ne se résumait pas en une action qui se déployait de façon inattendue, imprévisible, mais en une verve, une faconde qui devait étourdir le lecteur et lui procurer une grande jouissance intellectuelle. Il comprenait enfin pourquoi il n'avait jamais été publié. Ses romans n'étaient que des lectures de plage. Sans plus ! On ne gagne pas le Goncourt avec une lecture de plage ! Il devait changer sa manière et il la changerait. Décision arrêtée et finale.

—La première phrase... se dit-il. La première phrase...

Il venait de saisir que tout découlait de cette première phrase, la toute première. C'est elle qui donne au roman une pulsion irrésistible et une vie lumineuse. Voilà ! Il n'y avait rien à ajouter.

Il mit son imperméable, sortit, prit le métro et alla chez Renaud-Bray pour acheter les romans de Philippe Djian. Il en trouva quatre : Ça c'est un baiser, *Assassins*, *Impuretés* et *Incidences*. Son objectif était simple : comprendre la nature et l'effet de la première phrase d'un vrai roman, tant sur l'œuvre que sur le lecteur.

Revenu à la maison, il ouvrit Ça c'est un baiser, et lut la première phrase :

**«On lui avait cassé les dents.»**

Il répéta lentement, très lentement, à voix basse : «***On lui avait cassé les dents.***»

Puis il referma le livre. Génial, oui, tout simplement génial. Cette phrase restait suspendue, comme en dehors du temps, comme une quarte en musique qui attend sa résolution. «*On lui avait cassé les dents*» faisait référence à une action passée qui aspirait à se résoudre dans le futur, entraînant ainsi le lecteur dans une spirale vertigineuse.

Il sortit sur le balcon. Le stade olympique, majestueux, semblait se faire l'écho de cette première phrase : «*On lui avait cassé les dents.*» Il en avait le souffle coupé. Net.

Revenu dans l'appartement, il prit *Assassins* avant de se défaire de son imperméable qu'il avait oublié d'enlever et de ranger au vestiaire de l'entrée. La première phrase d'*Assassins* se lisait comme suit :

«Je travaillais pour un assassin».

Cinq mots seulement, mais d'une rare intensité évocatrice. Le monde entier se retrouvait dans cette simple phrase de cinq mots : «Je travaillais pour un *assassin*». Encore la suspension dans le temps qui donne au lecteur une motivation exacerbée, voire désespérée, de poursuivre afin de tout savoir sur cette affirmation exceptionnelle : «Je travaillais pour un assassin».

Patrick nota que le titre montrait *Assassins* au pluriel alors qu'*assassin* était écrit au singulier dans la première phrase du roman. Stratégie particulièrement efficace, car elle signifiait un mouvement de fond allant gravement du particulier au général, de l'unique au collectif, du simple au complexe, créant ainsi un véritable tsunami neuronique chez le lecteur. Rien de moins ! Non, rien de moins !

Il saisit le livre suivant, fébrile comme un amant qui suit sa nouvelle conquête dans l'escalier menant à son loft. La première phrase du roman *Impuretés* le surprit.

«Huit mois après la mort de sa sœur, ***Evy se réveillait toujours brusquement et toujours avant l'aube***».

Dix-sept mots. Une première phrase beaucoup plus longue que celles des deux romans précédents. Dans celui-ci, il nota l'utilisation de l'imparfait qui amenait de nouveau cette mouvance du passé vers l'inéluctable futur. Très fort. Le mot *Toujours* était répété, fournissant ainsi un point d'ancrage à la phrase. Il conclut qu'il était possible de répéter un mot dans une phrase d'une œuvre littéraire, vraiment littéraire, ce qu'il évitait toujours de faire dans ses petits romans de plage impubliables.

Il trouva toutefois la quintessence de l'art du roman dans *Incidences*. La première phrase : «***S'il y avait une chose dont il était encore capable, à cinquante-trois ans, par un grand soir d'hiver que blanchissait la lune et après avoir bu trois bouteilles d'un vin chilien particulièrement fort, c'était d'emprunter la route qui longeait la corniche le pied au plancher***».

Du grand art. Encore une fois ! Dans ce cas-ci, Djian misait sur la spontanéité brute et recourait à une formulation longue et structurellement complexe de sa première phrase. Un auteur au talent moindre aurait sans hésiter remplacé *chose* par *activité* ; il aurait aussi coupé la longue phrase en deux ou trois phrases distinctes. Grave erreur ! La phrase de Djian était vague

et mal construite, parce qu'elle devait refléter l'univers flou et pâteux d'une personne ivre. On se retrouvait avec un personnage à la Hemingway dont on sentait la force peu commune et un goût irrévérencieux pour le risque. Patrick murmura pour lui-même : *j'ai personnellement l'âge de ce personnage et après trois bouteilles de vin, chilien ou pas, je ne pourrais même pas me rendre à ma voiture sans passer par le cimetière. Ou bien on me retrouverait à genoux, vissé au bol de la toilette, le couvercle en clapet sur la tête, pour un solide deux jours.*

Grâce au conseil éclairé de ce Monsieur Spitzer, il avait enfin trouvé le secret d'un roman digne d'être publié. Il alla à son ordinateur et mit au panier le fichier de ses six petits romans d'aventures. **Delete!** Disparus à jamais. Même pas une copie papier sauvegardée. Rien... *Nada*. On repart à neuf.

À 15h50, on sonna à sa porte. C'était Fatima, son escorte voilée, toujours fidèle à leur rendez-vous hebdomadaire de 16h00. Elle était un poil en avance. Il lui donna un fort pourboire, presque le tarif, et elle repartit, le sourire aux lèvres. Il avait autre chose à faire que de batifoler. Il devait commencer son premier roman littéraire, vraiment littéraire, et concevoir sa première phrase. C'était un appel irrésistible.

Il eut soudainement une idée : son nouveau roman, une œuvre littéraire forte, il en était capable, serait publié par une maison d'édition française de Paris. Rien de moins. Fini le terroir ! Paris. Yes sir !

Il alla sur le balcon, à la recherche de la première phrase de son prochain roman. Cette phrase lui viendrait comme un oiseau qui se pose sur une fragile branche de bouleau, comme un vent chaud qui caresse délicatement un visage de femme aux yeux fermés. Il fallait être patient, attendre sans se préoccuper, sans brusquer, sans presser, sans commander.

Et elle vint, cette première phrase, subrepticement, coulant lentement dans son cerveau comme une huile dispendieuse dans une sauce délicate, tout en s'imposant résolument et opiniâtrement.

*«Bob démarre le moteur de son bateau, puis s'engouffre dans le paysage, laissant derrière lui une longue ligne de vie.»*

Première phrase parfaite. Le prénom *Bob* réfère à la chanson *J'suis snob*, de Boris Vian.

«J'm'appelle Patrick, mais on dit Bob»

On est cultivé ou on ne l'est pas ! La suite, maintenant. Attention ! Pas d'histoire ! Seulement une succession ininterrompue de belles phrases «qui contiennent le monde entier».

Après dix mois de rédaction intense et fébrile, ponctuée de doutes et de minutieuses révisions, il envoya à douze éditeurs parisiens le manuscrit d'un roman de quatre cents pages intitulé : *L'engoulement crépusculaire*, dont voici le prologue.

***L'engoulement crépusculaire***  
***Roman (78,216 mots)***  
***Manuscrit de Patrick Bordeleau***  
***2, Avenue du Parc Olympique, Montréal, Canada***

**Prologue<sup>1</sup>**

***Bob démarre le moteur de son bateau, puis s'engouffre dans le paysage, laissant derrière lui une longue ligne de vie.***

*Bob, c'est Bob. Un homme sans âge et sans famille. Sa vie ne serait finalement qu'un battement d'aile de chauve-souris dans l'univers cosmique, et il s'en foutait. Rien ne le retenait à la vie, que la vie elle-même.*

*Bob navigue sur le St-Laurent, et seulement sur le St-Laurent. Il aime ce fleuve qui avait bercé, transporté et défié Cartier, Champlain, les missionnaires Français, les premiers colons et les Amérindiens, les pacifiques comme les revanchards. Ce fleuve qui a aussi permis à Wolfe de se glisser jusqu'à Québec et de se faufiler furtivement sur les Plaines d'Abraham, brisant le destin d'un peuple comme on avait brisé le sien.*

*Certaines nuits, Bob peut entendre, comme une vague de fond, comme le chant plaintif d'une baleine, les longs échos de ces tribulations douloureuses. Il a l'oreille fine et une conscience vive de tout ce qui l'entoure.*

*Sinon, comment survivre dans ce monde ?*

*Bob vit à longueur d'année dans son bateau, dans les îles de Berthier. L'hiver venu, il l'échoue et l'attache solidement à deux grands platanes au sud de l'Île aux Grues, bien protégé des tempêtes de neige, des glaces et du vent. Il souffre parfois du froid intense, mais il ne se plaint jamais, car il a connu pire, bien pire.*

*Bob navigue toujours de nuit, sans feux, sans bruit, se laissant dériver parmi les îles au gré des courants et des vents. Le jour, il se réfugie dans une vaste héronnière, sanctuaire consacré, où il pêche, dort et observe, tel un Sphinx, la nature, grouillante de vie. Au début, ces volatiles l'avaient fort mal accueilli, le privant de sommeil pendant des jours, mais Bob fait maintenant partie de leur univers restreint, et ils laissent aller et venir, dans une feinte indifférence. Un plaisancier ou un pêcheur pourraient passer à quelques mètres seulement de son bateau sans rien voir. C'est ce que Bob désire : épuiser son séjour sur terre sans qu'on le remarque.*

*Du monde, il s'est retiré.*

*Le bateau de Bob est propulsé par une voile à livarde et, occasionnellement, par un moteur hors-bord Johnson des années cinquante, qu'il a ressuscité de la ferraille.*

*Cette nuit-là, Bob navigue sans but précis tout en se dirigeant par habitude vers la Voie maritime.*

*Arrivé en bordure, il affale la voile et jette l'ancre près d'une balise verte. Le bateau dérive quelque peu, puis se stabilise dans trois mètres d'eau, près d'un récif millénaire, hoquet du retrait des glaciers.*

*Bob regarde autour de lui. La beauté. Le calme. Surtout le calme. C'est ce qu'il préfère.*

1. Extrait du prologue du roman Les pays de Franz, de l'auteur, publié par les Éditions Vents d'ouest (2016). Le prénom Franz a été changé pour Bob.

*Aucun désert, aucune plaine, aucune forêt qu'il a connus ne valent cet endroit en ces moments de douce plénitude.*

*La lune, une immense assiette blafarde mal lavée, semble s'approcher et puis s'éloigner au passage de quelques nuages épars.*

*Bob se cale dans une vieille chaise en rotin et débouche avec les dents une bouteille de rouge entamée aux deux tiers.*

*À mesure que la nuit plonge dans le temps, s'intensifie la clameur du fleuve. D'abord le clapotis de l'eau sur la coque, puis les appels des oiseaux nocturnes marquant ou défendant leur territoire, et le saut désespéré des perchaudes et des achigans tentant d'échapper aux brochets en maraude.*

*Bob boit une lampée et s'essuie la bouche du revers de sa chemise. Après quelques minutes, il se lève et s'assoit, comme d'habitude, sur le plat-bord de son bateau, l'endroit tout indiqué pour rêver et recréer son destin.*

*Il boit une autre gorgée de ce vin qui commence à tourner.*

*Il fouille dans son sac de marin et en sort une photo jaunie et écornée, que le temps efface inexorablement. Il la regarde longuement, d'un regard d'excuses, à la lumière scintillante de la lune. Son cœur s'accélère. Il penche lentement la tête sur sa poitrine, écrasée par un lourd souvenir brouillé. Il remet ensuite la photo dans son enveloppe. Soigneusement.*

*Ce sera bientôt l'aurore.*

*Après avoir observé le lever du soleil à travers la brume matinale, Bob lève l'ancre et regagne son refuge à l'abri du monde.*

\*\*\*

Dans l'attente d'une réponse des éditeurs parisiens, Patrick relisait fréquemment son manuscrit. Il l'ouvrait au hasard et lisait un chapitre, puis un autre, puis un autre. Il avait écrit un beau livre, un beau roman qui réfléchissait une atmosphère impressionniste comme les tableaux de Monet.

Tout son roman se lovait entre les lignes. L'utilisation de comparaisons et de métaphores créait un écho réverbérant qui se répercuterait longtemps dans la mémoire de ses lecteurs. Dans ses petits romans «de plage», il se voulait direct et précis. Il racontait les événements comme il les percevait, et ce, dans une langue bien prosaïque. Dans *L'engoulement crépusculaire*, tout était tamisé, feutré, suggéré, effleuré. Pas d'histoire... seulement des reflets intemporels d'histoires.

Il se percevait maintenant comme un écrivain, un véritable écrivain... français. Il ne lui manquait que les lettres de noblesse de l'édition parisienne pour authentifier ce statut. Finalement, après huit mois d'attente, il reçut un appel téléphonique de Paris.

–Allo !

–Monsieur Patrick Bordeleau, je vous prie...

–Lui-même...

–Monsieur Bordeleau, je me présente: André-Hubert Briffaut, directeur général du Groupe *Nouvelles littératures* des Éditions du Triomphe. Est-ce que je vous dérange ?

–Euh... Pas du tout, Monsieur Briffaut.

–Monsieur Bordeleau, nous avons lu avec beaucoup d'intérêt votre roman *L'engoulement crépusculaire*. Vous avez une langue superbe, du souffle et un beau rythme. Votre personnage, Bob, vibre au diapason de la nature canadienne et de son magnifique fleuve, le Saint-Laurent. Vous lui réservez un destin extraordinaire avec des flashbacks éloquents sur sa vie antérieure. Sa mort est aussi très belle et d'une grande poésie. Bravo, Monsieur Bordeleau. Magnifique travail !

–Merci. Je suis bien content que mon roman vous ait plu à ce point. J'y ai travaillé très fort.

–Pas de doute. Cela dit, Monsieur Bordeleau, nous ne publierons pas votre roman et je doute qu'un éditeur français le fasse...

–Là, je ne comprends pas. Vous venez de me dire que mon roman était très bon et superbement bien écrit... et vous ne voulez pas le publier ?

–Non, Monsieur Bordeleau, nous ne le publierons pas, mais rassurez-vous, nous avons une proposition très intéressante à vous faire. Une proposition que «vous ne pourrez pas refuser», comme on dit dans le film *The Godfather*.

–Bon... je vous écoute.

–L'édition, en France, a beaucoup évolué depuis les trois ou quatre dernières années. Les romans tout en mots, tout en phrases, et sans histoire, c'est terminé. La littérature qui se regarde dans le miroir et qui se trouve belle, c'est terminé. Les prétentions philosophiques, la plupart du temps creuses et vides, c'est terminé. La psychologie des personnages, la plupart du temps erronée et tronquée, c'est terminé. Des romans impossibles à résumer vingt-quatre heures après les avoir lus, c'est terminé. Bien sûr, nous publions encore les Djian et consorts, car il y a encore un petit lectorat pour ce genre d'écriture. Vous savez... même les Goncourt sont de nos jours invendables et ne connaissent que des succès d'estime. Notre littérature nationale s'est donc réajustée et est devenue plus réaliste, plus sincère, plus nord-américaine, moins alambiquée et moins prétentieuse. C'est comme cela, mon cher Bordeleau, nous n'y pouvons rien. Et c'est là que vous intervenez...

–Ah oui ! Comment ?

–Votre roman, *L'engoulement crépusculaire*, est très bien écrit et on sent chez vous une action contenue, une action sous bride, une action harnachée. On sent chez vous, mon cher Bordeleau, une grande capacité d'écrire une fiction d'action, une fiction capable de tenir le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page, et de le surprendre. Vous êtes un véritable «*Story Teller*». Bravo ! C'est ce que nous désirons. Notre maison veut maintenant une écriture nette, réaliste, avec un brin de fantaisie ; elle veut une lecture qu'on pourrait même qualifier de «*Beach Reading*». Snobs s'abstenir ! Notre maison veut publier des romans que le lecteur a hâte de retrouver. Aussi, si vous aviez dans vos cartons un ou des romans qui répondent à ces critères, nous serions preneurs... là, tout de suite !

–...

–Monsieur Bordeleau, êtes-vous là ?

–...

–Monsieur Bordeleau ? **Monsieur Bordeleau ?**

–...

–Bordel de merde ! Nous avons été coupés !

## 2-Le monde est malade !

Je dois ma célébrité et ma fortune à Pénélope, ma femme. C'est elle qui a planté ce projet machiavélique dans mon cerveau prolifique.

Elle avait un faible pour la *Via Condotti* à Rome, la Mecque du *shopping* de luxe, qu'elle visitait tous les printemps à mes frais.

Quand je lui ai dit «*Non, pas cette année !*», elle s'est mise en rogne et m'a asséné des coups de «*Pourquoi*» pendant toute une semaine, à toutes les heures du jour, et même la nuit à mes retours de la salle de bain. Un supplice chinois. Une teigne ! Un pitbull enragé encastré dans mon mollet. Je retardai au max ma réponse pour renforcer mon image de mâle alpha occasionnel. Puis, excédé, je finis par lui lancer : «... *parce que je n'ai plus un sou, voilà !*»

Ce mensonge la catastrophait. Elle me pensait à l'aise, très à l'aise. Elle m'a alors regardé avec un air de : «*Mais qu'est-ce que je fous ici avec ce péquenot ?*»

Revoyons calmement les faits : je suis un dentiste n'ayant pu entrer en médecine. C'est cliché, mais c'est vrai. Je gagne bien ma vie, et encore mieux celle de Pénélope, une «hygiéniste» dentaire dont les gaffes professionnelles auraient dû éloigner la clientèle au pas de course, les deux mains collées sur la bouche. Mais son généreux décolleté sous sarrau déboutonné et sa façon de promener lentement sa petite langue rose pâle sur ses lèvres lorsqu'elle faisait une démonstration de soie dentaire avaient vite fait de ramener au cabinet les mâles en rut. Pour éviter des poursuites civiles, voire criminelles, je lui ai permis de prendre une sabbatique d'une durée indéfinie.

En vérité, je fais plein d'argent grâce aux couronnes, ma spécialité professionnelle et commerciale. Deux couronnes pour le prix d'une, et blanchiment des dents du haut ou du bas en prime. Je suis donc financièrement à l'aise, mais j'éprouve une petite gêne psychosociale, vestige résultant d'une enfance passée dans le Centre-sud de Montréal et de voir ma reine dilapider en un seul weekend quarante mille dollars en accessoires de mode futiles.

Après mon «... *parce que je n'ai plus un sou, voilà !*», je l'ai vu réfléchir les yeux mi-clos, les lèvres pincées et le souffle court. Cet air dubitatif n'annonçait rien de bon. Elle s'est ensuite mise à tourner furieusement autour de la table de la salle à manger, heurtant au passage son fauteuil doré de style Empire où elle trône lors de nos dîners dominicaux. Elle s'arrêta net, laissant une trace de freinage dans le tapis !, et me lança :

–Godefroy chéri, connais-tu Servan-Schreiber, le fils ?

Qu'est-ce que Servan-Schreiber, le fils, venait faire dans cette histoire qui s'annonçait déjà trop compliquée à mon goût ? Je flairai aussitôt un piège. Aussi, après un long moment de réflexion circonspecte et inutile, je lui répondis avec un air factice de solide confiance en moi :

–Je connais le père, mais pas le fils. J'ai lu, il y a un siècle, *Le Défi mondial*, un recueil d'idioties bien-pensantes qui donne bonne conscience. Il soutenait, ce con super intelligent, que la micro-informatique permettrait à l'Afrique de devenir aussi prospère que l'Amérique, et ce, en seulement quelques années.

–Le fils est pareil, rétorqua aussitôt ma chère épouse, mais il a fait de l'argent, beaucoup d'argent. Il est mort d'un cancer. Tu devrais faire pareil.

Cette envolée lyrique me parut ambiguë, mais je m'abstins, toujours par prudence, de

toute tentative de clarification. Pénélope poursuivit la discussion sur un ton déterminé qui n'invitait pas à la réplique.

—Godefroy chéri, écris comme lui un livre sur les moyens à prendre pour éviter le cancer. Tout le monde a affreusement peur de mourir d'un cancer et ça pousse les ventes *ad parnassum*. Tu écris un bon livre au titre accrocheur et tu en vends cent mille copies, peut-être même deux cent mille. À dix dollars le livre, on engrange un ou deux millions vite faits en redevances. Tu ne peux pas dire non !

—D'accord...

Elle fut aussi surprise que ravie de ma réponse rapide. J'entendais alors dans ma tête le son agréable de la caisse enregistreuse de conjugaux points, échangeables en tout temps contre des faveurs spéciales.

Je trouvais tout simplement que c'était un projet stimulant, beaucoup plus motivant que de passer le reste de ma vie à farfouiller au hasard dans la caverne buccale humide et infectée de patients désireux d'être ailleurs, c'est-à-dire dans le lit de l'«hygiéniste» dentaire.

—Je remets donc mon voyage à Rome de quelques semaines, me fit savoir Pénélope, le temps que tu produises et que tu engranges. Je serai alors prête pour les collections d'automne.

—...

J'appelai immédiatement mon cabinet pour remettre mes rendez-vous du lendemain au surlendemain. Après tout, un livre sur la prévention du cancer ne s'improvise pas en une heure ou deux !

Je me dirigeai vers mon bureau, au sous-sol, pour entreprendre une réflexion approfondie sur mon sujet... «Comment prévenir le cancer par... par... *par quoi?*» C'est le «*par quoi*» qu'il me fallait compléter de façon originale et prometteuse. J'aime ramener les problématiques complexes à leur plus simple expression pour y voir clair et trouver une solution efficace. C'est ma méthode et elle me réussit toujours.

J'ouvris le téléviseur à RDS, mais en coupant le son. Regarder les combats extrêmes, ceux de Georges St-Pierre en particulier, me porte à la réflexion philosophique, voire métaphysique. Le sang m'inspire. Plus il coule, plus il gicle, et plus les idées m'éclaboussent. Je suis comme ça. Je n'y peux rien.

Tout d'abord, j'abordai le projet de mon livre anti-cancer d'un point de vue méthodologique, comme il se doit. J'écartai cependant du revers de la main les fastidieuses recherches à la Bibliothèque Nationale du Québec, n'aimant pas côtoyer les sans-abris et les étudiants en sciences sociales de l'UQAM qui s'y agglutinent en ruminant de sombres projets.

Je réservai le même sort aux méta-analyses statistiques sur les causes du cancer. Out ! Trop long. Pénélope ne m'avait donné que quelques semaines pour publier et engranger. Je décidai donc que l'intuition, l'invention et la créativité devaient remplacer la rigueur et la méthode scientifiques. Je poursuivis ma réflexion en ce sens, mais sans succès.

J'étais vraiment embêté. Qu'on le veuille ou non, le cancer, c'est plus compliqué qu'on le pense. Je consultai Wikipédia... pas inspirant.

Je décidai alors d'appeler Stéphane, le fils d'un couple d'amis, qui détient un doctorat en microbiologie ou en biochimie ou en microbiologie, je ne m'en souviens jamais. Je voulais qu'il me donne un petit cours accéléré, cinq minutes pas plus !, sur le cancer. Malheureusement, il n'était pas là. Au lieu de laisser un message dans sa boîte vocale, je le contactai par courriel

pour éventuellement prendre sa réponse et la copier-coller telle quelle dans mon livre.

*Bonjour, Steph, comment vas-tu ? Peux-tu en quelques mots, en quelques mots seulement, me dire ce qu'est un cancer et m'indiquer ses principales causes ?*

Dans l'attente de sa réponse, je poursuivis ma réflexion, mais cette fois-ci, sous l'angle du marketing qui était, bien sûr, le seul angle d'attaque possible pour mon livre.

Les gens ont peur de mourir d'un douloureux et interminable cancer, une crucifixion appréhendée, ce qui permet à la pensée magique de contaminer leur jugement. Pénélope avait tout à fait raison. Sans réfléchir et pleins d'espairs infantiles, ils achètent donc des recettes anti-cancer qui font le bonheur et la fortune de leurs auteurs. Je voulais être l'un d'eux !

Maintenant, que proposer aux «canceros-anxios» pour engranger ? Un régime alimentaire à base de fibres ? C'est déjà fait, et la source est tarie à jamais. Peut-être un aliment-choc incongru et provocateur... comme la combinaison croustilles-Pepsi ? Y réfléchir. Peut-être un nouveau style de vie plus zen ? C'est déjà fait *ad nauseam*. Je poursuivis ma réflexion...

Je pensai à un nouveau type de méditation transcendantale à base de moines tibétains en plein *délirium tremens* poursuivis par une armée chinoise rémunérée à la tête de con ? Non ! Ce n'est pas vendeur. Il fallait autre chose... mais quoi ?

À RDS, GSP venait de réduire en bouille son adversaire. Bien qu'il y avait du sang et d'autres vestiges humains partout dans l'arène, je ne me sentais pas plus inspiré. L'impasse.

Soudain, le téléphone sonna ; c'était Stéphane. J'aurais préféré le courriel, car il est toujours très long, voire obsessionnel, dans ses explications scientifiques. Une fois, il prit une grosse demi-heure pour m'expliquer la copulation chez les amibes et m'avait perdu après seulement deux minutes. La copulation, c'est simple, alors imaginez le cancer !

Après les salutations d'usage, il m'apprit que le cancer était en nous... Oui, nous avons tous un cancer en latence. Il ne faut qu'une simple condition perdante pour qu'il se manifeste, l'hérédité étant la grande championne. Intéressant. Très intéressant ! Je pourrais écrire un bouquin du type *Triomphez de votre hérédité cancéreuse !* Pourquoi pas ? Merci, Steph. Je tenais enfin quelque chose et je décidai de dormir là-dessus. Il me restait tout le lendemain pour trouver la formule qui serait aussi gagnante que magique. Je mis le chat dehors et j'allai me coucher.

Après un copieux petit déjeuner, je pris le journal et tombai sur un article qui révélait les résultats étonnants d'une recherche réalisée par l'Université du Rhode Island. Cette étude établissait un lien direct entre la consommation de sirop d'érable, québécois de préférence, et la prévention du cancer. Cette recherche avait été financée... par les producteurs de sirop d'érable du Québec. Je me sentis aussitôt réconforté dans mon projet d'écrire n'importe quoi sur le cancer et sur les moyens de le prévenir. Je déteste me sentir coupable, c'est mon côté féminin, et cet article eut un effet libérateur sur moi. Si les universitaires, censés être des modèles absolus d'intégrité, le font, pourquoi pas moi, un simple quidam ? Mais je n'étais pas plus avancé, étant toujours aux prises avec le... *par quoi ?* C'est alors qu'un véritable miracle se produisit.

Je me levai pour aller sur le patio, histoire de poursuivre ma réflexion au soleil. Au moment même de mon redressement, toujours douloureux au niveau des genoux, j'exprimai une flatulence bien sonore à l'effort, soixante-quinze décibels minimum. Une flatulence digne de la *Soupe aux choux*, chef d'œuvre de la filmographie française, dans lequel Louis de Funès

détonne et brille de tous ses feux.

Je fus gratifié sur-le-champ d'une intuition géniale : l'intestin serait le siège de «ma lutte anti-cancer». Voilà ! Je tenais enfin mon angle d'approche unique et exclusif : la valorisation de l'anus et l'optimisation de la flatulence.

Vite Wikipédia sur la flatulence ou, si on préfère, le pet ! Je pus lire tremblotant d'excitation...

«Une flatulence est la production de gaz gastro-intestinaux accumulés dans l'intestin ou l'estomac et expulsés hors du corps de façon volontaire ou involontaire par l'anus. La consommation de légumes secs favorise les flatulences. La flatulence est un signal important du bon fonctionnement du colon. En moyenne, une personne libère de *douze à vingt-cinq flatulences par jour...*

**–HEIN ! DOUZE À VINGT-CINQ PETS PAR JOUR!!!** m'écriais-je en espérant ne pas avoir réveillé ma dulcinée.

Je continuai cette lecture des plus enrichissantes dans un état de profonde fébrilité arythmique. J'appris qu'une étude sur les pets de soldats américains fut couronnée du Prix Nobel de biologie en 1994. C'est sûr que tendre une embuscade avec des soldats bien sonores n'est pas particulièrement gagnant, surtout si l'ennemi a l'oreille fine et l'odorat musclé.

J'eus ensuite une pensée qui me fit rire. Supposons une moyenne d'un pet à l'heure par personne. Cela veut dire six mille flatulences lors d'un concert à guichet fermé à la Place des Arts ! Imaginez maintenant un interminable opéra de Wagner. Ou encore une partie de hockey au Centre Bell, un longue partie qui se rendrait jusqu'aux tirs de barrage !

Je décidai de prendre une marche pour aérer mon cerveau en pleine éructation volcanique. En tournant le coin de la rue pour me rendre au parc, il me vint une idée. Plutôt que d'écrire un livre, ce qui prend du temps et exige une énergie peu commune, pourquoi ne pas donner des conférences à mille dollars par personne ? Facile. Je loue la salle de bal d'un grand hôtel et anime un atelier d'une demi-journée sur le rôle de l'intestin et de la flatulence dans la prévention du cancer.

Wikipédia indiquait que le pet était le signe d'un colon en santé. Par extension, pourquoi pas le signe d'un corps en santé et d'une vie longue, prospère et sans cancer ?

Je revins à la maison au pas de course, fis rentrer le chat, et m'attelai à mon ordinateur en me frottant les mains de ravissement.

Pour ce qui est du nom de l'atelier, il me vint l'idée suivante : il s'appellerait... «Anus Dei». Génial ! Cette odeur de religiosité ferait fureur au Québec, ainsi que dans les pays catholiques, protestants et même, islamiques. Poursuivons. L'atelier d'une demi-journée serait structuré de la façon suivante :

- Accueil : croissants, café et légumes secs : *20 min.*
- Présentation de l'animateur et des objectifs de l'atelier par une jolie femme à la voix chaude : *10 min.*
- Montage vidéo sur le cancer et ses très grandes souffrances : *15 min.*
- Questionnaire d'auto-évaluation du vécu intestinal des participants : *25 min.*
- Pause-santé : café, jus et légumes secs : *20 min.*
- Conférence : *Améliorer son destin par son intestin : la méthode Anus Dei* : *45 min.*
- Programme individuel d'expression de la flatulence : *20 min.*

- Clôture de l'atelier : 5 min.

J'étais fier de moi, car c'était un beau programme, bien équilibré, avec une belle progression et sans moments creux. Il me fallait maintenant développer le questionnaire d'auto-évaluation du vécu intestinal, mais c'était du gâteau. Déjà, les premières questions se lançaient à l'abordage de mon cerveau en érection cognitive. Les participants, au moins une centaine par atelier, répondraient individuellement au questionnaire suivant :

### QUESTIONNAIRE SUR LE VÉCU INTESTINAL©

En utilisant l'échelle ci-dessous, veuillez répondre avec sincérité aux dix questions suivantes.

- 1- Totalement en désaccord
- 2 Modérément en désaccord
- 3- Ni d'accord ni en désaccord
- 4- Modérément d'accord
- 5- Totalement d'accord.

1- J'aime mon anus.

2- Je prends soin de mon anus en lui apportant tous les soins médicaux et esthétiques appropriés.

3- Mes flatulences ne me font pas honte et je les assume avec sérénité et maturité, peu importe où je suis, et avec qui je suis.

4- Quand j'entends et hume une flatulence, je souris, car elle représente chez son auteur la joie de vivre, la liberté, la santé et un profond esprit démocratique.

5- Mon destin est intimement lié à mon intestin.

6- Je regarde fréquemment la vidéo HD de ma coloscopie.

7- Quand je suis seul, il m'arrive de parler à mon intestin.

8- Quand je fredonne les «tounes» de Céline Dion, il m'arrive de m'accompagner avec des flatulences bien sonores.

9- Je suis capable de faire le début de la 5<sup>e</sup> symphonie de Beethoven (Sol, sol, sol, mib - fa, fa, fa, ré) à l'intestin et d'épater ainsi tous mes amis.

10- Je ris à gorge déployée de toutes les farces (jokes) que j'entends sur les flatulences.

Très bon travail préliminaire. À peaufiner plus tard.

La conférence, avec support multimédia, porterait sur les moyens à prendre pour favoriser l'expression de la flatulence. On retrouverait : un régime de légumes secs, la discussion de sujets psychosociaux avec des esprits obtus, les photos de son patron manipulateur ou de la pontifiante Denise Bombardier.

Je pensai aussi à une alliance commerciale possible avec un distributeur de légumes secs qui offrirait ses produits lors de l'accueil et de la pause. Il faut, comme on le dit dans le milieu artistique, «aller jusqu'au bout de la patente».

La conférence devra aussi contenir un bon nombre de farces et de mots d'esprit. Le pet s'y prête. Il faut que l'auditoire trouve la conférence «anusante» !

Je pris cinquante mille dollars de ma marge proprio pour lancer la publicité et tenir mon premier atelier le 18 mai, soit trois semaines seulement après le défi de Pénélope.

Le succès fut immédiat et dépassa mes espérances les plus démentielles. Trois mois plus tard, je dus engager cinq animateurs pour satisfaire la demande. Il fallut aussi organiser des ateliers en parallèle dans des petites villes comme Sept-Îles, Rimouski, Trois-Rivières, Gatineau et Québec. Comme l'argent rentrait à la vitesse Grand V, je lançai alors des franchises partout au Canada et aux États-Unis.

C'est toutefois Guy A. qui propulsa ma compagnie Anus Dei au pinacle des pinacles. Je fus invité un jeudi soir à l'enregistrement de la populaire émission *Tout le monde en parle*. Guy A. avait aussi invité un oncologue célèbre d'un grand hôpital de Montréal, le docteur Azizi, qui veut dire *Très cher* en arabe, pour tenter de me mettre en boîte et de me faire passer pour un escroc, un con et un charlatan devant un million quatre cent vingt-huit mille personnes.

Je gardai mon calme devant les attaques tous azimuts du fameux docteur Azizi, puis lui demandai, mine de rien :

–Docteur Azizi, dites-moi, combien de patients avez-vous perdus dans les six derniers mois? Répondez-moi franchement, combien de vos patients sont morts du cancer? Je peux vérifier...

–Heu... 11!

–**11!** Vous avez bien dit **11!**

Je regardai la caméra droit dans la lentille, et le caméraman réagit aussitôt en zoomant.

–Eh bien moi, Docteur Azizi, *aucun*, je dis bien **AUCUN** participant à mes ateliers n'est décédé du cancer, et ce, grâce à la méthode Anus Dei! C'est ma preuve, mon très cher Azizi. Ne sous-estimez pas le pouvoir de l'anus et des flatulences sur la prévention du cancer!

Les membres de l'auditoire applaudirent frénétiquement. Il faut dire que la moitié des participants avaient déjà suivi mon atelier, dont certains à plusieurs reprises.

Le docteur Azizi perdit le contrôle de lui-même et me traita de «trou du cul» et de «gros colon». Du coup, je le remerciai de faire ainsi la publicité de mes ateliers.

Alors, les yeux exorbités, l'écume à la bouche, il sauta une coche. Il fallut le réalisateur et George St-Pierre, aussi invité à l'émission, pour le maîtriser, mais non sans difficultés. Cet incident fut cependant coupé au montage de l'émission. Une ambulance conduisit le pauvre Azizi à Louis H., sous les quolibets des spectateurs.

Le Fou de l'émission me tendit ensuite un carton où il était écrit: «*Vous l'avez mis cul par-dessus tête et il a maintenant un pet de travers.*»

Depuis mon passage à cette émission, j'ai dû engager de nouveaux animateurs qui proviennent maintenant tous de l'École nationale de théâtre. Ils vont certainement gonfler le revenu annuel moyen des artistes du Québec. C'est une bonne chose, car je me considère moi-même comme un artiste.

J'achetai à Pénélope un bel appartement sur la *Via Condotti*, ce qui s'avéra une excellente affaire quand je le revendis après avoir appris qu'elle me trompait avec un vendeur de sacs à main de la boutique *Ferragamo*, située juste en face. Je ne lui en veux pas, car c'est elle, et elle seule, qui a donné l'impulsion initiale à ce projet qui a fait de moi un multimillionnaire. Je me suis d'ailleurs montré très généreux à son égard, lors du divorce. Je suis maintenant

en ménage avec l'une de mes animatrices, Maryse, qui se spécialisait dans l'identification des vies antérieures des gens. Elle me révéla en riant que dans l'une de mes nombreuses vies antérieures, j'avais été le lieutenant de cavalerie de Gengis Khan. C'est bien possible, car j'aime beaucoup manger des mets chinois. Quoi qu'il en soit, je suis en amour avec elle, comme je ne l'ai jamais été dans ma vie.

*Anus Dei* et la flatulence pour prévenir le cancer !

Moi, multimillionnaire...

Le monde est malade, vraiment malade !

### 3- Les vacances de rêve !

En une seule petite semaine, j'avais perdu deux patientes et ma conjointe. Pas de quoi pavoiser au Salon de la Femme !

Si tout cela s'était produit au cours d'une année complète, j'aurais trouvé cette situation presque normale. Mais en une semaine, abrégée à quatre jours en raison du congé de l'Action de grâce, c'était franchement pitoyable, voire pathétique.

Même si je n'étais responsable de rien, surtout pas du départ de ma femme avec mon fiscaliste, un bas brun troué, je ressentais quand même de l'embarras et de la gêne devant le personnel de la clinique. Pire. On m'évitait ! C'est bien connu, quand le malheur s'acharne sur quelqu'un, les gens le fuient pour éviter toute contamination possible. Réaction infantile, mais inéluctable.

Je me présente : Marc Turgeon, 45 ans, chirurgien en clinique privée. Était en couple. Pas d'enfants. Quelques amis. Casanier. Aime les échecs (le jeu !). Voilà le topo.

Quelques jours après ces fâcheux événements, je lunchais avec Benjamin Martel, un psychiatre et l'un de mes bons amis, qui me dit, entre deux bouchées de *smoked meat* extra-maigre :

–Marc, pourquoi ne prendrais-tu pas deux semaines de vacances ? Tu as été passablement éprouvé, ces derniers temps. Fais un voyage. Reposants, les voyages. Et très ressourçants. Pourquoi pas en Italie ? En Sicile ? C'est très beau, la Sicile. J'en arrive justement.

–Oui, c'est une bonne idée. J'ai vraiment besoin de faire le vide et de relaxer.

–Opte alors pour un voyage organisé. Pourquoi te stresser en conduisant sur les routes incertaines de l'Italie et chercher chaque jour un hôtel et des restos ? Tu embarques dans le car et tu laisses aller. Tu te détends dans la facilité. Tu sais, Marc, il y a beaucoup de femmes seules qui choisissent ce type de voyage juste pour faire des rencontres. On ne sait jamais... Tu pourrais peut-être trouver chaussure à ton pied. Façon de parler.

–Ouais...

–L'agence Lafleur est réputée pour ce type de voyages, poursuit Benjamin. Je te la recommande. Aussi, prend des notes pendant le voyage. Ainsi, à ton retour, tu pourras écrire un article dans notre journal, *Le Con-Primé*, et faire bénéficier les collègues de ton expérience.

–Bonne idée. J'aime écrire.

De retour à la maison, je consultai Internet :

Agence Lafleur: voyage en Italie du sud et en Sicile. Dix jours. Douze passagers maximum. Guide francophone. Hôtels cinq étoiles. Départ le 12 octobre prochain. Inscription en ligne. 8,995\$. Vivez vos rêves !

Quand j'ai dit à Marie-Christine, qui passait à la maison remiser ses vêtements d'été et reprendre son chat, que je partais le lendemain pour l'Italie, elle m'a regardé avec ses grands yeux gris-souris et avec sa mine boudeuse des mauvais jours. Elle devait penser : «*Nous n'avons rien foutu pendant nos quinze années de vie commune et voilà que ce pantouflard se met à voyager alors que je viens de le quitter !*»

La vie réserve bien des surprises.

Quel voyage !

### NOTES DE VOYAGE POUR LE *CON-PRIMÉ*

Vol Montréal-Rome avec Air Canada : rien à dire.

#### Jour 1 - Aéroport de Rome et en route pour Sorrento

–Bonjour mes amis. Je suis Alberto Cassata, votre guide pour la durée de ce voyage. Je m’excuse pour mon petit retard. Le vol Syracuse-Rome n’a pu décoller à temps, ce matin, à cause du brouillard. Je suis certain que vous avez su vous occuper durant ces quatre heures d’attente à l’aéroport.

–La prochaine fois, dit un dénommé Richard, essayez d’arriver la veille pour nous éviter de perdre du temps !

–Magnifique ! Le car et le chauffeur Luigi nous attendent pour nous conduire à Sorrento sur la magnifique côte Amalfitaine. Nous allons passer la nuit dans cette magnifique petite ville. *Andiamo* ! Allons dans le car ! Magnifique !

Une heure plus tard...

–Mes amis, désolé de vous déranger. J’espère que vous êtes tous confortables dans ce magnifique autocar FIAT, l’orgueil de la nation italienne. Une information pour vous tous. Nous allons adopter, à compter de demain, un système de rotation dans le car. Chaque jour, nous progresserons d’un siège dans le sens des aiguilles d’une horloge pour permettre à chacun et à chacune d’avoir éventuellement une place à l’avant et de pouvoir admirer les magnifiques paysages de l’Italie. Mais... *Què succede ? !* Qu’est-ce qui se passe ?

Le car venait de s’arrêter sur l’accotement de l’autoroute. Après une brève conversation avec le chauffeur et quelques coups de téléphone, le guide nous annonce :

–Mes amis, nous sommes malheureusement tombés en panne. D’après Luigi, notre chauffeur, ce serait la transmission. Nous allons tous sortir et retirer nos bagages de la soute et attendre dans le champ, bien en sécurité, qu’un autre car arrive. J’ai appelé la compagnie et ils nous en envoient un autre. Magnifique ! Il s’agit d’ailleurs d’un autobus de couleur jaune fabriqué au Québec. De quoi être fier ! Bravo les Québécois ! Magnifique ! Heureusement, il fait beau et chaud.

–...

–Pardon ? Non, madame, nous ne pouvons pas rester dans le car ni faire fonctionner la climatisation. C’est la loi, en Italie. Il faut toujours sortir d’un véhicule en panne. Soyez patients ; l’autre car va arriver dans une petite heure. *Andiamo* ! Sortons ! Magnifique !

Deux heures d’attente sous un soleil de plomb ! Un homme âgé semblant proche de la crise cardiaque n’arrêtait pas de râler et de marmonner. À ses côtés, il y avait une grosse femme à l’air revêche qui le ventilait avec un guide de voyage Michelin. Pas très amusant. J’ai hâte de prendre une bonne douche et de connaître les autres voyageurs. En particulier la belle rousse qui me lance des œillades coquines.

Huit heures plus tard...

–Mes amis, nous avons eu une dure journée et je vous remercie pour votre patience. Magnifique. Bravo, les Québécois ! Nous sommes dans un magnifique hôtel près de la mer. La cuisine est fermée parce que nous sommes arrivés trop tard à cause de la panne.

–Et aussi à cause de votre retard à l’aéroport ! précise le dénommé Richard.

–Magnifique ! La direction a pensé à nous et a préparé de succulents sandwiches au salami de dinde. Monsieur Daniel, comme vous êtes végétarien, vous aurez un sandwich à la luzerne. Quelle belle attention ! Magnifique. Passons maintenant au salon pour la présentation des voyageurs et la dégustation de nos savoureux sandwiches. Je vous demande de vous présenter et d’être bref. Vingt ou trente secondes pas plus. Qui veut commencer ? Allez-y, monsieur...

–Moi, c’est Didier Raphael, un Français de Paris, un vrai Français, donc ! rigole l’homme. J’ai vécu cinq ans à Rome, mais j’ai tout perdu le peu d’italien que j’avais réussi à apprendre. J’ai quatre-vingt-trois ans et pas toutes mes dents, rigole-t-il encore. Je suis arrivé au Canada en 1961. J’ai une maîtrise en littérature russe de la Sorbonne, oui... de la **Sor-bon-ne**. Mais appelez-moi Didier quand même, pouffe-t-il. Une fois arrivé au Canada, j’ai enseigné la littérature française dans un Cégep à Québec. Pendant quarante ans. J’ai aussi été président du syndicat des professeurs. J’aurais pu enseigner à l’université, j’en avais les compétences...

–Merci, monsieur Raphael. On passe à...

–Moi je suis Marcelle Gravelle-Raphael, la conjointe de Didier, mais beaucoup plus jeune que lui, dit la femme en riant. Je suis d’origine québécoise, *même si mon accent français de Paris peut prêter à confusion. Nous nous sommes rencontrés, Didier et moi, au Musée des beaux-arts de Rome, à une exposition Van Gô. Oui, Van Gô. C’est comme ça qu’il faut dire. Van Gô. Pas Van Gawgg !* Nous aimons beaucoup les arts. Je suis l’adjointe de la directrice adjointe du Mouvement pour la défense des démunis, le MDD. Didier et moi, nous sommes très engagés au sein de notre communauté. Notre société est tellement dure avec les pauvres. C’est pour ça que nous avons voté pour Québec Solidaire aux dernières élections. Je crois que...

–Merci, madame Marcelle...

–Moi, je m’appelle Claudette. C’est tout. Je ne veux pas parler de ma vie privée. Ça ne regarde personne.

–Merci, Claudette, pour ce beau témoignage. Moi, c’est Monique et j’ai mal à la tête. J’ai pris trop de soleil à cause de la panne. J’ai aussi mal au dos à cause de l’autobus qui n’est pas très confortable. J’ai hâte d’aller me coucher, mais je sais que je ne dormirai pas de la nuit. Merci de m’avoir écoutée. C’est touchant. Merci encore. Je suis vraiment émue...

–Raymonde, c’est mon nom, Raymonde. J’ai visité vingt-deux pays avec Lafleur. C’est tout !

–Je m’appelle Marc Turgeon. Je suis chirurgien dans une clinique privée et...

–Ouache ! lâcha Marcelle. Moi, la médecine privée, la médecine à deux vitesses, je suis contre ! Une médecine de qualité pour les riches, les 1% voleurs-gras-durs, et une médecine de merde pour les pauvres.

–Si je vous comprends bien, madame, répliqua le dénommé Richard, vous voudriez une médecine de merde pour tout le monde...

–Exactement ! C’est une question de justice et d’équité sociales !

–... et j’aime jouer aux échecs. Voilà.

–Intéressants, les échecs. J’aime les jeux où on se mange, rigola la prochaine à prendre la parole. Moi, c’est Carmen. La plus jeune du groupe, à ce que je vois. Je suis célibataire par choix et par conviction. J’aime les expériences, toutes les sortes d’expériences. Je suis une personne très ouverte d’esprit. Wow ! Un beau docteur dans le groupe... Je pense que je vais être malade et me faire ausculter.

–J’ai laissé mon stéthoscope à la clinique, madame Carmen. Désolé, rétorquai-je en riant.

–Bon... Jean-Pierre, ingénieur aux Travaux publics. Mais je suis honnête, dit l’homme en riant à son tour. Voici ma femme Pierrette.

–C’est moi, Pierrette. Hi ! Hi ! Hi !

–C’est quoi la différence entre un crocodile et un autobus de l’âge d’or ? demanda Jean-Pierre.

–... ?

–Le crocodile a deux yeux et quatre-vingt-huit dents. L’autobus de l’âge d’or a quatre-vingt-huit yeux et deux dents !

Après les rires, le dénommé Richard prit la parole.

–Moi, c’est Richard. Propriétaire de cinq Métro. Des gros Métro, pas des dépanneurs. J’ai tout vendu il y a quelques mois, et ma femme Audrey et moi faisons maintenant le tour du monde. Notre prochain voyage, c’est l’Australie. Comme on dit, «*the further, the better!*»... *plus* que c’est loin, plus que c’est meilleur !

–C’est donc vrai ! lança Carmen. Je parle d’expérience...

–Je me prénomme Audrey, je suis la conjointe de Richard. Je m’occupais de la comptabilité de nos Métro. Je comptais nos millions... pouffa la femme.

–Et pendant ce temps-là, *râla Marcelle*, il y en a qui meurent de faim au Québec. Franchement, vous n’avez pas honte ? !

–Pour mourir de faim au Québec, ma chère madame Chose, précisa Audrey, il faut être soit un moron, soit un drogué. Vous avez voté pour Québec-Socialiste, mais nous autres, Richard et moi, on a voté pour la CAQ. Hé ! Les BS ! Prenez-vous en main ! Trouvez-vous une job ! Il y en a plein au Québec. On manquait toujours de personnel dans nos Métro. Évidemment, c’est moins forçant de rester sur le BS que de se lever le matin pour aller travailler. C’est honteux de vivre aux crochets des gens comme nous autres... des vrais parasites... des...

–Magnifique ! Au suivant mes amis...

–Je m’appelle Daniel. Je suis un intellectuel : écrivain, philosophe, sociologue, psychologue, anthropologue, historien, peintre, sculpteur, réalisateur de documentaires, poète et photographe. Et je suis gay. Je suis sorti du placard il y a dix ans et je m’amuse. Je veux dire... je m’assume. J’ai touché à tout...

–Peut-être, fit Richard, mais moi, tu ne me toucheras pas !

–Merci tout le monde. Magnifique ! On va faire un très beau groupe avec une belle dynamique. Demain, nous visiterons Paestum. Au lit tout le monde ! Demain, matin petit dèje

à 6h30, les bagages à la porte de votre chambre à 7h00 et rendez-vous dans le lobby à 7h15 pour le départ. *Buena sera!* Ça veut dire «Bonsoir».

## Jour 2 - Paestum

–Tout le monde a bien dormi ?

–...

–Allons dans le car. *Andiamo!* Nous avons une belle journée devant nous. Magnifique.

–Oui, docteur, qu'est-ce qu'il y a ?

–Ne m'appellez pas docteur, mais Marc. Écoutez madame Marcelle, vous et Didier, vous êtes dans le mauvais banc. Vous devriez maintenant être de l'autre côté...

–Pas du tout, nous étions ici hier, à l'avant du car.

–Oui, je sais. Mais il y a un système de rotation pour éviter que ce soient toujours les mêmes personnes qui aient les meilleures places. C'est moi qui dois être à la place que vous occupiez hier puisque j'étais derrière vous. Vous et Didier devez vous asseoir aujourd'hui de l'autre côté de l'autobus, dans le siège derrière celui du guide...

–Viens, Didier. Le docteur veut qu'on change de place...

–Parle plus fort, Marcelle, j'ai les oreilles bouchées. Tu veux que j'aille voir un docteur ?

–Il ne faut pas le prendre de cette façon, madame Marcelle. J'applique seulement le système. Ce n'est pas si difficile à comprendre. On avance d'un siège par jour dans le sens des aiguilles d'une montre. Vérifiez avec le guide, si vous le voulez.

–Il nous traite d'imbéciles en plus !

–Mais non, madame Marcelle...

Dix minutes après notre départ pour Paestum...

–Est-ce qu'on peut s'arrêter pour les toilettes ? demanda Marcelle. Didier a besoin d'y aller...

–Criss ! blasphéma Richard. On vient juste de partir...

–On n'arrivera jamais à «Postum» si on s'arrête à toutes les dix minutes pour pisser ! chiala Audrey.

–Quand il faut y aller, il faut y aller ! s'exclama Jean-Pierre.

–Hi ! Hi ! Hi ! Elle est bien bonne, celle-là ! pouffa Pierrette.

\*\*\*

–*Ça fait une heure que Didier est là-dedans !* pesta Richard. Docteur, vous devriez lui examiner la prostate ou le zizi ! Faites quelque chose...

–Je vais aller voir ce qui se passe... proposa Daniel.

–Laissez-faire, dit Richard. Si c'est vous qui y allez, ça risque d'être encore plus long ! Ah ! Le voilà !

–C'est d'un grotesque ! ragea Daniel.

–Et puis Didier... ça été ? interrogea Marcelle.

–Plus ou moins. J'ai encore mal au ventre, mais j'ai essayé fort. J'en avais les larmes aux yeux. Des gaz, des gaz... mais rien d'autre que des flatulences.

–Les flatulences, indiqua Monique, c'est très bon pour la santé et ça prévient tous les

cancers. J'ai déjà assisté à une merveilleuse conférence sur ce sujet. Vous êtes très chanceux, monsieur Didier, vous allez vivre longtemps.

–Si je comprends bien, intervint Richard, Didier est bouché de partout... les oreilles et le rectum !

–Pauvre Didier, laissa entendre Marcelle. *À chaque voyage, c'est la même chose, il est constipé! Pourtant, je le bourre de probiotiques, le matin, le midi et le soir. Qu'est-ce je devrais faire, docteur Marc, pour le déconstiper?*

–Je peux vous recommander *Agiolax*. Vous le trouverez facilement dans une pharmacie. Je parle un peu l'italien. Je peux vous accompagner si vous le voulez.

–Un médicament? Jamais! Les médicaments, c'est les pharmaceutiques et les pharmaceutiques, c'est de la fraude! Tous des bandits!

–Je suis d'accord avec vous, approuva Raymonde. Moi, je prends uniquement des produits naturels, rien de chimique.

–...

\*\*\*

Paestum est un site exceptionnel. J'ai adoré. J'ai maintenant une excellente idée de ce qu'est une petite ville antique. J'ai aussi été très surpris d'apprendre que la mer venait à cinquante mètres du temple, alors qu'elle est maintenant à plus de trois kilomètres. Comment expliquer ce retrait des eaux? Le guide a consacré plus de deux heures à nous expliquer les différences entre les styles dorique, corinthien et ionien. Un peu long, surtout pour Didier qui a eu une petite faiblesse et qui a dû s'étendre à l'ombre sous un arbre.

Le trajet fut très long pour nous rendre à Taormina, en Sicile. L'autobus est conçu pour de courts trajets, pas pour un long voyage.

Puis nous avons pris le *ferry* pour traverser le détroit de Messine qui sépare l'Italie de la Sicile. En chemin, nous avons croisé un paquebot qui a fait de grosses vagues et ensuite, Raymonde a vomi sur Pierrette, qui n'était pas très contente. Après quoi, Carmen a aidé cette dernière à se nettoyer. Un beau geste.

\*\*\*

–Mes amis, nous avons passé une journée magnifique, n'est-ce pas?

–...

–Magnifique! J'ai formé les tables pour ce soir. À la table numéro uno : Marcelle, Didier, Richard, Audrey...

–Non, non, ça ne va pas! s'exclama Audrey. Je ne veux pas être à leur table.

–Euh... Pour un soir seulement. Vous allez apprendre à mieux vous connaître et...

–Je partage l'avis de ma femme, dit Richard. Je ne veux rien savoir de Marcelle et de Didier! Des socialistes... peut-être même des communistes!

–*Vaut-mieux-être communiste que néolibéral!* riposta Marcelle.

–Bon... Que diriez-vous, alors, de Marcelle, Didier, le docteur, Monique, Jean-Pierre et Pierrette à la table 1 et de Richard, Audrey, Claudette, Raymonde, Daniel et Carmen à la 2?

–Les prochaines fois, suggéra Carmen, pourquoi ne pas s'asseoir avec qui on veut?

–Je suis d'accord avec la proposition de Carmen. Regroupons-nous selon les affinités.

–Merci, Marc.

–Magnifique. Mes amis, nous avons un beau consensus. Bon appétit. Demain, nous montons sur l'Etna. Habillez-vous chaudement! Il fait toujours froid, *là-haut*, et la météo est imprévisible. J'oubliais... notre car sera prêt la semaine prochaine. C'est une excellente nouvelle. Magnifique.

–Criss! blasphéma Richard. La semaine prochaine, le voyage sera fini! L'Agence Lafleur va devoir me payer le chiro...

–Demain, après l'Etna, nous reprendrons le car pour aller à Syracuse. Une ville magnifique!

### Jour 3 - L'Etna, et en route vers Syracuse

Visiter l'Etna fut comme aller sur une autre planète. Nous sommes d'abord montés en téléphérique (Didier a eu le vertige), puis en Jeep jusqu'au cratère, soit à deux mille cinq cents mètres. Didier a préféré redescendre avec Marcelle, une sage décision.

Le paysage en lave croutée est lunaire. Aucune végétation, sauf de petites plaques de mousse verte ici et là. Puis, soudainement, sans avertissement, il s'est mis à venter de plus en plus fort. Une véritable tempête. On ne voyait plus rien. La poussière volcanique pénétrait partout: dans les yeux, dans la bouche et dans les oreilles.

–Je vais avoir de la poussière partout, se plaignit Carmen. Et quand je dis partout, je veux vraiment dire partout. Dans tous les coins et recoins. Dans toutes les cra...

–OK... on a compris! la culpa Raymonde.

–Criss! gueula Richard, mon *Kodak Canon* de dix mille dollars avec GPS intégré marche pu! Tabarnak! Ça doit être la poussière!

–Bah... jette-le, répliqua Audrey. Tu en achèteras un autre à Syracuse. Tu as juste à sauver la carte mémoire.

–Bonne idée! C'est ce que je vais faire...

\*\*\*

–C'est bien long! lâcha Monique. Pourquoi on ne repart pas? On perd du temps.

–Parce que Didier est encore à la toilette, expliqua Raymonde. Ah! Le voilà...

–Alors, Didier, s'enquit Marcelle, est-ce que ç'a été?

–Malheureusement pas! répondit Didier. J'ai fait chou blanc. Seulement des pets... mais des gros, surtout le dernier! Il y a donc de l'espoir à la prochaine tentative.

–Ouache! s'exclama Monique.

–Ça va y prendre un vilebrequin, rigola Richard avant de chuchoter à l'oreille d'Audrey: ou bien Daniel.

–Ou de la dynamite! pouffa cette dernière.

\*\*\*

Une fois dans le car, notre guide a repris le porte-voix, l'autobus n'ayant pas de système audio.

–Bonjour, mes amis. L’hôtel de Taormina vient de m’appeler. Il y a un membre du groupe qui a malheureusement oublié quelque chose dans sa chambre. On m’a seulement donné le nom qui est écrit sur la boîte, et c’est en anglais. Je l’ai noté tel quel, parce que je ne parle cette langue. Excusez mon accent. C’est un... *Vibrator Sweet Cock*. Il était tombé sous le lit. C’est la chambre 126, soit celle de madame Claudette. Je l’ai fait livrer par *Fedex* à notre hôtel de Syracuse. Madame Claudette, vous l’aurez ce soir ; ne soyez pas inquiète, vous serez satisfaite. Mais malheureusement, il y aura des frais.

–Ce n’est pas à moi, se défendit Claudette, ce n’est pas à moi. Il devait être là avant. Ce n’est pas à moi !

–Vous savez, dit Daniel, il s’en fait aussi pour les hommes... des vibratori...

–Pour une femme, intervint Carmen, rien ne vaut... un homme ! Je parle par expérience. Les *vibratori*, ça n’embrasse pas fort !

–Bon, madame Claudette, on va vous le donner à Syracuse et vous en ferez ce que vous voudrez...

–Peut-être que Monique ou Raymonde seraient intéressées, lança Carmen en riant.

–Toi l’obsédée, la nympho, ferme-la ! l’arrêta Raymonde,

–Bah... Je disais ça comme ça, fit Carmen. Jouir, c’est une question de santé physique et mentale, après tout. N’est-ce pas, docteur Marc ?

–...

–C’est comme le gars qui dit à sa femme... raconta Jean-Pierre, quand tu as une jouissance, il faudrait que tu me le fasses savoir. Sa femme lui répond : je ne suis quand même pas pour t’appeler au bureau !

Tous rient, sauf Pierrette qui avoua : «Euh... Je la comprends pas, celle-là...»

#### Jour 4 - Syracuse

–Bon matin *a tutti* ! Une mauvaise nouvelle. Claudette a décidé de quitter le voyage. Elle est partie ce matin. Elle rentre au Québec.

–C’est une femme qui émettait beaucoup de vibrations ! Se moqua Audrey.

–Avec ses vibrations, elle aurait pu débloquent Didier, renchérit Richard.

–Pensez à elle ! Je trouve qu’elle fait pitié, les réprimanda Carmen. Elle aurait pu rester. Rater un beau voyage à cause d’un vibreur ! Franchement, on n’est plus au moyen-âge !

\*\*\*

En avant-midi, après avoir replacé Marcelle et Didier qui s’étaient encore trompés de banc, nous avons visité le Musée archéologique de Syracuse, qui montre une Vénus exceptionnelle. La place du Duomo et le Parc Archéologique sont aussi très impressionnants.

Le groupe devint cependant de plus en plus lourd, et les tensions entre plusieurs voyageurs étaient vives. Tout le monde semblait se détester. Est-ce le cas dans tous les voyages organisés ? J’avoue que ce fut l’aspect le moins agréable de ce voyage. Le moindre incident risquait de

tout faire sauter. Et justement, quelques heures plus tard, tout sauta...

–Hey Daniel! lança Richard. Tu vas être bien servi. Cet après-midi, nous visitons le Palais Bellomo. Tu la pognes? Bel homo!

–Richard, tu deviens pathétique! riposta Daniel.

–Tu t’assumes ou tu t’assumes pas?

–Tu es aussi épais que ton compte en banque!

–Veux-tu ma main sur la gueule, criss de fif?

–Viens t’essayer... Je suis ceinture noire, septième dan. J’ai fait du karaté toute ma vie pour me défendre contre les nuls de ton espèce. Ce n’est pas le Bellomo que tu vas visiter cet après-midi, mais l’hôpital de Syracuse... aux soins intensifs.

–Laisse donc faire, maudit fifi!

–Écoute, Richard, s’immisça Jean-Pierre, tes commentaires à la con, on est tanné de les entendre!

–Toi pis ta cruche, écrase!

C’est à ce moment que tout a dégénéré. Jean-Pierre, pourtant d’une petite constitution, s’est élancé sur Richard, un costaud, et l’a mis K.O. d’une droite en plein front. Ne voulant pas être de reste, Pierrette, sa femme, insultée par la remarque de Richard, a violemment giflé Audrey. Marcelle s’est alors écriée avec son accent pointu de Paris: «*Bien fait! Elle n’a que ce qu’elle mérite!*» Pour se venger, Audrey a alors violemment poussé Didier, qui a fait un vol plané avant de s’assommer durement sur un étal de boucher qui bordait la rue. Du coup, de gros quartiers de bœuf bien saignants et des saucisses pulpeuses tombèrent sur lui. Pauvre Didier. On aurait dit qu’il avait les entrailles à l’air.

À la faculté de médecine, on nous apprend à intervenir selon un ordre de priorité qu’il faut rapidement établir. Voyons les faits: Richard et Didier étaient par terre, inconscients. Cas prioritaires. Audrey avait la joue droite qui enflait à vue d’œil suite au coup de Pierrette. Un cas mineur. Monique et Raymonde pleuraient, ce qui en soi n’était pas bien grave, sauf que Monique s’était mise à haleter et à grogner, les yeux exorbités, comme si elle allait accoucher sur le trottoir. Je diagnostiquai alors une violente crise d’angoisse.

Je choisis de soigner d’abord Richard, parce qu’il était plus jeune que Didier. Je lui mis sa casquette *Mercedes-Benz* sous la tête et commençai à l’examiner quand il se réveilla tout d’un coup, me faisant sursauter. Il avait le regard vitreux et une ecchymose suintante sur le front. Je demandai alors à Monsieur Cassata d’aller chercher de la glace chez le boucher et de lui en appliquer sur le front. Ensuite, je m’occupai de Didier. Je dus enlever les gros quartiers de bœuf et les saucisses, en plus de chasser un million de mouches pour pouvoir l’examiner. Il avait du sang partout sur la figure et sur la poitrine, mais ce n’était que du sang de bœuf. Ses signes vitaux étaient faibles et j’avais peur de perdre un troisième patient en deux semaines. Carmen est heureusement venue m’aider. Notre homme s’était acheté un affreux petit chapeau en paille à l’insu de Marcelle, qui avait aussitôt voulu le retourner au magasin. Mais il ne se souvenait plus où il l’avait acheté. Carmen mit le petit chapeau ridicule sous la tête de son propriétaire, exactement comme je l’avais fait avec Richard et sa casquette *Mercedes-Benz*. Elle commença ensuite à lui tapoter doucement les joues. Les couleurs lui revenant peu à peu, Didier reprit lentement connaissance. Quelques fois, je me demande à quoi sert une formation ultraspécialisée parce que moi, médecin et chirurgien, je ne savais vraiment pas quoi faire.

Je demandai à mon assistante improvisée, qui m'épatait vraiment par son sang-froid, d'appeler une ambulance. «*Un'ambulancia, por favor!* » cria-t-elle en espagnol. Le boucher, qui connaissait une grosse journée et aussi l'espagnol, comprit l'ordre et se précipita à l'intérieur vers le téléphone.

Monsieur Cassata revint avec de la glace et la donna à Audrey qui la glissa dans son écharpe *Burberry*. Elle la déposa ensuite délicatement sur la tête de son mari délirant. Il n'arrêtait pas de dire : «*C'est une irruption de l'Etna, n'est-ce pas ?*».

Piteux, Jean-Pierre et Pierrette s'assirent sur la chaîne de trottoir, les yeux dans le vague et incertains de la suite des événements.

L'ambulance arriva et amena à l'hôpital Richard et Didier, ainsi qu'Audrey et Marcelle. Il fallut demander un deuxième véhicule pour Monique, qui lançait des hurlements stridents, en proie à une crise d'anxiété aiguë. Raymonde s'offrit pour l'accompagner. Un beau geste de sa part. De leur côté, Jean-Pierre et Pierrette demandèrent un taxi pour rentrer à l'hôtel, craignant d'être arrêtés par les carabiniers pour leur action brutale. Audrey, par contre, ne semblait pas ressentir la moindre culpabilité d'avoir pratiquement occis Didier en le projetant sur les quartiers de bœuf sanguinolents et la saucisse.

Le boucher ramassa la viande par terre et la remit sur l'étal sans même la nettoyer. S'il avait été au Canada, il aurait eu droit à une armée d'inspecteurs du ministère pour l'obliger à jeter à la poubelle toute la nourriture se trouvant dans sa boucherie. De même, on aurait fermé sa boutique pendant six mois.

Il y avait maintenant une grosse foule de gens pour nous observer. Plusieurs riaient de nous en se tapant sur les cuisses, dénotant ainsi un sérieux manque d'empathie envers leurs semblables.

–Señor Cassata, dit Carmen, il ne reste plus que Daniel, Marc et moi. Qu'est-ce qu'on fait? Est-ce qu'on continue la visite? J'aimerais bien le voir, le Palais Bellomo...

–Voici les billets pour le Palais. Vous avez l'après-midi et la soirée libres. Faites ce que vous voulez! Luigi et le car restent avec vous. Quant à moi, je rentre à l'hôtel pour me reposer.

## Jour 5 - Agrigente

–Bon matin, mes amis. D'abord, des nouvelles de vos camarades de voyage... Didier sera rapatrié au Québec par Air France, accompagné, bien sûr, de Marcelle. La bonne nouvelle, c'est qu'il n'est plus constipé. Magnifique. Richard et Audrey ont décidé de poursuivre le voyage dans un luxueux yacht, avec un guide privé. *Va bene!* Quant à Jean-Pierre et Pierrette, ils vont rentrer au Québec. Nous allons donc poursuivre notre voyage à cinq: le docteur, madame Carmen, monsieur Daniel, madame Monique et madame Raymonde. Nous partons pour Agrigente visiter la magnifique vallée des Temples. Comme il y a maintenant beaucoup de places libres, choisissez votre banquette comme il vous plaira. On ne fait plus la rotation.

–J'ai vraiment hâte de voir le temple de la Concorde, lança Daniel. J'ai fait ce voyage uniquement pour le voir.

\*\*\*

Après trois heures de visite...

–Mes amis, nous avons visité les temples d’Hercule, de Zeus et de Junon. Nous nous dirigeons maintenant vers le temple de la Concorde, construit au début de notre ère. Le voici ! Le plus beau temple de la Sicile et de toute l’Italie. Magnifique !

C’est alors que Daniel sortit une photo d’une enveloppe brune. Il leva lentement l’image à la hauteur de ses yeux, et examina longuement le temple, puis la photo. Il répéta ce manège à plusieurs reprises, et dit en soupirant :

–Monsieur Cassata, ce temple n’est pas celui de la Concorde.

–Monsieur Daniel, c’est le temple de la Concorde. Il n’y a aucun doute là-dessus...

–Regardez la photo... C’est lui le temple de la Concorde... Treize colonnes par vingt et une colonnes. Le temple que nous avons en face de nous, c’est un autre temple. Pas celui de la Concorde. J’en suis sûr.

–Monsieur Daniel, voyez par vous-même... six colonnes par treize colonnes, dans le style dorique péripète. Il s’agit bien du temple de la Concorde d’Agrigente.

–Attention, Monsieur Cassato... Je ne vous traite pas d’incompétent. Je suis poli et je ne vous insulte pas. Je dis seulement que vous faites erreur. C’est tout. Tout le monde peut se tromper, même moi je me trompe à l’occasion. Mais pas cette fois ! Ce temple n’est pas le temple de la Concorde. Voilà !

–Ce n’est pas grave, Daniel, interféra Carmen. Ce temple, qu’il soit celui de la Concorde ou pas, est vraiment magnifique. C’est un chef d’œuvre !

–Madame Carmen, je suis votre guide et ce temple est bien le temple de la Concorde. On le voit dans tous les livres traitant sur la Sicile. Ce temple, c’est notre emblème, notre symbole, notre icône. Ce temple, c’est comme la tour Eiffel pour les Français et la statue de la Liberté pour les Américains.

–Il faut dire «États-Uniens !» corrigea Daniel.

–Ça n’a pas d’importance... s’impatenta Carmen. Continuons.

–Non, c’est important, madame Carmen. C’est comme si un touriste disait chez vous, au Canada, que l’oratoire Saint-Joseph n’est pas l’oratoire Saint-Joseph ! Que le Stade olympique n’est pas le Stade olympique !

–Carmen a raison. Poursuivons notre visite...

–Non, docteur ! Ce temple est celui de la Concorde, un point c’est tout ! Je ne peux pas accepter que Daniel me contredise.

–Et moi, monsieur Cassato, je vous le répète : ce temple n’est pas celui de la Concorde. Ma photo le prouve !

–Votre photo n’a même pas de titre ! C’est une vulgaire feuille de papier jaunie avec un temple mal imprimé dessus.

–Ce n’est pas le temple de la Concorde, ma photo le...

–Votre photo, vous pouvez vous la mettre là où je pense... *nel culo* ! Ce temple, **c’est le temple de la Concorde !**

–C’est faux. Et vous, vous êtes un incompétent ! Je n’ai jamais eu un guide aussi incompétent que vous. Incompétent ! Incompétent ! **Incompétent !**

–Porca miseria ! Ça ne se passera pas comme ça !

Devant la tournure des événements, Monique et Raymonde se mirent à pleurer en se tenant par la main. Pour ma part, je tentai de séparer Daniel et monsieur Cassata en m'interposant, mais le poing du premier m'atteignit au-dessus de l'œil. Je pus alors confirmer que Daniel avait vraiment fait du karaté. Je titubai, mais sans tomber. Un tel coup et j'étais encore debout ! Fallait le faire. Au fond, j'étais fier de moi... surtout devant la belle Carmen.

–Marc a besoin d'un docteur, signala cette dernière. Qu'est-ce qui vous a pris, Daniel ? On ne frappe pas les gens pour une simple discussion sur un temple. Ça ne va pas ? Je vous croyais plus mature que ça !

–Merci, Carmen, vous êtes très gentille, dis-je pour tenter de minimiser l'incident, mais avec un peu de glace, *ça va aller*. On en demandera au prochain boucher ou poissonnier qu'on rencontrera.

Devenu rouge, monsieur Cassata ne tenait plus en place et sautillait nerveusement. Soudain, il hurla à pleins poumons. Effarouchés, des pigeons s'envolèrent à tire-d'aile.

**–Vous êtes tous des fous ! Oui, tous des fous ! Les Québécois sont tous des fous furieux !**

Je trouvai qu'il exagérait. En me fondant sur mes cours de psychiatrie à l'université, seulement la moitié des voyageurs présentait de graves problèmes de santé mentale.

Monsieur Cassata nous abandonna sur-le-champ. Il partit au pas de course, en nous disant de regagner l'hôtel et de nous débrouiller comme nous le pouvions pour la suite du voyage.

Daniel préféra rentrer à pied après avoir soigneusement remis la photo du temple dans son enveloppe brune. Après quoi, nous ne le revîmes plus.

De leur côté, Monique et Raymonde partagèrent un taxi en précisant qu'elles ne pouvaient plus voir ce maudit autobus jaune, ni aucun autre temple, ni aucune autre église, ni aucun autre vase !

Enfin, Carmen et moi prîmes le car avec Luigi le chauffeur. Une fois à l'hôtel, elle me prodigua tendrement, affectueusement, langoureusement, sensuellement, des soins qui me soulagèrent autant qu'ils me réconfortèrent. Trois étoiles dans le Michelin : vaut le voyage.

Nous visitâmes Palerme à notre rythme pendant les quatre journées suivantes, en allant souvent nous «reposer» à l'hôtel. Au dernier souper, après que je lui aie proposé de vivre avec moi, elle fit une moue énigmatique et me répondit :

–Marc, c'est tentant, mais il faut cependant que tu saches que les amours de Carmen ne durent jamais plus de six mois.

–Je relève le défi !

Vol de retour avec Air Transat : rien à dire, nous avons été chanceux.

Comme j'avais réglé tous les soupers en Italie, Carmen insista pour payer le taxi jusqu'à chez moi. J'acquiesçai pour éviter d'être perçu comme un mâle contrôlant. Une fois à destination, je pris les devants et ouvris la porte de mon appartement.

J'eus une grande surprise. Il y avait du feu dans la cheminée et une douce musique, le quatrième Brandebourgeois de Bach. Marie-Christine était là, assise sur le canapé, en train de caresser son chat. Elle était resplendissante dans une robe turquoise moulée, avec ses grands yeux gris-souris et les boucles d'oreille en or que je lui avais offertes à son avant-dernier anniversaire. Il y avait aussi une bouteille de champagne dans un seau et deux coupes sur la

table à café.

–Marc, j’ai décidé de revenir... Ça se fête !

–Euh...

C’est alors que Carmen fit son entrée, avec son grand sourire et sa petite valise fuchsia. Les deux femmes dirent en même temps, et sur le même ton courroucé :

–**C’est qui, elle ?**

Je répondis, incertain de la suite des choses, et souhaitant être ailleurs :

–Euh... une amie.

Les deux répliquèrent en même temps, toujours synchro et sur le même ton courroucé :

–**Quoi ?**

–Marc, mets-moi cette pute dehors ! ordonna Marie-Christine.

–C’est toi qui vas partir, la frigide ! lança Carmen. Marc m’a tout raconté...

–Moi, frigide ? Tu sauras que Janette Bertrand a déjà dit qu’il n’y avait pas de femmes frigides, seulement des hommes maladroits ou trop pressés.

–Écoute-moi bien, la sainte nitouche. Marc se classe dans le premier quartile de mes amants. Et je parle par expérience. Tu n’es même pas capable de satisfaire ton homme !

–Ta chatte, c’est comme la station de métro Berri-UQAM... tout le monde y est passé...

«*Belle répartie !*» pensai-je

Carmen s’approcha lentement de Marie-Christine, l’air menaçant, puis riposta :

–Tu fais bien de lire Janette Bertrand... Elle écrit pour les vieilles de ton espèce !

«*Ouf, dans les rotules !*» dis-je pour moi-même.

Cette remarque fit mouche et précipita les choses. L’empoignade prit la forme d’un solide échange de claques un peu partout sur le corps et de crêpage de chignon, avec des moments d’arrêt et de récupération. Résultat : des ecchymoses et des égratignures, mais rien de bien grave.

Puis je pensai : «Deux femelles qui se battent pour un mâle, c’est un phénomène rare et contre nature puisqu’on observe généralement le contraire chez les animaux. Intéressant. Il faudra que j’en parle à Benjamin, mon ami psychiatre.»

Ressentant une certaine fierté, je voulus m’interposer :

–Voyons, mesdames ! Cessez de vous chamailler.

En tentant de frapper le tibia de Carmen d’un coup de pied sournois, Marie-Christine me lança :

–Ne te mêle pas de ça. Infidèle !

Elle avait raison sur le fond, mais tort sur la forme... Elle cria à Carmen, en la talochant en aller-retour, qu’elle n’était qu’une fausse rousse. Je fis alors une remarque que je regrettai aussitôt...

–Non, c’est une vraie rousse...

–Ah ! Tu vois, imbécile ! Pouffiasse ! enchaîna Carmen.

Et les cris reprirent de plus belle. Carmen arracha la bretelle de la belle robe de mon ex, dévoilant un sein.

–T’as même pas de nichons, se moqua-t-elle. Seulement du rembourrage !

Une remarque perfide qui raviva la dispute. Je m’assis dans mon fauteuil préféré, mais m’abstins d’ouvrir la télé. Ce faisant, j’aurais manqué de tact. J’attendis patiemment

l'épuisement des belligérantes, jusqu'à ce qu'on sonne et frappe avec insistance à la porte. J'allai répondre avec soulagement.

C'était la police, alertée par les voisins. Deux jeunes flics, des costauds qui sentaient la salle d'entraînement, firent leur apparition. Par leur prestance et le pouvoir de leur uniforme, ils mirent rapidement fin à la dispute.

Ceci fait, ils jugèrent plus prudent de conduire les deux femmes à l'hôpital. Comme elles continuaient de s'invectiver de plus belle, les agents éprouvaient de la difficulté à contenir leur fou rire, démontrant ainsi un grave manque d'empathie. Probablement une manifestation inconsciente de sexisme. Formation de base à revoir.

Le lendemain matin, après une nuit tourmentée, j'appelai mon ami Benjamin pour lui raconter toute l'histoire. Il fut d'un grand soutien en me faisant admettre derechef à sa clinique psychiatrique. Je pus y passer deux belles semaines dans un calme bienfaiteur, entouré d'affection et d'attention. Mes compagnons d'étage furent d'une grande gentillesse et l'un d'eux s'avéra un excellent joueur d'échecs, doté de plus d'un bon sens de l'humour.

–Marc, connais-tu la différence entre un autobus d'âge d'or et un crocodile ?

Je connaissais évidemment cette blague, mais l'écoutai avec le plus vif intérêt, avant d'éclater de rire en me tapant sur les cuisses. Du théâtre bon enfant.

La clinique psychiatrique : des vacances de rêve ! Aussi, j'ai réservé pour l'an prochain...

## 4- La CCCP<sup>2</sup>

Francesca Pellicano et Serge Bérubé furent sommés par un huissier de se présenter à la Clinique du Contrôle de la Conformité Parentale le «19 février à 13h00 précises». La CCCP est l'une des nombreuses agences normatives qui relèvent du nouveau ministère de l'Homogénéité Sociale (MHS) du Québec. Francesca mit son tailleur gris et un chemisier prune et Serge, un blazer noir, agencé à une chemise blanche et à un pantalon gris. Il s'agissait des vêtements les plus sobres de leur garde-robe.

Arrivés à 12h15, ils attendent nerveusement de passer leur examen, mal assis sur des chaises pliantes grises, visiblement en triste fin de carrière.

Il règne une chaleur humide dans la salle d'attente, laquelle est démunie de toute fenêtre et toute climatisation. Le plafond bas, d'où pendent en stalactites des ampoules blafardes, laisse voir des traces de champignons. En raison de leurs striures, les quatre murs d'un jaune pâle défraîchi permettent de deviner qu'on y a jadis collé, puis décollé, diverses affiches. Enfin, une odeur de javel et d'ammoniac semble tétaniser la cinquantaine de couples qui s'y trouvent. De temps à autre, une alarme stridente vient aspirer l'air des lieux.

À 16h12, une voix monocorde d'aérogare réclame le Couple Pellicano-Bérubé à la salle 11 «**Immédiatement!**» Francesca et Serge se lèvent d'un bond parfaitement synchronisés et se dirigent en marche rapide au fond d'un long couloir étroit de la section Évaluation normative de la Clinique.

Regardant la porte noire massive, Francesca hésite, puis entre la première dans la salle d'examen exigüe et surchauffée de la CCCP, pendant que Serge la suit en soupirant. Ils y trouvent une infirmière au physique imposant, cheveux courts et visage carré.

–Assoyez-vous! dit-elle sans les regarder, l'air de chercher fébrilement un document dans son ordinateur.

L'endroit est sombre, car seule une lampe sur pied à l'abat-jour orange l'éclaire.

–Voilà! J'ai trouvé votre fiche. Je m'appelle Karoline Wright, Karolyne avec un **K** comme dans Kafka. Je suis infirmière et évaluatrice principale à la CCCP. Je vais vous poser des questions visant à évaluer votre capacité, comme couple, et aussi comme individus, à mettre au monde et à élever des enfants en conformité avec les nouvelles normes du Ministère. Êtes-vous prêts? J'espère que vous comprenez le sérieux de notre rencontre d'aujourd'hui, et des graves conséquences qui pourraient en résulter...

–Oui... répond Francesca.

Serge s'éclaircit la gorge, aussi sèche que du papier d'émeri.

–Euh... Excusez, j'ai un chat dans la gorge. Oui. Nous sommes prêts.

–N'oubliez pas! Une fausse déclaration ou une omission... et c'est l'échec définitif! Il n'y a pas de reprise à la CCCP.

Les futurs parents font oui de la tête et se regardent, cherchant chez l'autre courage et réconfort.

–Regardons d'abord votre fiche... Vous êtes tous les deux divorcés; vous êtes en couple depuis deux ans et huit semaines; vous vous êtes d'abord rencontrés par hasard au *Festival de*

---

2. Inspiré d'un chapitre d'un roman de l'auteur intitulé *Vents de travers*, publié par Les éditions La plume d'or (2017).

*Lanaudière*, puis au dépanneur; vous habitez Berthierville, vous travaillez...vous, madame Pellicano, à la Bibliothèque municipale et vous, monsieur Bérubé, à Trois-Rivières comme ingénieur. Vous voulez un enfant parce que... «Vous vous aimez...». C'est ça?

–Très juste... J'aime Francesca plus que tout au monde et...

De la main, l'infirmière coupe court l'intervention de Serge et commence l'interrogatoire.

–Première question: quand le fœtus a-t-il été conçu?

–D'après mes calculs, le 19 octobre... s'empresse de répondre Francesca. Peut-être aussi le 20, le 21 ou le 22. Un peu difficile à dire, nous avons été très... actifs en octobre.

–Je note le 19 à votre dossier. Retenez cette date pour référence future.

–Le 19? D'accord, fait Serge avec un sourire crispé.

–Étiez-vous sobres au moment de la conception? poursuit l'infirmière en regardant directement à Francesca qui du coup, se sent obligée de répondre.

–Assez sobres, oui. Nous avons pris deux Martinis et une demi-bouteille de vin rouge, un *Pomerol*.

–Oui, un *Pomerol 2008*, une bonne année, mais il aurait peut-être fallu attendre deux ou trois ans avant de le boire, il était un peu jeune... précise Serge, toujours avec un sourire vide.

–Chacun, ou les deux ensembles?

–Euh...chacun.

–Vous ne savez pas qu'une femme enceinte ne doit jamais consommer d'alcool. Jamais! Toutes les études du MHS et de la CCCP sont très claires à ce sujet. Voulez-vous que votre enfant soit un attardé mental?

–Non! Je précise toutefois que lorsque nous avons pris les Martinis et le *Pomerol*, nous ne savions pas que je deviendrais enceinte le soir même, vers les 23h30.

–Je dirais plutôt vers minuit, corrige immédiatement Serge.

L'infirmière Wright leur jette un regard glacial, et poursuit:

–Quel âge avez-vous tous les deux?

–Moi, j'ai trente-sept ans et Serge, mon conjoint et le père de l'enfant, enfin... du fœtus, cinquante et un...

–Vous rendez-vous compte, monsieur Bérubé, que vous aurez soixante-sept ans bien sonnés quand l'enfant n'aura que quinze ans? lance Karolyne Wright en avançant la tête. L'enfant, un adolescent, en fait, aura besoin d'un père, pas d'un grand-père!

–Oui, mais Serge, mon conjoint, et le père du... fœtus, est très vigoureux... intervient aussitôt Francesca. En fait, beaucoup plus vigoureux que mon ex-mari, pourtant treize ans plus jeune. Il fait de la course à pied, du vélo, de la raquette l'hiver et de la pêche l'été. Je le répète, Serge est en grande...

–Quand allez-vous cesser de travailler, madame Pellicano, si ce n'est pas déjà fait?

–Je compte arrêter au huitième mois de ma grossesse, prendre un congé d'une dizaine de mois et reprendre le travail, mais à temps partiel... Mon employeur est d'accord. On compte recourir aux services d'une garderie privée en attendant d'obtenir une place dans un *Centre Normatif de la Petite Enfance*.

–**Madame Pellicano!** tonne l'infirmière Wright le visage écarlate. Un psychiatre

renommé, engagé par la CCCP, vient de déclarer que la place de la mère, c'est à la maison auprès de ses enfants. Vous ne voulez pas que votre enfant se développe normalement ? C'est ça ? Vous voulez qu'il traîne toute sa vie un important déficit affectif, et qu'il batte les femmes, si jamais c'était un garçon ?

—Oui, bien sûr... Non, bien sûr que non ! Mais j'aime mon travail à la Bibliothèque et...

L'infirmière lance alors une dernière question, celle dont une mauvaise réponse ne pardonne pas...

—Pendant combien de temps allez-vous allaiter, madame Pellicano, plus de deux ans comme le recommande instamment la CCCP... ou moins ?

Bien que Serge soit d'avis que le «Madame Pellicano» est de trop dans la question, il s'abstient de le mentionner. Ayant le vague sentiment que l'examen n'est pas très positif, il ne veut pas perdre des points supplémentaires pour *Mauvaise attitude*.

—Je ne suis pas sûre d'allaiter... Je dois l'admettre, l'avouer même. J'hésite. J'aimerais que Serge joue dès le début un rôle actif auprès du bébé, plutôt que de seulement changer des couches et de me regarder allaiter. Ce serait aussi plus facile pour moi ; je me sentirais plus libre. De plus, ma mère avait l'habitude de dire... «*Non sono una giovenca*<sup>3</sup>». Moi-même je n'ai pas été nourrie au sein, donc je...

L'infirmière Wright se lève lentement, très lentement, et la scène devient terrifiante. D'abord à cause de la lumière orange et des ombres bigarrées qui ne cessent de bouger sur le mur derrière elle, et ensuite, parce que la dame devait bien faire dans les cent kilos et mesurer un mètre quatre-vingt. Les yeux exorbités, elle prend une grande inspiration comme si elle voulait traverser une piscine olympique en nageant sous l'eau et hurle :

—**Madame Pellicano !** Ne savez-vous pas que le lait maternel prévient tous les cancers, la tuberculose, la jaunisse, la migraine, l'hydronéphrose, le mal de gorge, la gangrène, le bec de lièvre, la dégénérescence maculaire, le diabète, la diarrhée, la danse de St-Guy, l'anévrisme, les tumeurs au cerveau...

Elle prend une autre longue inspiration sifflante, et ajoute :

—...l'ischémie, l'endocardite, l'infarctus, l'urticaire, l'incontinence, le zona, l'eczéma, l'asthme, la rosacée, la rougeole, l'hépatite, l'anguillulose, la gale, les phycomycoses, la plaque dentaire, l'herpès, la gonorrhée et la maladie de Creutzfeldt-Jakob ?

—On dirait une réclame d'acupuncture, ne peut retenir Francesca.

Serge juge bon d'intervenir pendant que l'infirmière reprend son souffle et halète à la manière des femmes qui accouchent, du moins celles qui ont suivi le cours.

—Écoutez, madame, comme Francesca, j'ai été moi-même nourri au biberon parce que ma mère avait un problème de... tétine, et je n'ai jamais été malade ou même alité. J'ai une santé de fer...

—Le MHS le dit, la *Leche League* le dit et la CCCP le dit : le lait maternel, c'est complet et c'est ce qu'il y a de mieux ! Il n'y a pas à discuter ! C'est démontré ! C'est scientifique ! Toutes les études que nous avons commandées et financées le prouvent ! Toutes, sans exception ! Point à la ligne !

—Madame Kafka, pourquoi, alors, les femmes qui allaitent doivent-elles prendre des suppléments de vitamine ? Une étude récente de l'OMS recommande même d'arrêter

---

3. Je ne suis pas une génisse.

l'allaitement après quatre mois pour éviter un risque d'anémie chez l'enfant...C'est donc la preuve que ce n'est pas si...

–**Taisez-vous ! Hérétique ! Incroyant !** Madame Piticano, vous ne pouvez pas garder le bébé. C'est définitif et sans appel ! À la salle d'opération pour l'avortement !

L'infirmière saisit une manette fixée au mur et l'actionne d'un brusque mouvement descendant, ce qui déclenche aussitôt un long signal strident ; la lumière faiblit et clignote, avant de retrouver un peu de vigueur. On entend ensuite des pas de course dans le couloir... puis la porte s'ouvre et trois infirmiers, des Noirs bien baraqués, s'élancent vers Francesca et la saisissent.

–**NON... NON... NON... NON...**

Après quoi, ils neutralisent Serge d'une simple décharge de *Teaser*.

Puis le haut-parleur tonne : *le couple Laporte-Baker à la salle 11, «Immédiatement !»*.

## 5- Dans l'autobus

C'est dans l'autobus de la rue Ontario, entre William-David et Orléans, que François Desmarchais apprit ce qu'est l'amour. Il prenait cet autobus tous les jours pour se rendre et revenir du Cégep Maisonneuve.

Un matin, il s'assoit à côté d'un vieillard somnolent, mal rasé et mal vêtu, en plus de dégager une odeur rance de chat mouillé qui aurait dû l'inciter à changer rapidement de place. Ou à descendre pour faire le reste du trajet à pied. Il aurait alors raté une grande et une belle leçon de vie.

Deux arrêts plus loin, entre dans l'autobus un autre vieillard. Ce dernier se dirige aussitôt vers le voisin de François, qu'il salue avec bonne humeur. Bien élevé, le jeune homme lui cède aussitôt sa place et reçoit un chaleureux sourire assorti d'un «*Merci, le jeune !*»

–Paul... ça doit ben faire deux ans qu'on s'est pas vu. Comment ça va ?

–Pas fort, André, pas fort.

–Ben voyons, Paul, qu'est-ce qui se passe ?

Paul a les yeux pleins d'eau. Il déglutit avec difficulté et soupire en faisant un bruit de bouilloire sifflante. Semblant ressentir une grande douleur, sa tête se balance comme s'il disait oui et non en même temps, avant de venir s'appuyer sur la fenêtre de l'autobus. François pense alors qu'il va annoncer à son ami André qu'il a le cancer ou une autre maladie grave. L'homme a maintenant de la difficulté à parler et doit s'y reprendre à plusieurs reprises pour parvenir à murmurer dans un souffle :

–Ma femme est morte.

–Non... Pas Gisèle ! Ça fait combien de temps ?

–Quatorze mois hier.

Cela dit, Paul éclate en sanglots. Son vieux dos courbé tressaute, pendant que des larmes coulent de ses yeux fermés et mouillent le devant de sa chemise à carreaux. André sort alors un mouchoir qu'il lui tend. C'est un geste simple, mais d'une grande amitié. Paul s'essuie les yeux, rend le mouchoir à son ami et retrouve peu à peu son calme.

–Je l'aimais tant ! On s'aimait tellement ! J'ai hâte d'aller la retrouver. Ça ne devrait pu être bien long, maintenant.

André ne fit aucun effort pour consoler son ami. Aucun. L'amitié ne laisse aucune place aux paroles futiles. Suivit alors un silence d'une grande intensité, d'une grande éloquence, comme un partage fraternel d'un espace indéfini.

François descendit de l'autobus, bouleversé mais étrangement heureux, puisque délivré de son ignorance des plus belles émotions de la vie.

C'est dans l'autobus de la rue Ontario, entre William-David et Orléans, que François Desmarchais apprit ce qu'est l'Amour... et l'Amitié.

## 6- La cour du Juge Laperrière

Ce qui amusa Pierre Gobeil, le vice-président aux ressources humaines de la Régie, c'est que les deux avocats étaient gros et dodus, et le juge, rachitique à faire peur. Mauvais choix de carrière, pensa-t-il, avec un sourire en coin. Le physique du juge ne cadrait cependant pas avec sa réputation de dur à cuire et même, de tête brûlée. La taille des avocats, par contre, corrélait parfaitement avec leur ego et leurs notes d'honoraires.

–Bienvenue dans mon tribunal, annonça le Juge Laperrière d'une voix sourde qui força tout le monde à se lever précipitamment et à projeter la tête en avant pour l'entendre.

Le silence se fit immédiatement. Le petit juge, qui exhalait une autorité sèche et sans appel, poursuivit.

–J'ai le grand plaisir d'entendre et de juger la cause opposant la Régie des alcools de Montréal, la RAM, au Syndicat du personnel de l'entrepôt.

–Euh... **l'entrepôt**, corrigea Me Courville, l'avocat de la partie syndicale.

–Oui, de l'entrepôt. Si je comprends bien, le syndicat et la partie patronale se sont finalement entendus sur les clauses financières et il ne reste plus qu'une clause normative à régler. C'est ça? N'oubliez pas que, selon l'entente des parties, ma décision sera finale et exécutoire. Tout le monde est bien d'accord?

–Oui, votre honneur, rétorqua Me Jobidon, l'avocat de la Régie, en jetant un coup d'œil à ses trois assistants qui fouillaient avec vaillance dans leur épais dossier pour tenter de justifier leur dispendieuse présence. Je dois cependant ajouter que la demande du syndicat, effectivement la dernière à régler, a une incidence financière importante et nous sommes d'avis que...

Le juge lui fit impérieusement un signe de la main pour qu'il se taise, histoire de démontrer immédiatement qu'il entendait mener cette affaire à sa manière et à sa guise. Me Jobidon se rassit en opinant obséquieusement de la tête, pour rester dans les bonnes grâces du magistrat.

Pendant ce temps, Me Courville esquissa un petit sourire furtif, mais aussitôt remarqué par l'œil vif et pétillant du juge.

–Me Courville, pouvez-vous nous présenter la demande syndicale?

–C'est fort simple, dit l'autre en se levant avec un bloc jaune dans une main et un stylo Mont-Blanc noir dans l'autre. L'entrepôt de la Régie a été construit en 1941. Il est en briques avec un plancher de béton et un toit en métal. Il faut se souvenir que ce bâtiment a servi d'usine de munitions durant la Deuxième Guerre mondiale, avant d'être récupéré en 1972 par la Régie des alcools de Montréal. C'est un édifice parfaitement étanche et c'est là tout le problème...

–Votre honneur, mon distingué confrère admet que l'édifice est bien construit et solide...

–C'est noté, Me Jobidon, dit le juge avant d'inviter Me Courville à poursuivre d'un mouvement rapide de la tête, comme s'il remettait en place une mèche rebelle.

–Je poursuis. C'est un édifice étanche et c'est là tout le problème, disais-je. L'entrepôt contient en moyenne quatorze millions cinq cent mille quatre cent trois bouteilles de vin et de spiritueux, et trois cents syndiqués y travaillent chaque jour. Voilà notre requête. S'il advenait un tremblement de terre de magnitude de 8,5 et plus, toutes ces quatorze millions cinq cent mille quatre cent trois bouteilles se briseraient, libérant ainsi tout le liquide qu'elles contiennent. Extrême danger! Danger extrême! Nous avons demandé à un expert international de calculer

le volume et le niveau qu'atteindrait le liquide. Nous avons retenu, pour faire ces savants calculs, les services d'un éminent professeur de physique du MIT, le célèbre Massachusetts Institute of Technology de Boston, aux États-Unis. Il s'agit du professeur Stephen Hodge, Ph.D, dont nous déposons aujourd'hui le rapport complet sous P1. Avec votre permission.

Après que le juge eut autorisé le dépôt du rapport, des copies furent immédiatement remises à Me Jobidon et à ses assistants qui s'empressèrent de le feuilleter. Le juge profita de cette pause pour poser une question à Me Courville.

–Me Courville, que font exactement les employés de l'entrepôt... euh... de l'entrepôt? En quoi consistent leurs tâches?

–C'est un travail mentalement et physiquement très exigeant. Les employés syndiqués déchargent les camions de la Régie qui proviennent du port, car il s'agit d'alcools importés. Ils utilisent des chariots élévateurs et entreposent les caisses selon un système de classification numérique très complexe. Nous avons obtenu, lors de la dernière négociation, d'installer un GPS sur chacun des chariots élévateurs pour retrouver plus facilement les zones spécifiques d'entreposage de chacun des produits de la Régie. Nous avons aussi obtenu de l'employeur, après une dure grève de trois semaines, de limiter le travail à trois caisses le matin et à deux caisses l'après-midi les jours impairs, et l'inverse, c'est-à-dire deux caisses le matin et trois caisses l'après-midi les jours pairs. C'est une question d'ergonomie et de santé.

–Une autre question, Me Courville. Vous avez dit que trois cents syndiqués travaillaient dans l'entrepôt. Combien de cadres non syndiqués y travaillent?

–Aucun. Nous avons obtenu, lors de la négociation de 2008, de ne compter aucun cadre dans l'entrepôt, étant donné que le travail de déchargement est réalisé exclusivement par les syndiqués. Le travail est parfaitement supervisé par des chefs d'équipe syndiqués.

Après s'être entretenu avec ses assistants, Me Jobidon se leva et adressa la demande suivante au juge :

–Votre honneur, le rapport est en anglais, ou en américain si vous préférez. Nous exigeons une traduction en français québécois avant de poursuivre les travaux du tribunal.

Le juge Laperrière laissa tomber un long soupir d'ennui, digne d'une pièce de Tchekhov dans laquelle un personnage féminin de la froide campagne exprime sa nostalgie de Moscou. Il regarda par la fenêtre et vit que le soleil était revenu après une semaine de pluie diluvienne.

–Me Jobidon, je prends votre requête en délibéré et je rendrai ma décision lundi. Passez un beau week-end, tout le monde!

Aussitôt, tous les participants se levèrent. Le juge s'éclipsa par une porte latérale pour se rendre à son bureau, et ensuite, à son chalet de Bromont.

Le lundi, il rendit sa décision : le rapport était recevable en langue anglaise puisqu'il ne contenait que des chiffres et une conclusion facile à comprendre. Il ajouta que la traduction franco-québécoise risquait d'être plus difficile à saisir que la version américaine originale. De plus, il reconnaissait le docteur Hodge comme un expert en la matière, privant ainsi Me Jobidon du recours qu'il avait préparé pendant tout le week-end avec le concours de ses trois assistants.

Me Courville fut donc invité à poursuivre sa plaidoirie, pendant que Me Jobidon, à court d'idées, donnait de brèves et inutiles instructions à ses adjoints.

–S’il devait y avoir un séisme de 8,5 et plus à l’échelle de Richter, les bouteilles de vin et de spiritueux se fracasseraient, avant de créer, et là je me réfère à l’expert Hodge, un bassin de liquide d’un mètre et quatre-vingt-six de profondeur.

–Euh... en pieds, ça donne combien ? interrogea le juge. Je veux juste pour être sûr...

–Six pieds et un pouce. Il y a donc un risque très élevé de noyade et pour cette raison, nous demandons une compensation financière. C’est une pratique courante en droit du travail.

–Votre honneur, intervint aussitôt Me Jobidon, le risque d’un séisme d’une telle magnitude, autant à Montréal que partout ailleurs au Québec, est nul.

Ayant prévu la réaction de son vis-à-vis, Me Courville ne se fit guère attendre pour répliquer :

–Le risque est faible, nous le concédons, mais il n’est pas nul comme mon confrère... non... comme le **prétend** mon confère. Je voudrais déposer un rapport du ministère de l’Environnement sur les séismes au Québec. Il date de 2001. Il est toutefois d’actualité, étant donné la matière à l’étude, la géologie. Ce sera le document P2, et il est en français, ajouta-t-il avec un sourire sarcastique destiné à faire enrager Me Jobidon.

–Que dit le rapport, en gros ? demanda le juge d’une voix presque inaudible.

–Hein ! Qu’est-ce que vous avez dit ?

–J’ai demandé ce que disait ce rapport, répondit le juge d’une voix forte et en prenant soin de hacher chaque syllabe.

Particulièrement allumée, une assistante de Me Jobidon sourit, du fait qu’elle avait compris que Me Courville croyait que le juge lui avait dit : «*Que dit le rapport, le gros ?*»

–Il dit que le Québec se situe sur une fosse tectonique et que les risques d’un séisme majeur existent bel et bien, notamment à Montréal. Nous sommes dans une zone classée «Trois», tout comme Agadir, au Maroc, qui a été rasé en 1960 par un terrible séisme. C’est ce qui justifie notre demande d’une compensation, vu un risque élevé de mort par noyade.

Exaspéré, Me Jobidon soupira et chercha une inspiration, chez ses assistants, qui par mimèse, soupirèrent à leur tour, l’air aussi découragé que lui. Nul n’avait prévu un argumentaire aussi solide de la part de Me Courville qui habituellement, ne péchait pas par excès de zèle, voire de compétence. La prochaine question du juge ajouta à leur désarroi.

–Me Courville, combien le Syndicat des employés de l’entrepôt demande-t-il pour compenser ce risque de noyade... éthylique ?

–Nous demandons une prime de risque de deux mille dollars par employés par année indexée selon l’inflation annuelle. N’oublions pas qu’il s’agit d’un risque de mort par noyade... Ce n’est pas rien !

–Donc, votre demande se chiffre à six cent mille dollars ?

–Exact ! Et à cela, il faut ajouter une majoration de la couverture de l’assurance vie que nous voulons porter à cinq millions de dollars par syndiqué. Dans l’éventualité d’une catastrophe d’une telle ampleur, il faut penser aux conjointes et aux enfants. Il faut savoir se montrer humain et socialement solidaire.

Pierre Gobeil fit alors parvenir une note à Me Jobidon par l’intermédiaire d’un des trois assistants. L’avocat lut la note, puis se leva...

–Votre honneur, nous demandons un ajournement d’une journée afin d’étudier à fond la proposition du syndicat, proposition brillamment défendue par mon collègue.

–Ajournement accordé. On se voit dans deux jours, soit mercredi à 11h00 dans cette même salle.

Pierre Gobeil, Me Jobidon et les trois assistants se levèrent, pour ensuite se diriger vers le siège social de la RAM à bord de la luxueuse BMW de l’avocat.

Deux jours plus tard, à 11h00 précises :

–Tout le monde est là? Merci d’être à l’heure. Alors, on peut commencer. Me Jobidon, la parole est à vous.

L’avocat se leva, non sans difficulté, car la soirée précédente, au restaurant *La Queue de cheval* s’était indûment prolongée. Il semblait fatigué, mais pourtant détendu, comme ses trois assistants, d’ailleurs, toujours par mimétisme.

–Merci, votre honneur. J’aimerais inviter monsieur Pierre Gobeil à témoigner. Comme vous le savez, monsieur Gobeil est vice-président aux ressources humaines, à la RAM, et il est important de connaître son point de vue sur la demande syndicale qui est d’indemniser les travailleurs syndiqués pour le risque de noyade qu’ils encourent en travaillant à l’entrepôt.

–Très bien. Des objections ou des commentaires, Me Courville?

–Aucun.

–Alors, procédons!

–Monsieur Gobeil, vous travaillez à la Régie des Alcools de Montréal, la RAM, à titre de vice-président aux ressources humaines depuis combien de temps?

–Douze ans, maître.

–Sans entrer dans les détails, pouvez-vous nous résumer votre profil de carrière?

–Bien sûr. J’ai un baccalauréat en génie de l’Université de Sherbrooke et une maîtrise en relations industrielles de l’Université de Montréal. Pendant huit ans, j’ai occupé le poste de directeur des relations de travail chez Canatronique, une société canadienne de fabrication de puces électroniques. Puis j’ai été directeur des opérations pour les Croquettes rouges, une usine de fabrication de nourriture pour chats qui a malheureusement fait faillite peu de temps après mon arrivée. J’ai ensuite accepté l’offre de la RAM pour me joindre à l’équipe des relations de travail comme directeur principal. Enfin, j’ai été promu vice-président, il y a cinq ans.

–Belle carrière, monsieur Gobeil, belle carrière! De qui relevez-vous, c’est-à-dire, qui est votre supérieur immédiat?

–Le PDG.

–Très bien. Puisque vous relevez directement du PDG, vous avez donc toute l’autorité nécessaire pour engager ici et maintenant, dans ce tribunal, la RAM? En d’autres mots, vous représentez la Régie des Alcools de Montréal et vous parlez en son nom. Est-ce exact?

–Oui, tout à fait.

–Excellent! Maintenant, monsieur Gobeil, que pensez-vous des risques de noyade encourus par les employés syndiqués de l’entrepôt en cas d’un séisme de forte magnitude?

–Ces risques existent bel et bien, Me Jobidon. Malheureusement. Je remercie d’ailleurs le syndicat de nous avoir sensibilisés à cette possibilité et surtout, à cette menace. En effet, s’il devait y avoir, dans la région de Montréal, un séisme d’une amplitude égale ou supérieure à 8,5, toutes les bouteilles de l’entrepôt se briseraient. Nous l’avons bien vu, au Japon, lors du séisme de mars 2011. Ce serait pareil ici, comme l’a fort bien démontré Me Courville dans ce tribunal, lundi dernier.

Légèrement perplexe, le Juge Laperrière se permit d'intervenir.

–Monsieur Gobeil, pour être certain de bien comprendre, vous et la RAM reconnaissez donc que le danger de noyade est bien réel à l'entrepôt...

–Absolument, votre honneur. Nous admettons aussi que les liquides libérés suite à une catastrophe de cette nature atteindraient le niveau évalué par le professeur Hodge, du MIT. Étant ingénieur, je l'ai calculé moi-même, et j'arrive sensiblement aux mêmes résultats; même à un peu plus, car l'expert du MIT n'a pas tenu compte de la latitude et de la pression atmosphérique de la région de Montréal.

–Bien. Très bien. Continuez, Me Jobidon...

–Monsieur Gobeil, que pensez-vous de la proposition du syndicat de compenser les employés syndiqués à hauteur de deux mille dollars par année, somme qui serait indexée au coût de la vie, et de porter la couverture de l'assurance vie individuelle à cinq millions de dollars?

–Le syndicat évalue la vie de chacun des travailleurs de l'entrepôt à deux mille dollars par année. Nous ne sommes pas d'accord. La vie de chacun de nos employés vaut beaucoup plus que les deux mille dollars proposés par le syndicat. La vie n'a pas de prix et deux mille dollars, c'est beaucoup trop bas. Presque un outrage à la dignité humaine, et je pèse mes mots, votre honneur. Accepter un montant aussi faible irait à l'encontre de nos valeurs corporatives, c'est-à-dire le respect, la responsabilité sociale et l'engagement communautaire.

En entendant ces paroles, l'avocat Courville déglutit en rougissant. C'était trop beau pour être vrai. Puis, il pensa qu'il récoltait tout simplement le fruit d'une magnifique performance, d'une démonstration efficace de savoir, de savoir-faire et d'expérience. La RAM était acculée au pied du mur en raison de la qualité de son raisonnement et de la logique de son argumentaire. Elle n'avait pas le choix et devait accepter sa proposition. Il sourit d'aise en pensant à la prime de vingt pour cent qu'il facturerait au syndicat suite à cette magnifique victoire. Le jugement ferait sans doute jurisprudence et le consacrerait «grande vedette» du Barreau. Les cinq à sept seraient flatteurs pour son ego. Les avocates se précipiteraient pour lui demander des conseils qu'il leur prodiguerait à l'oreille... sur un oreiller.

Le Juge Laperrière, lui, flairait un piège. Mais lequel? Ses petits yeux bruns brillaient d'excitation derrière ses lunettes Pierre Cardin, un accessoire démodé depuis au moins quarante ans, mais qui allait parfaitement avec sa toge élimée. Il posa la question qui, selon lui, allait à l'essentiel.

–Monsieur Gobeil, quelle compensation offrez-vous au nom de la RAM aux employés qui sont aux prises avec ce risque de... noyade?

–Votre honneur, répondit Pierre Gobeil après une longue pause, aucun montant ne saurait compenser la perte d'une vie humaine. La direction de la RAM a donc décidé de régler le problème à sa source même et de ne pas tergiverser. Je ne suis pas ici pour proposer une compensation financière, ce serait trop facile, voire humiliant pour nos employés. Je suis ici, au nom de la RAM, pour solutionner, en l'éliminant à la source, le risque de noyade de nos employés en cas de séisme majeur. Nous ne voulons pas que nos employés soient les victimes d'un terrible coup du destin. Nous ne pouvons pas le permettre; ce serait tout à fait inacceptable. Nous...

–Concrètement, Monsieur Gobeil, très concrètement, le coupa le juge d’une voix qui trahissait une curiosité fébrile sans bornes, que proposez-vous ? Quelle compensation offrez-vous au syndicat ?

–Monsieur le juge, avec tout le respect que je vous dois, il ne s’agit pas d’une proposition, mais bien d’un changement réel et concret de notre politique opérationnelle à l’entrepôt. Voyez plutôt.

Sur ce, Pierre Gobeil prit son cellulaire et appuya sur une touche. La porte principale du Tribunal s’ouvrit alors toute grande...

–Votre honneur, et vous Me Courville, procureur du Syndicat des employés de l’entrepôt, voici la solution que nous allons appliquer dès le mois prochain. Une vie n’a pas de prix et il faut donc prendre tous les moyens à notre disposition pour la protéger.

Tous les yeux se tournèrent vers la porte d’entrée, d’où on entendait une série de flicflacs se rapprochant. Entra alors un homme-grenouille en combinaison de plongée noire, des palmes vertes aux pieds, masque et tuba sur la figure et une bouteille jaune fluo bien sanglée au dos. Il s’arrêta devant les spectateurs interloqués et fit lentement un tour sur lui-même, comme s’il participait à un défilé de mode. Pierre Gobeil lui fit signe de s’approcher du tribunal.

*Flicflac. Flicflac. Flicflac.*

Me Courville ouvrit grande la bouche et un petit filet de salive jaunâtre, lamentable vestige des cinq cigarettes qu’il grillait tous les matins au petit déjeuner, lui coula lentement sur le menton pour terminer sa course sur son plastron blanc-gris.

–À partir du mois prochain, poursuivit Pierre Gobeil, tous nos employés seront pourvus de ce costume de plongée. Grâce à lui, nous sommes certains que des vies seront sauvées, et ce, sans nuire à leur productivité de cinq caisses par jour !

–Nous retirons notre proposition, s’écria Me Courville en se levant d’un bond, nous retirons notre proposition de compensation pour risque...

Mais le Juge Laperrière coupa court à sa lamentation.

–Me Courville, c’est un droit de gérance qui est invoqué par la partie patronale. Il n’y a donc plus de cause puisque le risque que vous nous avez signalé est éliminé à sa source même. La cause de la Régie versus le Syndicat des employés de l’entrepôt est donc close. C’est ma décision et elle est exécutoire. Mon rapport suivra plus tard cette année. Passez une belle journée, tout le monde...

Pierre Gobeil et Me Jobidon se serrèrent la main, puis se dirigèrent vers leur opposant.

–Me Courville, si vous étiez disponible ce vendredi, il y a plusieurs clauses de la convention collective que nous aimerions rouvrir...

Avant que le procureur ne puisse répondre, on entendit un rire bien sonore, celui du Juge Laperrière qui se dirigeait vers son bureau. Le petit juge dut s’arrêter et appuyer une main sur le mur pour ne pas perdre l’équilibre tant il était secoué par un fou rire incontrôlable.

–Trois cents hommes-grenouilles... Trois cents hommes-grenouilles dans l’entrepôt, c’est la meilleure de ma carrière ! dit-il à haute voix en hoquetant.

Et il continua ainsi de rire, jusqu’aux larmes...

## 7- La vocation de Marc-Antoine

Marc-Antoine était songeur et soucieux. Plein d'idées se cascadaient dans sa tête d'adolescent. Des idées graves que venait occasionnellement illuminer la joyeuse silhouette de sa copine Marie-Hélène, comme le flash d'une caméra dans une pièce sombre.

L'heure des décisions approchait. Secondaire V, Cégep l'an prochain... Quel métier, quelle profession devait-il choisir? Question épineuse et encore sans réponse, malgré une réflexion constante.

Son père lui avait maintes fois répété qu'il y avait dans la vie deux ou trois carrefours critiques qu'il ne fallait pas rater. Le plus important de ces carrefours, c'était le choix de sa carrière. Il avait ajouté à voix basse : *«On peut toujours se reprendre si on a choisi la mauvaise conjointe. Mais que ferais-tu si tu te rendais compte que la médecine ou la comptabilité ne sont pas pour toi après avoir complété toutes tes études ?»*

Il était bien d'accord avec son père, mais quelle était sa voie? Comment choisir? Telles étaient les questions stressantes qu'il se posait durant la classe de mathématiques, en cet avant-midi pluvieux de novembre.

Il poursuivit ainsi sa réflexion pendant que le professeur expliquait, pour la quatrième fois, la solution à un problème de géométrie pourtant très simple.

Tout l'intéressait, mais rien en particulier. Il avait des notes superbes dans toutes les matières: les sciences, les lettres et les sciences humaines. De plus, il avait été nommé «Personnalité de l'année» au secondaire IV, porté par le vote des filles qui le trouvaient pas mal *«cute»* avec ses cheveux bouclés et son attitude de gagnant-sans-arrogance.

Tout s'avérait donc possible. Trop d'options! Problème de riche! Il songea, en esquissant un sourire: *«Si j'étais un cancre dans toutes les matières sauf une, ce serait si facile de faire un choix!»*

Marc-Antoine était aussi un grand sportif et affectionnait particulièrement le hockey. Il faisait partie de l'élite des gardiens de but du Québec et jouait pour une équipe régionale de niveau AAA. Il aimait l'esprit de camaraderie et la tension qui précédait une partie. Il avait aussi des nerfs d'acier. Un mauvais but n'altérait jamais sa confiance et sa concentration. Mais se voyait-il un avenir dans ce sport? Difficile à dire. La vie d'un joueur de hockey professionnel ne l'excitait pas plus que ça. Bien sûr il y avait l'argent... mais l'argent n'est pas tout!

Son père occupait un poste de direction en marketing dans une multinationale et voyageait beaucoup: Japon, Australie, Nouvelle-Zélande, Chine, Inde, États-Unis, Amérique du Sud. Travail des plus intéressants. Toutefois, copier-coller le parcours de son père le rebutait pour des raisons difficiles à définir. Question d'autonomie ou d'identité. Peut-être de fierté, aussi. Il voulait faire sa vie, et non pas reprendre à son compte celle de son père.

Sa mère provenait d'une famille d'enseignants et faisait partie de la direction d'une école primaire. Dynamique et très compétente, elle jouissait d'une excellente réputation. Mais Marc-Antoine ne se voyait pas en éducation. Trop de normes, trop de carcans, trop de coupures, trop de syndicats... et trop de parents stupides. Sa mère lui avait raconté que des pères venaient chercher leurs enfants «en bedaine» avec une bière à la main! Quel manque de classe! Non, pas son univers. Vraiment pas!

Pendant que la pluie battait les fenêtres, il se livra à un remue-méninges pour trouver des domaines susceptibles de l'intéresser : biologie marine, droit du travail, fiscalité, génie, climatologie, psychologie sportive, journalisme, informatique... Aucun de ces métiers ne déclenchait chez lui une vibration particulière. Il manquait à ces emplois un élément important et significatif. Mais lequel ? Se sentir responsable de vies humaines ? Piste intéressante. Mais la médecine ne l'intéressait pas. Enfant, il avait voulu être vétérinaire, fort de l'amour qu'il vouait à son chat Chloé. Mais plus maintenant.

Peut-être devrait-il arrêter les études pendant une année ou deux et voyager pour s'éclaircir les idées. Il pourrait travailler à l'étranger et apprendre une troisième, voire une quatrième langue. Peut-être une bonne idée ou... peut-être pas. Difficile à dire. Quelle serait la réaction de ses parents s'il leur annonçait cette nouvelle ? Et celle de Marie-Hélène ?

Son grand-père lui avait conseillé de consulter un spécialiste en *counseling* professionnel pour y voir plus clair. Il lui avait même fourni les coordonnées d'un psychologue de sa région, l'Estrie. Pas une mauvaise idée. À voir. C'est alors que Michael, son professeur de mathématiques, intervint...

–Marc-Antoine... Marc-Antoine... Reviens avec nous ! Tu ne gagneras pas ta vie en regardant par les fenêtres ! On ne gagne pas sa vie en regardant par les fenêtres !

–Ha ! Euh... Excusez-moi, répondit Marc-Antoine sous les rires de la classe.

\*\*\*

Sept ans plus tard, on entend Marc-Antoine dire :

–Air Canada 030, maintenez 2,000 pieds, réduisez votre vitesse à *160 nœuds et suivez le cap 270. Puis syntonisez 118,9. Bonne journée.*

–Air Canada 030, 2000 pieds, 160 nœuds et cap 270. 118,9. Merci, réplique le copilote.

Marc-Antoine, maintenant contrôleur de la circulation aérienne, gagne très bien sa vie... en regardant par les fenêtres !

## 8- L'ascension de Louise M.

*La Révolutionnaire* de Chopin appelle tous les résidents de la rue Lafontaine à la mobilisation générale :

«*Baïonnette au canon et pas de quartier !*»

C'est Louise M. qui sonne la charge au piano. Quinze ans, très belle. Elle détonne dans ce quartier ouvrier de Maisonneuve où les femmes et les filles exhibent sur leur visage et sur leur corps les stigmates de la pauvreté et de la perte de leurs rêves.

Louise M. porte avec fierté ses souliers à talons hauts en cuir vernis et ses superbes robes en taffetas, achetés dans les grands magasins de l'ouest de Montréal par une mère ambitieuse.

Louise M., c'est une reine. Une reine à la démarche noble et qui vous regarde de haut, portée par ses cours de diction chez madame Audet, ses cours de ballet chez madame Chiriaeff et ses cours de piano chez mesdames Lefebvre. Mais la reine doit avoir des bras et des mains d'acier pour jouer si fort. Mais, après tout, c'est la *Révolutionnaire*, et tous les excès sont permis. Comme dans toute révolution, politique ou sociale.

On doit certainement l'entendre dans tout le quartier, de la rue Letourneux à la rue St Clément. Et moi qui occupe le balcon voisin ! Je suis aux premières loges. Oups... elle vient de faire une petite erreur avec la main gauche. Ce n'est pas grave, c'est une œuvre difficile et elle la joue très bien. Avec la rage de vivre.

La canicule assèche le quartier signé bitume. Il doit faire dans les 30°C, même à 22h00. La fenêtre du salon où se trouve le piano droit *Heinzman* est toute grande ouverte. Louise M. pratique l'hiver pour donner ses récitals l'été au petit peuple qui occupe les fenêtres, les coudes bien calés sur un oreiller, et les balcons.

Certains écoutent en hochant la tête, admiratifs, d'autres maugréent sur fond de vague jalousie. Mais comprennent-ils vraiment Louise M. ? Ces puissants accords de la main droite ne supplient-ils pas de l'aimer, de la reconnaître et de l'admirer ? Ne réclament-ils pas pour Louise M. le droit de vivre une vie libérée de l'indigence ?

Les quatre derniers accords sont joués de façon très personnelle, très lentement, comme si elle ne voulait pas quitter la scène.

Récital terminé, je vais rentrer me coucher dans le four qu'est devenue ma chambre. Tiens, le chat n'est pas encore rentré... C'est vrai que les chats aiment le calme.

\*\*\*

*J'ai bien joué malgré la chaleur qui rendait mes mains moites et glissantes. Je suis contente. Demain, je jouerai autre chose, peut-être du Bach. Mon père s'en va travailler à l'usine. Il est de nuit toute la semaine. Pauvre lui ! Je le suis maintenant sur le balcon et il descend péniblement les marches, le dos courbé. Il a quarante-cinq ans et il est déjà vieux. Très vieux.*

–*Bonne nuit, papa.*

–*Bonne nuit, ma fille. C'était beau...*

–*Merci, papa.*

*Je ne vois pas Michel, mais je suis certaine qu'il m'a écoutée. Il est le seul à pouvoir vraiment apprécier la musique classique. Les autres sont tous des péquenots sans aucune culture, tout juste bons à écouter leurs émissions de télévision insignifiantes.*

*Dire que sans ma mère, je serais comme Hélène, en face, de l'autre côté de la rue. Elle va marier un gars des «shops Angus» et avoir une trêlée d'enfants. C'est écrit dans le ciel. Elle va avoir l'air d'un sac de pata... de pommes de terre dès l'âge de trente-cinq ans. C'est son destin et le destin de toutes les filles du quartier. Mais ce ne sera pas le mien, je vous le garantis. Avec mon éducation, grâce à ma mère qui voit loin, je vais frapper le gros lot: un docteur ou un avocat. Puis je vais vivre à Outremont, peut-être même à Westmount! Un enfant ou deux, pas plus! Dommage que le beau Michel ne veuille pas devenir un professionnel. Il est pourtant bon à l'école. Je ne sais pas ce qu'il va faire dans la vie... Plombier comme son père? Ouache!*

\*\*\*

Madame Brisebois, la mère de Michel, surveille de la fenêtre de sa cuisine le balcon arrière du logement de sa voisine, madame M.

C'est lundi, journée de lavage et c'est un va-et-vient empressé entre les laveuses à tordeur *O'Connor* et la corde à linge. Madame M. sort enfin avec une corbeille pleine de draps qu'elle commence à étendre. Madame Brisebois attendait ce moment pour sortir à son tour avec les serviettes de bain et engager la conversation. Curieuse, elle veut savoir...

–Vous lavez toujours aussi blanc, madame M. C'est beau de voir ça...

–Je n'ai pas de mérite. Je n'achète pas mon linge au soubassement de *Dupuis et Frères*, mais chez *Morgan*. C'est de la qualité, du coton d'Europe...

–Oui, j'ai vu le leur camion, l'autre jour. Au fait... euh... On voit pu beaucoup votre fille Louise...

–Non, c'est vrai. Elle s'est pris un très bel appartement proche du studio de danse. C'est plus pratique, pour elle, parce qu'elle travaille beaucoup le soir et...

–Excusez-moi, mais je la trouve pas mal jeune pour avoir son propre appartement. Elle a quoi... 19 ans?

–...et demie, madame Brisebois. Presque 20 ans. Elle vient me voir souvent dans le char euh...dans la voiture convertible de son patron, Jean Morel. Un si bel homme!

–C'est vrai qu'il est beau!

–Mon dieu, oui! Louise, c'est la meilleure professeuse de danse de son école. Elle est tellement bonne et tellement appréciée de ses clients, que c'en est gênant pour toutes les autres professeuses. Elle a une si belle personnalité, ma Louise. Cet enfant-là, elle a tout pour elle! C'est même possible qu'elle passe à *Jeunesse d'aujourd'hui*. Elle va peut-être même danser avec Pierre Lalonde!

–C'est quelque chose! Michel m'a dit que son char, enfin le char de monsieur Morel, c'était une *T-Bird*. On peut dire qu'elle flashe en grand dans ce char-là!

Madame M. acquiesce de la tête. Elle finit de mettre les épingles sur un grand drap qui se met à balancer doucement au gré d'un léger vent de travers. Puis elle se penche au-dessus

du balcon et regarde vers le troisième pour voir si madame Théodore ne serait pas à l'écoute. C'est une vraie commère, cette femme-là... et qui répand des tas de rumeurs malfaisantes sur tout le monde et particulièrement sur Louise. Elle poursuit donc à voix basse :

–Imaginez-vous, madame Brisebois, que la semaine dernière, Louise a eu un client qui lui a donné une bague en diamant parce qu'il était très content des cours de Cha Cha qu'il avait suivis avec elle. Le mois dernier, un autre client lui a donné trois cents piastres de pourboire ! Et puis, un autre client lui a passé son chalet dans le nord pour une fin de semaine.

–Ils sont vraiment généreux, les clients de Louise ! Vous devez être bien fière de votre fille, hein, madame M. ? Un enfant qui réussit comme ça... On ne voit pas ça tous les jours !

–Oh oui ! Puis vous, madame Brisebois, votre Michel... Il fait quoi de bon, ces temps-ci ?

–Mon Michel vient d'entrer à l'université pour devenir ingénieur. Il est tellement bon en mathématiques. Il a eu une bourse d'études du gouvernement. Ça ne nous coûtera pas une «cenne noire» pour le faire instruire.

–Bon ! Il faut que j'entre finir ma brassée. C'est ma dernière. Après ça, je vais écouter Jeannette Bertrand, à la radio ; elle donne tellement de bons conseils. Ils s'entendent tellement bien, elle et Jean Lajeunesse, son mari.

\*\*\*

*Je dois les écœurer ben raide quand ils me voient arriver dans la belle Thunderbird décapotable de Jean. Michel aussi, j'imagine. Il a encore son bicycle CCM à trois vitesses ! Il ne sait même pas conduire une voiture. L'année dernière, j'ai arrêté le piano et j'ai demandé à maman de le vendre. J'ai plus besoin de ça. J'ai aussi arrêté l'école après ma douzième année, car ça ne m'aurait rien donné de plus de continuer. J'ai commencé des cours de danse à l'Institut de danse Jean Morel. Jean m'a tout de suite remarquée. C'est vrai que j'étais pas mal bonne grâce à mes cours de ballet chez madame Chiriaeff et mon sens du rythme. Jean m'a donné des cours privés et il m'a aussi... déniaisée. Et pas à peu près ! Je plains sa pauvre femme. Il paie mon appartement tout près du studio et il vient me voir quand il veut et... il veut souvent !*

*Pauvre Michel ! Je gage qu'il ne sait même pas encore ce qu'est une femme. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je le déteste, maintenant. Pourtant, il ne m'a rien fait... mais c'est comme ça. Lui et moi étions toujours ensemble quand on était enfants. Je suis maintenant ailleurs, dans un autre monde, celui du showbiz. Je vais peut-être passer à la télé, à TM. Jean, c'est quelqu'un de libre et il veut aussi que je sois libre, alors j'en profite. Il m'a dit que je serai son associée et qu'on va partir un paquet de studios de danse partout au Québec. Il va aussi quitter sa femme pour vivre avec moi... à temps plein ! Je vais être riche, ce sera le grand amour, je vais être heureuse. Enfin !*

\*\*\*

*«Michou, veux-tu jouer avec moi ? On va dire que je suis ta femme et toi mon mari, et on va faire semblant qu'on s'en va prendre une marche au parc Morgan...»*

On n'avait pas dix ans. Je ne savais pas quoi faire. On dit souvent que les filles sont en avance sur les garçons. J'en suis la preuve vivante. C'est comme si elle avait eu quinze ans,

et moi cinq! Même aujourd'hui, à dix-neuf ans, presque vingt, j'ai l'air niais avec mon bicycle à côté de sa *Thunderbird*; enfin, celle de son patron. Niais, mais pas innocent! Louise est devenue une guidoune. Non, c'est un peu fort... une femme entretenue serait plus juste. Le plus drôle, c'est que sa mère ne comprend rien ou fait semblant de ne pas comprendre. Bah, ce n'est plus de mes affaires! J'avais de... l'estime, pour elle, et maintenant, je ne suis pas loin de la détester, même si je ne sais pas trop pourquoi...

\*\*\*

*Jean a enfin rompu avec sa femme et il vit avec moi dans mon appartement. Enfin, son appartement puisque c'est lui qui paie le loyer. Ce n'est pas trop tôt. J'ai quand même trente et un ans. J'aurais pensé qu'on aurait acheté une belle maison, un bungalow à Ahuntsic ou à Laval. L'Institut de danse ne va pas trop bien et Jean a dû vendre sa Thunderbird pour rembourser la banque. Il dit que sa femme l'a saigné à blanc. Oh... il va se refaire, je ne suis pas trop inquiète... avec son entregent! Il parle de peut-être retourner en France où il a encore de la famille. On verra bien. J'aimerais ça vivre à Paris ou à Cannes.*

\*\*\*

L'autre jour, je suis passé en auto sur la rue Lafontaine et je me suis arrêté devant mon ancienne adresse. J'ai dit à Josiane, ma petite fille de quatre ans: «*Regarde, c'est là que papa habitait quand il était petit.*» Elle a jeté un coup d'œil et m'a dit:

–C'est pas beau...

–C'est pas laid non plus...

–Où est-ce que tu jouais?

–Dans la ruelle.

–C'est quoi une ruelle?

–C'est comme une petite rue en arrière de la maison.

–Est-ce qu'il y avait une piscine et des balançoires comme chez nous?

–Non...

–J'aimerais pas ça vivre là!

Puis Josiane s'est remise à regarder son livre d'images.

Le quartier a changé, mais c'est peut-être moi qui ai changé. J'ai regardé «son» balcon, au deuxième, et les larmes me sont venues aux yeux. J'ai pensé à elle... Qu'est-elle devenue? Est-elle riche et heureuse comme elle le souhaitait si fort?

–Papa, tu pleures... Est-ce que je t'ai fait de la peine?

–Mais non, ma grande fille. Papa avait juste une poussière dans l'œil.

Je suis reparti et je sais que je ne reviendrai plus jamais dans ce quartier. Les souvenirs ne doivent jamais être confrontés à une réalité évanescence.

\*\*\*

*Criss! Je suis enceinte... à 36 ans! Jean est déçu et m'a proposé d'avorter. J'ai refusé, ce qui m'a valu une claque en pleine face. Ce n'est pas de sa faute. Il est nerveux, ces temps-ci, nerveux et agressif. Il a fermé l'Institut de danse et il cherche un emploi dans le showbiz, peut-*

*être à TM où il connaît plein de monde. J'ai dit à ma mère que notre appartement n'était que temporaire et qu'on allait se faire construire une «grosse cabane» dans l'ouest de la ville, à TMR. Elle m'a regardée avec un drôle d'air. Ouais... passons! Avec le bébé, il va falloir déménager dans un appartement avec deux chambres. Jean m'a dit de chercher un cinq et demi du côté de Rosemont. Avec un budget de six cents dollars par mois, ça ne va pas être un palace! Mais Jean va se refaire... J'ai aperçu Michel au Centre-Ville. Il a l'air en pleine forme. Il était avec une femme plutôt jolie et une petite fille d'à peu près cinq ans. Il m'a souri. Ça m'a fait tout drôle... mais je n'ai pas réagi.*

\*\*\*

J'ai vu Louise M. au Centre-ville, près du magasin *Eaton*. Elle s'apprêtait à prendre l'autobus. J'ai failli lui envoyer la main, mais je me suis contenté de lui sourire. J'étais avec Mireille, qui est curieuse de nature, et je ne voulais pas entrer dans de longues explications qui m'auraient ramené vingt ans en arrière.

Qu'elle a changé la reine de la rue Lafontaine! Elle avait les traits tirés et une figure blême, sans expression et sans vie. Elle n'avait vraiment pas bonne mine. Elle a pris du poids et ressemble maintenant aux filles de mon ancien quartier. Sans doute un mauvais jour. Ça arrive. À en juger par ses vêtements, elle ne doit pas rouler sur l'or. Si ma mère vivait encore, j'en aurais certainement appris davantage grâce aux commérages de balcon. Enfin... ce n'est plus de mes affaires.

\*\*\*

*J'ai l'air d'un personnage de photo-roman au milieu de l'histoire quand tout va mal! Jean m'a quitté pour une vedette de TM. Il paraît que j'avais trop changé et que je n'étais plus endurable. Qu'est-ce que je vais faire? J'accouche dans trois mois d'un garçon, semble-t-il. Je n'ai rien. Je ne suis rien. Je suis devenue moche et laide. Tout ça à cause de ma crise de mère! Pourquoi m'avoir mis dans la tête que je pouvais monter dans la société et devenir quelqu'un? Plus jamais je ne vais lui reparler. Non, c'est fini, terminé. J'aurais donc dû... Mais pourquoi? Pourquoi?*

\*\*\*

Ce n'est pas vrai! Je n'en reviens pas! Louise M. se serait suicidée. Les policiers ont cru un moment qu'elle avait été assassinée par son ex-conjoint. Détenu pendant un moment, le beau Jean Morel a été relâché, faute de preuves. Louise M. était enceinte et les urgentologues ont heureusement réussi à sauver le bébé, un garçon.

Je suis resté abasourdi pendant une bonne heure, les yeux rivés sur cette nouvelle des faits divers de *La Presse*. Puis, j'ai déposé le journal et fait jouer *La Révolutionnaire*. Les quatre derniers accords vont résonner à jamais dans ma tête.

À jamais!

## 9- Le téléphone

Juste avant d'ouvrir la porte de son appartement, en revenant de son travail, Marie-Claire ressentait toujours une brusque montée d'anxiété. Elle pouvait oublier «le problème» durant la journée, portée ailleurs par ses lourdes responsabilités de cadre. Mais, de retour à la maison, sur le seuil de sa porte, la clé dans la serrure, «le problème» éclipsait une vie professionnelle et personnelle des plus réussies. Et aujourd'hui ne faisait pas exception.

Après avoir désarmé le système d'alarme, elle se dirigea du pas rapide qui était le sien vers le téléphone de la cuisine. Un clignotant rouge vif montra qu'«il» avait appelé comme «il» le faisait chaque jour depuis trois ans. Elle mit au réfrigérateur les sushis qu'elle avait achetés et composa en soupirant son code de messagerie. Elle attendit pendant une dizaine de secondes le chargement des messages, ce qui était fort mauvais signe.

«Vous avez 15 nouveaux messages... Vous avez 15 messages non écoutés... Pour faire l'écoute des messages non écoutés, composez le 1-1...».

Marie-Claire s'assit sur l'un des tabourets du comptoir, puis s'empara d'un stylo et d'un bloc de papier, au cas où...

- *Coudonc, t'es jamais là, toi !*
- *T'es jamais là, baptême !*
- *Envoye, réponds !*
- *C'est qui qui parle ? Dites-lui de m'appeler.*
- *Comment ça se fait qu'il y a seulement le piton d'en haut qui marche ? Les autres pitons marchent pu... Qu'est-ce que tu leur as fait ?*
- *Ici le Nettoyeur Prima Volta, votre tailleur est prêt. Nous fermons à 19h00. Bonne journée !*
- *Vas-tu finir par répondre !*
- *Qui est-ce qui parle, là ? C'est pas à vous que je veux parler ! Vous êtes toujours là à répondre. J'veux rien savoir de vous ! Baptême !*
- *Laissez un message... laissez un message. Y a rien que ça que je fais... Tu me rappelles jamais ! Maudite sans-cœur !*
- *Attends-tu que je sois mort pour m'appeler ? Tu sais que j'en ai pas pour bien longtemps. Tu devrais comprendre ça ! Sans-cœur !*
- *Bonjour, Marie-Claire, c'est Marc. Je t'appelle de Chicago. Je voulais juste te dire bonjour et que je t'aime.*
- *Ouais, ouais...*
- *Euh... c'est ton père. Ils vont venir me coucher, là. Je voulais juste te poser une question. Quel âge que j'ai ? 85 ou 86 ans ?*
- *Ils s'en viennent. Ils vont me donner mes pilules. Après ça, ils vont me coucher. Appelle-moi.*
- *Il est sept heures et quart. Ils sont là. Ils vont m'amener à la toilette et après ils vont me coucher... Hein ? Non, Jacqueline, je parle à ma fille, mais elle n'est jamais là. Avez-vous des enfants, vous ? Seulement un chat ? Vous venez d'Hawaïi, vous, Jacqueline, hein ? Non ? Qu'est-ce que vous dites ? D'Haïti ? Hein ? Oui, oui, je raccroche.*

Marie-Claire vivait avec Marc une belle histoire d'amour, moderne, du type «ensemble-mais-chacun-chez-soi», qui leur convenait parfaitement. Elle effaça tous les messages et sentit le découragement et un profond désarroi l'oppresser. Quand cela finira-t-il ? Elle éprouva aussitôt de la culpabilité à l'idée même d'avoir posé cette question. Elle ne souhaitait évidemment pas la mort de son père, mais elle souhaitait sa propre délivrance. Que faire ? Que faire d'un père Alzheimer qui appelle dix à quinze fois par jour pour laisser des messages agressifs ?

Comme il avait de graves problèmes de mémoire et qu'il lisait avec difficulté, elle avait mis son numéro personnel à la maison ainsi que son numéro au bureau en composition automatique. Une semaine plus tard, sa secrétaire était venue la voir en larmes pour lui dire qu'elle n'en pouvait plus de répondre à son père «...*qui appelait tout le temps*» ! Marie-Claire avait donc effacé ce numéro en catimini sur l'appareil de son père.

Que faire d'un père Alzheimer quand on est enfant unique ? Elle aurait souhaité que sa mère vive encore, ou avoir des frères et sœurs avec qui partager ce fardeau et ainsi, l'alléger un peu. Elle avait sollicité des conseils de collègues, d'amies et aussi, de Marc. Certaines de ses amies lui avaient conseillé de prendre une année sabbatique pour s'occuper de son père à plein temps, mais elle en était incapable pour des raisons à la fois évidentes, son travail, et obscures, ses propres sentiments. Elle avait toujours vécu une relation amour-haine avec son père, et maintenant plus que jamais, en raison des nombreux messages téléphoniques qu'il lui laissait. Non, elle ne pouvait pas sacrifier sa vie pour lui.

D'autre part, des collègues lui avaient suggéré «d'arrêter de s'en faire» et de laisser le «système» de santé s'occuper du bénéficiaire qu'était devenu son père. Elle ne pouvait pas non plus se résoudre à prendre une telle décision, qu'elle jugeait irresponsable. De son côté, Marc l'avait longuement écouté et lui avait proposé son aide ainsi qu'une solution de compromis : consacrer à son père un après-midi par deux semaines, durant le weekend. C'est ce qu'elle faisait et c'est ce qu'elle ferait demain, samedi, avant de retrouver Marc chez lui.

Les nombreux messages téléphoniques quotidiens la faisaient rentrer au plus profond fond d'elle-même et lui rappelaient une enfance grise, une enfance ratée, marquée par les disputes incessantes et la violence verbale de ses parents. Elle avait fini par comprendre que deux parents qui s'agressent continuellement ne pensent qu'à eux-mêmes et à leur sale guerre. Ils consacrent toutes leurs énergies à s'approvisionner en reproches sans se soucier vraiment de leurs enfants, même s'ils prétendent le contraire. Oui, même s'ils prétendent le contraire !

Marie-Claire demanda et obtint une bourse du gouvernement pour étudier en marketing dans une université américaine du Midwest. Enfin la paix ! Plus tard, cette formation et son bilinguisme parfait lui avaient permis de décrocher un poste prestigieux dans une multinationale où elle avait d'ailleurs rencontré Marc.

Le lendemain matin, à 9 heures, le téléphone sonna. Ayant vu sur l'afficheur le nom d'Aurèle Thibodeau, elle hésita avant de répondre.

–Allo

–Qui est-ce qui parle, là ?

–C'est moi, papa, Marie-Claire.

–Ah... Quel âge que j'ai ? 85 ou 86 ans ?

–86 ans, papa.

–Ah... je pensais que j'avais 85 ans.

–Non, tu as maintenant 86 ans, et ce, depuis le 18 février dernier. Comment vas-tu ?

–Comme ça, j’ai 85 ans... Eh bien...

–Papa, je vais aller te voir au Centre cet après-midi.

–Attends ! J’ai 85 ou 86 ans ? Je suis tout mêlé.

–86 ans. Je te laisse, je vais aller te voir tantôt.

Marie-Claire fit sa lessive, son épicerie et alla chercher son tailleur. Puis, à 13h50, elle se présenta à l’accueil du Centre de gériatrie pour prendre les dernières nouvelles concernant l’état de santé de son père. Elle rencontra l’infirmière-chef adjointe, une femme dans la cinquantaine, revêche et au visage ingrat, qui la toisa avant de répondre :

–Monsieur Thibodeau va assez bien. Nous l’avons traité cette semaine pour une conjonctivite. Il est de plus en plus confus, mais il a des moments de lucidité. Il se plaint tous les jours à l’effet qu’il vous laisser beaucoup de messages téléphoniques qui demeurent sans réponse.

–Oui, je sais. Il est confus et il me laisse jusqu’à quinze messages par jour. Non seulement c’est lourd, mais certains de ses messages sont très agressifs. Comme j’arrive tard à la maison, je ne peux pas le rappeler. Je lui passe parfois un coup de fil du bureau, mais je suis tellement occupée...

L’infirmière regarda Marie-Claire droit dans les yeux et lui répliqua sur un ton pontifiant :

–Vous savez... vous n’aurez pas toujours votre père !

Marie-Claire sentit le sang affluer à son visage. Elle était réputée, au bureau, pour avoir la répartie facile, et cinglante au besoin. Mais là, devant cette infirmière, elle se sentit humiliée au point d’en perdre ses moyens. Elle ne put que balbutier un «*Je fais de mon mieux...*» et quitta précipitamment l’accueil pour se diriger vers la chambre de son père.

–Bonjour Papa.

–Vous êtes qui, vous ?

Heureusement qu’il y avait Marc pour l’écouter, et le travail pour la plonger dans la fièvre et l’oubli. Pendant les six mois qui suivirent, elle dut se soumettre à une écoute quotidienne fort pénible d’une quinzaine de messages de plus en plus agressifs, voire injurieux.

Un matin d’avril, sa secrétaire vint la chercher en plein conseil de direction. Il lui fallait rappeler d’urgence le Centre de gériatrie. L’infirmière-chef lui apprit alors que son père souffrait d’une infection virulente aux poumons, un problème qui s’était déclaré deux jours auparavant.

–Pourquoi ne m’avez-vous pas appelée ?

–Monsieur Thibodeau ne se portait pas trop mal. Le médecin l’a vu et ce n’est qu’aujourd’hui que son état s’est soudainement détérioré. Et puis... nous savons tous que vous êtes une personne très occupée, qu’on doit déranger le moins possible.

–Bon ! Est-ce que vous l’envoyez à l’hôpital ?

–Non, nous avons tout ce qu’il faut au Centre pour le traiter. Si je peux me permettre, vous devriez venir rapidement. On ne sait jamais... Si je me fie à mon expérience, ça peut aller très vite.

–J’arrive !

Marie-Claire récupéra sa voiture et se dirigea vers le Centre de gériatrie. Durant le trajet, elle se dit qu’elle aurait dû se douter de la situation, puisque son père n’avait laissé aucun message au cours des deux jours précédents.

Elle passa par la réception et une préposée lui indiqua que «ça n'allait pas très bien, malheureusement». Elle blêmit lorsqu'elle franchit la porte de la chambre de son père, qu'elle n'avait pas vu depuis une dizaine de jours. Il était couché sur le dos, les yeux mi-clos, pâle, et respirait bruyamment. On lui avait enlevé son dentier et sa bouche n'était qu'un pli difforme. Elle s'approcha lentement du lit, «*Il est mourant!*, pensa-t-elle, *qu'est-ce que je dois faire?*».

Mal à l'aise dans cette petite chambre étouffante aux rideaux fermés, elle décida de retourner au poste pour demander conseil. Sur le point de sortir de la chambre, elle aperçut le téléphone sur la table de chevet. Le combiné pendait, inerte. Elle le remit en place un peu plus brusquement qu'elle ne l'aurait souhaité en murmurant : «*Maudit téléphone!*»

Au poste de garde, une infirmière lui indiqua qu'une préposée passerait toutes les trente minutes pour surveiller l'évolution de l'état de son père. De même, elle l'encouragea à lui parler et à lui prendre la main pour le réconforter et «l'accompagner». Puis elle termina en lui disant que si entretemps elle avait besoin d'aide, elle n'avait qu'à appuyer sur le bouton d'urgence.

Marie-Claire retourna donc à la chambre et rapprocha une petite chaise droite près du lit. Elle regarda son père, dont le visage était émacié et déformé en raison de l'absence de son dentier. Des poils lui sortaient des narines et de sombres taches brunes pullulaient sur son cou. Éprouvant soudainement de la... répugnance, elle se leva pour s'approcher de la fenêtre. Elle écarta les rideaux et vit un soleil resplendissant qui faisait nettement contraste avec ses sentiments. Une préposée, une Noire, entra et se dirigea vers le lit.

–Bonjour, Monsieur Thibodeau, c'est moi, Jacqueline, votre «fiancée». Je vais vous laver la figure, ça va vous faire du bien.

Jacqueline prit les deux mains de son «fiancé» et les serra chaleureusement. Elle mouilla au lavabo de la chambre une débarbouillette et la passa délicatement et affectueusement sur la figure du malade.

–Tenez... ç'est mieux comme ça, hein, Monsieur Thibodeau?

Marie-Claire, qui observait la scène comme une étrangère distante, fut estomaquée quand son père répondit à la préposée en esquissant un petit sourire.

–Bonjour, Madame. Vous êtes sa fille, Marie-Claire, c'est ça? Votre père était un homme très gentil qui faisait toujours des blagues. Il m'appelait «sa fiancée». Il appelait d'ailleurs toutes les préposées du Centre, «ses fiancées». C'était très drôle. Avec l'aggravation de sa maladie, c'est sûr qu'il a changé, mais il restait toujours gentil. Jamais de colère comme on le voit souvent chez les patients atteints d'Alzheimer. Non... ne prenez pas cette chaise-là, je vais vous apporter un fauteuil. Vous serez beaucoup plus confortable.

–Merci. Mon père était donc gentil avec vous et les autres membres du personnel?

–Oui, Madame, très gentil. Tout le monde l'aime, ici. Voici une petite éponge; vous la mouillez et vous lui humectez les lèvres de temps en temps. Je reviens tout à l'heure.

Marie-Claire entendit son téléphone cellulaire vibrer; il s'agissait de son patron qui désirait obtenir de ses nouvelles. Elle appela ensuite Marc pour lui donner un bref compte-rendu, et refusa qu'il vienne la retrouver au Centre. C'était son «problème», pas le sien.

Son père lança un râle et du coup, sa respiration changea, pour devenir brève et entrecoupée de longs silences inquiétants. Sans attendre, elle poussa le bouton d'appel pour réclamer de

l'aide. Une infirmière vint aussitôt ausculter le mourant : «*Il n'en a plus pour bien longtemps, mais parfois, c'est plus long qu'on pense*», fut sa seule indication.

Dans les minutes qui suivirent, au changement de quart, cinq préposées, toutes des Noires, vinrent ensemble pour voir le moribond. «*Pauvre Monsieur Thibodeau, lui si gentil. Bon courage, Madame !*» Et elles sortirent en se rappelant les bonnes blagues et les mots d'esprit de «Monsieur Thibodeau».

Après quoi, Marie-Claire vit son père passer au gris et respirer par à-coups, avec toujours ce long silence entre chaque respiration qui semblait tracer le passage vers la mort. Elle détourna la tête et revit le téléphone, un appareil *Contempra* beige retapé qu'elle avait acheté au rabais dans une pharmacie quand son père avait emménagé au Centre. S'il n'y avait pas eu ce téléphone et les nombreux appels quotidiens, sa relation avec lui aurait pu s'améliorer. Elle aurait pu avoir un vrai père et lui, une fille attentionnée.

Soudain, son père lança un profond soupir rauque qui la fit sursauter, puis plus rien. Il avait ouvert les yeux et desserré la bouche, affichant une expression de surprise. Anxieuse, Marie-Claire attendit que la respiration revienne, mais en vain. Après une attente irréaliste de quelques minutes ou de quelques secondes, elle ne le savait plus, elle sortit de la chambre et avisa une infirmière.

–Je crois que mon père vient de mourir. Il ne respire plus.

L'infirmière se précipita dans la chambre et prit les signes vitaux du patient.

–Il est décédé. Il est parti. Notre médecin vient de quitter le Centre. Je vais donc appeler *Urgence Santé* pour le constat et le certificat de décès. Ils peuvent arriver dans dix minutes, comme dans cinq heures. Vous devez les attendre. Il faut aussi que vous contactiez une maison funéraire pour venir chercher le corps. Habituellement, c'est très rapide. Euh... nous sommes à la fin du mois et il y a une liste d'attente pour la chambre de votre père. Si vous pouviez la libérer demain, ou au plus tard après-demain, ce serait vraiment très apprécié. Maintenant, je vous laisse seule avec votre père.

Marie-Claire téléphona à Marc avec son cellulaire pour lui annoncer la nouvelle.

–Comment je me sens ? Je ne sais pas, Marc. La famille de mon père, c'était le personnel du Centre, des Haïtiennes, pour la plupart, qu'il appelait «ses fiancées». Imagine ! Je l'ai toujours connu raciste, à l'endroit des Noirs en particulier, et voilà qu'il leur accordait plus d'importance qu'à moi, sa fille. Il se montrait grossier et bête avec moi, et gentil avec elles. Marc, j'ai été incapable de le toucher et de lui parler, alors que les préposées le faisaient tout naturellement. Je n'ai jamais été si démunie, si dépourvue et si stressée. Je me rends compte qu'au fond, je n'ai pas eu de père. Je ne pense pas lui avoir vraiment parlé, ne serait-ce qu'une seule fois. Non, jamais. Mais lui non plus ne me parlait pas. Marc, j'ai l'impression que le rideau vient de tomber sur une pièce de théâtre qui était pas mal moche. Demain, je dois revenir et libérer la chambre. Il faut que je passe par la Maison funéraire avant. (...) Non, je n'ai pas besoin d'aide. Merci, Marc. L'efficacité, c'est mon domaine. (...) Tu es gentil. (...) On se voit vendredi soir ? Tu resteras à l'appartement tout le weekend ; si tu le peux, évidemment. (...) Moi aussi, Marc, moi aussi je t'aime. À vendredi...

Le lendemain, Marie-Claire se procura des sacs à ordures et commença à vider la chambre de son père. La Maison funéraire avait récupéré le corps et avait laissé une rose blanche sur

le lit. Délicate attention. Le mobilier appartenait au Centre, sauf un vieux téléviseur Sony Trinitron des années 80 et son support.

Marie-Claire décida spontanément de ne rien garder de ce qui avait appartenu à son père. Rien ! Aucun souvenir ! Après avoir choisi le complet qu'il porterait au salon funéraire, elle engouffra pêle-mêle tous les vêtements, manteau d'hiver, chemises, pantalons, sous-vêtements, articles de toilette et revues dans six grands sacs à ordures orange. Ce faisant, elle aperçut le téléphone sur la table de chevet et le jeta rageusement dans l'un des sacs. C'est alors qu'une préposée entra dans la chambre pour lui indiquer discrètement qu'elle voulait lui parler.

–Madame Thibodeau, j'ai vu que vous mettiez toutes les affaires de votre père dans des sacs à ordures. J'hésite à vous le demander, mais je suis certaine qu'elles pourraient être très utiles pour certains bénéficiaires qui n'ont pas grand-chose et surtout, pas de famille pour subvenir à leurs besoins.

–Excellente idée. Mon père semblait beaucoup apprécier le personnel du Centre. Aussi, ne vous gênez pas pour vous servir. Oh ! Je ne veux pas vous insulter...

–Non, madame, vous ne m'insultez pas. Vous êtes gentille, tout comme votre père.

–Je vous laisse aussi le téléviseur et le support. Faites-en ce que vous voulez.

–Merci.

Deux semaines plus tard, Marie-Claire préparait un souper d'amoureux quand le téléphone sonna. Elle pâlit en regardant l'afficheur qui indiquait *Aurèle Thibodeau*. Elle s'assit sur le tabouret, les oreilles bourdonnantes et les lèvres soudainement très sèches. Elle souleva le combiné et entendit une voix chevrotante lui demander :

*«Quand est-ce que tu vas venir me voir ?»*

Marc sonna et sonna à la porte, puis téléphona, mais n'obtint aucune réponse.

## 10- L'obsession du maestro Léger

Lorsque Marc-André Léger vit le directeur du personnel de l'orchestre entrer dans sa loge avant le concert, il sut immédiatement qu'il y avait un problème.

–Oui, Bernard ?

–Marc-André, nous avons dû remplacer au pied levé une violoncelliste, Christine Levasseur, qui est enceinte. À la dernière répétition du *Sacre du printemps*, elle a failli faire une fausse couche. Cette musique fait peur au bébé, qui lui donne de véritables coups de bélier.

–Il veut s'enfuir comme les gens à la première du *Sacre* en mai 1913 à Paris ! rigola le maestro.

–Exactement. Christine sera absente pour environ six mois, peut-être plus. J'ai donc engagé une surnuméraire, Laurie Davidson. C'est une excellente musicienne qui nous vient de Toronto, mais qui parle un bon français. Elle a fait une partie de ses études à Julliard. Elle n'a pas assisté aux répétitions, mais ce ne sera pas un problème. Christine lui a indiqué tous les tempi et les nuances que tu désirais.

–Il nous reste trente minutes avant le concert. Si tu la trouves, dis à cette Laurie Davidson de venir me voir. Je veux lui souhaiter la bienvenue dans l'orchestre. Si elle n'était pas disponible, je la verrai après le concert.

Laurie Davidson se présenta dans la minute qui suivit. En entrant dans la loge du maestro, violoncelle à la main, elle devint rouge écarlate.

«*Amusant. Je dois l'impressionner*», pensa le maestro qui lui souhaita la bienvenue dans la grande famille qu'est l'Orchestre Royal du Canada.

La nouvelle violoncelliste était déconcertante de gentillesse, de timidité et de beauté. Elle remercia Maestro Léger pour sa courtoisie tout à fait inhabituelle dans ce milieu, et fit un petit salut amusant, semblable à celui d'une soubrette dans une pièce de Molière. En se retirant, elle accrocha avec la pique de son instrument un lutrin près de la porte. Du coup, la partition du *Sacre* et le bâton du Maestro se retrouvèrent sur le plancher.

–I am sorry... terribly sorry ! dit la jeune femme. Je m'excuse.

–Ce n'est rien... It's Ok.

Puis Laurie regagna sa place au sein de l'orchestre.

Marc-André remit le lutrin sur pied, et se concentra durant quelques minutes. Il prit ensuite la partition et son bâton pour se diriger vers la salle de concert.

Comme à son accoutumée, il regarda tous les musiciens avant d'entreprendre le concert, question d'établir une solide symbiose avec chacun, de faire corps avec eux. Comme il le disait souvent : «*Je suis devant mes musiciens, pas au-dessus d'eux*».

C'est ainsi qu'il vit Laurie Davidson au milieu des violoncellistes, à la deuxième rangée. Elle lui adressa un bref sourire, teinté de timidité et de... complicité.

Et le concert commença. Maestro Léger se rendit compte que c'était plus fort que lui, il fallait qu'il l'observe. Il balayait l'orchestre du regard en donnant aux instrumentistes des indications de départ, des «*cues*», comme on dit dans le jargon musical, mais immanquablement, ses yeux, puis ses pensées, se tournaient vers la nouvelle violoncelliste.

Dans les passages lyriques et expressifs, cette dernière fermait les yeux, jouant de mémoire, et balançait la tête de gauche à droite presque en extase. Lorsque la musique prenait une allure sauvage, sa figure se métamorphosait et ses traits se durcissaient pour adopter un air farouche. Cette femme représentait la Musique sublimée. Elle catalysait avec intensité toutes les émotions de la musique de Stravinsky. Elle regardait souvent le chef et lorsque leurs regards se croisaient, elle lui souriait avec des yeux parfois espiègles, parfois tristes, selon la musique.

«*Laurie Davidson, c'est la musique. Laurie Davidson, c'est moi !*» se dit Marc-André, troublé et profondément ému.

Il transpirait maintenant à grosses gouttes et pas seulement en raison des projecteurs. Tellement, que sa direction devint brouillonne. Il donna un mauvais «*cue*» au hautboïste qui «entra» deux mesures avant le temps pour s'arrêter immédiatement grâce à la réaction étonnée de sa voisine, Josiane Lacoursière, la première flûte. Dans une partition aussi chargée, seuls quelques mélomanes avertis, les spécialistes du *Sacre*, avaient pu constater la faute, l'attribuant sans doute à l'instrumentiste qui avait dû mal compter les mesures.

L'exécution du *Sacre* fut très bien reçue du public et des critiques. Le lendemain, le maestro quitta Ottawa où le concert avait eu lieu pour revenir à son appartement dans le Vieux Montréal. Il n'avait qu'une seule pensée en tête : Laurie Davidson. Roulant dans son *Audi A4* à 160 kilomètres à l'heure sans trop s'en rendre compte, il fut intercepté par la Police provinciale de l'Ontario.

–Rouler à une vitesse folle comme ça... à quoi pensiez-vous ? lui demanda l'agent.

Question à laquelle le Maestro choisit de ne pas répondre.

Durant les deux semaines précédant le concert suivant, prévu à Montréal, Marc-André oublia deux rendez-vous importants. Il négligea aussi de prendre ses messages téléphoniques, ce qui occasionna des problèmes administratifs, dont la perte d'une subvention provinciale, heureusement insignifiante. Il avait de la difficulté à suivre une conversation et à prononcer trois phrases consécutives. Encore là, toutes ses pensées convergeaient vers Laurie. Laurie, Laurie, Laurie ! Il fallait qu'il se ressaisisse, car les répétitions débutaient le lendemain.

Dans sa loge, il referma la partition du *Boléro* de Ravel et se prit la tête entre les mains, les coudes durement appuyés sur la table de son bureau. Elle serait là ! Oui, Laurie Davidson serait là, c'est sûr ! Pas d'échappatoire. Que faire ?

Il ferma les yeux et la vit lui apparaître ; d'abord sous la forme d'une image fluide émergeant lentement d'un brouillard hallucinatoire, image qui se matérialisa ensuite avec de plus en plus de netteté : minois coquin, sourire aux lèvres, yeux verts, cheveux blonds remontés en queue de cheval, svelte, jolie, ravissante, passionnante. Puis une deuxième image se superposa à la première en fondu enchaîné... Elle avait maintenant les jambes écartées, enserrant son violoncelle comme une amoureuse emprisonne délicieusement son amant après l'amour. Il savoura longuement cette dernière vision, avant d'essayer vainement de chasser ses pensées lubriques de la main. À croire que les mouvements de ses mains détenaient un grand pouvoir sur un orchestre, mais aucun sur son imaginaire. Dans quelques minutes, lors de la répétition, il la reverrait, bien réelle, vibrante, et elle irradierait toute la salle de sa présence incantatoire. Elle le verrait aussi ; elle allait lui sourire, avec chaleur, tout en replaçant nonchalamment sa

queue de cheval de sa main gauche, tenant l'archet et son instrument de la main droite. Alors, il dirigerait tout croche... Inévitablement.

Le gouvernement du Canada avait créé l'Orchestre Royal du Canada, l'ORC, un orchestre de haut niveau qui voyageait partout au pays pour promouvoir la musique classique et l'unité nationale. Pour des raisons stratégiques, il avait établi la résidence de cet orchestre au Québec, plus précisément à Saint-Sauveur, dans les Laurentides.

Le poste de directeur artistique et de chef d'orchestre avait été confié à Marc-André, alors âgé de trente-cinq ans. Il avait été formé dans les meilleures écoles de direction d'orchestre américaines et allemandes.

Passionné sur le podium, Maestro Léger savait créer des interprétations originales et intenses, mais toujours soignées et rigoureuses. Il enthousiasmait le public, les critiques et les musiciens. Très bel homme, il était un véritable ambassadeur pour l'ORC et la musique classique, non seulement au Canada, mais partout où il était appelé à diriger.

Mais il y avait maintenant ce problème qui se nommait Laurie Davidson. C'était devenu un véritable calvaire ! Il n'était plus lui-même et il ne se reconnaissait plus. *Il marchait à côté de lui d'un pas qui n'était pas le sien*, pour paraphraser le poète Saint-Denys Garneau.

Est-ce que les musiciens de l'orchestre s'en étaient rendu compte lors du concert à Ottawa ? Fallait-il en parler avec Gustav Hollinger, le premier violon de l'orchestre et un ami personnel depuis le Conservatoire de Berlin ?

Marc-André arriva dans la salle de répétition et sauta sur le podium avec la souplesse d'un chat abyssin. Il déposa la partition du *Boléro* sur le lutrin, l'ouvrit, et adressa quelques bonjours aux musiciens présents avant l'heure, toujours les mêmes. C'est après avoir effectué quelques exercices avec la baguette pour se délier les muscles des bras et des épaules qu'il la vit entrer dans la salle, alors en grande conversation avec Alexandre Cousineau, un altiste, le *playboy* notoire de l'orchestre. Marc-André ressentit aussitôt un éclair fulgurant de jalousie, un sentiment étouffant tissant sa toile dans son cerveau comme une araignée insidieuse. Il respira lentement et profondément pour s'en remettre, non sans remarquer que Laurie avait revêtu une tenue très décontractée, pantalon noir et chandail rose moulant. Dès qu'elle l'aperçut, elle lui sourit et regagna prestement sa place... directement en face du podium. Le maestro avait décidé de placer les violoncelles au centre et les altos à la droite de l'orchestre pour mieux équilibrer le son lors du *Boléro*. Difficile de ne pas la voir !

Il débuta la répétition en tapant sa baguette sur le lutrin et dit :

— Tout le monde est là ? Parfait ! Bonjour à tous et à toutes. Ce matin, nous allons travailler le *Boléro*, que nous allons jouer en deuxième partie du concert de demain. Je vous transmets les indications générales maintenant, et j'apporterai des précisions en cours de répétition. Je veux interpréter cette pièce à la manière de Ravel lui-même. Je veux un son homogène, plaintif et monotone... sans effets, sans affectation. Attention les solistes... on va tous jouer pareil. Personnalité au vestiaire !

Après que les musiciens se soient esclaffés, il reprit ses explications. — Tempo très modéré... la noire à 60 au métronome. Un, deux, trois et un, deux, trois... comme ça, sans aucun changement jusqu'à la fin. Je veux que notre *Boléro* dure exactement dix-sept minutes, comme l'exigeait Ravel. Je veux un long crescendo à peine perceptible au départ. Écoutez vos collègues qui jouent avant vous, puis ajustez votre son en conséquence. Le crescendo va

s'accentuer à partir de la modulation en mi majeur, pour se terminer par une apothéose sonore. Ça va ? C'est compris ?

L'orchestre commença à jouer et fit le *Boléro* au complet, sans intervention de la part du maestro. C'était parfait. Les musiciens avaient parfaitement compris les directives de leur chef.

Le concert avait lieu à la Maison symphonique de Montréal. La première partie du programme s'était fort bien déroulée, l'ouverture *Coriolan*, de Beethoven, fut jouée avec fougue. Le *concerto numéro vingt et un pour piano* de Mozart -le célèbre «*Elvira Madigan*»-, avec **Louis** Lortie comme soliste, donna lieu, lui, à une exécution modèle. De la fine dentelle.

Après l'entracte, les musiciens regagnèrent leur place pour le *Boléro*. Marc-André Léger entra ensuite dans la salle, sous les applaudissements nourris des mélomanes qu'il salua avec spontanéité, sans fausse humilité. Puis il se tourna vers les musiciens en leur adressant un sourire bien senti, destiné à les rassurer et à dissiper un stress bien normal dans les circonstances. Le *Boléro* est une partition plus exigeante qu'il n'y paraît à l'écoute, surtout pour les premières chaises, les solistes. Le solo de trombone est une épreuve de haut niveau qui cause des soucis, même aux virtuoses de cet instrument.

Au moment même de donner le signal de départ au percussionniste, Marc-André eut un violent choc... le choc de sa vie qui le laissa ahuri et pantois. Laurie était là, devant lui... complètement nue derrière son violoncelle ! Elle le fixait de ses yeux verts scintillants et l'invitait de sa bouche entrouverte aux lèvres frémissantes à d'autres plaisirs qu'à ceux de la musique. Le maestro ressentit un coup de chaleur dans tout le corps. Galvanisé, il lança l'orchestre bien malgré lui dans un tempo effréné qui surprit tous les musiciens. Gustav Hollinger, le premier violon de l'orchestre, jura en allemand «*Teufel!*<sup>4</sup>» entre les dents. Les musiciens -ceux qui ne jouaient pas, car les autres devaient se concentrer comme jamais- se regardèrent, interloqués. Est-ce que le chef voulait battre le record *Guinness* du *Boléro* le plus rapide, soit douze minutes, détenu depuis 1940 par Leopold Stokowski ? Le tromboniste, pour sa part, estima qu'il ne pourrait jamais jouer son solo à ce tempo, à cette vitesse folle ; il regarda alors son jeune collègue tromboniste à côté de lui, tout en pensant, dans un état de panique aiguë... «*Si tu me remplaces, je te paie un bon souper chez Deschamps*».

Ce n'était plus le *Boléro*, c'était un gallot furieux. Maestro Léger était au bord de la psychose. Alors qu'il se disait : «*Bon sang, qu'est-ce que j'ai fait !*, il s'efforçait de maintenir la cadence et de trouver une solution pour ralentir le tempo sans causer le chaos cacophonique redouté par tous les chefs. Il regarda les violoncelles qui s'appêtaient à faire une entrée, et vit que Laurie s'était rhabillée, en plus de paraître très concentrée... «*C'est déjà ça !*» se dit-il.

Le miracle tant souhaité se produisit quand Jeanne Streicher, basson solo de l'orchestre, ralentit le tempo en le ramenant de «*Très (trop) rapide*» à «*Rapide*». Puis le percussionniste et la harpiste suivirent, en reprenant le nouveau tempo à la fraction de seconde. «*Quels musiciens extraordinaires !*» pensa le chef qui ralentit davantage le tempo, mais de façon naturelle, au solo suivant, celui de la petite clarinette en mi bémol. Le trombone solo remit son nœud papillon en place, rassuré à moitié, car il avait encore du travail à faire. Il souffla dans son instrument et actionna la coulisse pour se préparer.

Le chef murmura, mais assez fort pour que tous les musiciens l'entendent :

---

4. Diable !

–Attention... au changement de ton, de do majeur à mi majeur, on reprend le rythme très rapide du début. Suivez-moi bien.

Ce fut un triomphe! Le chef et les musiciens de l'ORC reçurent du public une ovation debout qui s'éternisa durant cinq longues minutes. Même si ravis de l'accueil du public, les musiciens demeuraient perplexes. Pourquoi ne pas avoir répété à ces tempi? Le chef avait dit... «*un son monotone et un tempo modéré*»... Était-ce pour éviter une interprétation routinière?

Le lendemain, la critique fut unanime. Maestro Léger était un véritable génie pour avoir insufflé à cette œuvre maintes fois jouée une nouvelle fraîcheur et une vitalité incroyable. On le compara même au grand chef allemand Mengelberg, qui lui aussi variait le tempo de l'œuvre.

Or, Marc-André savait qu'un véritable désastre avait été évité de peu, un désastre dont les conséquences auraient pu s'avérer tragiques pour sa carrière et pour l'ORC. Il avait un sérieux problème qu'il fallait régler... Mais comment guérir de cette obsession?

Il en vint à perdre le sommeil... et cinq kilos en une semaine. Il crut même voir des cheveux blancs apparaître sur ses tempes. Les yeux creux, les cheveux hirsutes, il appela Gustav Hollinger pour lui faire part de sa décision: il lui fallait démissionner. Il n'avait pas le choix.

–Gustav, j'ai des problèmes personnels très graves et je vais devoir démissionner de mon poste de directeur artistique de l'ORC.

–*Mein Gott!* Toi peux pas faire ça, Mark, l'orchestre va tellement bien. Est-ce que tu peux tes problèmes personnels avec moi parler?

–*Nein*, Gustav. C'est trop personnel. Ce sont des problèmes... intimes.

–Est-ce que toi avoir découvert que toi être... joyeux? C'est pas grave, Mark, la moitié des grands artistes sont joyeux. Tchaïkovski était joyeux. Nézet-Séguin, confrère à toi, être joyeux et lui presque nouveau chef du *Berliner Philharmoniker*. Joyeux, pas grave!

–Gai, tu veux dire? Non, bien au contraire...

–*Oh! Gut!* Est-ce que toi plus capable... d'érecter?

–Non, ce n'est pas ça. Mes problèmes me font commettre des erreurs... Pense au *Boléro*. J'ai comme perdu la raison lors du concert et si Jeanne n'avait pas pris l'initiative de ralentir le tempo, on était cuit...

–Mais *Boléro* a gros succès été. Je peux te conseiller un conseil, Mark?

–Ma décision est prise, Gustav, mais vas-y...

–Il faut que tu consultes un psychanalyste ou un psychiatre avant de décider final. Il y en a de très bons à Vienne.

–C'est une bonne idée. Je vais consulter un spécialiste. Ne parle à personne de ce que je viens de te dire...

–Je suis avec toi d'accord. *Viel Spaß*<sup>5</sup>!

–*Danke!*

Le maestro prit un rendez-vous pour le lendemain avec une psychothérapeute, une dame Roselyne Nages, dont l'annonce faisait une pleine page dans le bottin téléphonique local. Aussitôt qu'il fut entré dans son bureau, elle l'invita à s'allonger sur un divan brun défraîchi et lui dit d'une voix neutre, monocorde...

–La session de thérapie commence et doit commencer. Vous avez une heure...

---

5. Bonne chance!

–Ah... J'imagine que je dois vous parler de mon problème ?

–...

–Comme vous le savez peut-être, je suis le chef de l'Orchestre Royal du Canada et j'ai un problème... un problème très grave...

Un long silence s'ensuivit, jusqu'à ce que la psychothérapeute reprenne en disant :

–Un problème très grave...

–Oui, un problème très grave qui m'empêche de fonctionner adéquatement...

–De fonctionner adéquatement... dit la femme à la suite d'un autre long silence.

–Oui, il y a une violoncelliste qui m'obsède. Je la vois partout, je pense continuellement à elle. Non seulement je ne dors plus, mais j'ai perdu cinq kilos en une semaine. C'est tout juste si je me lave et me brosse les dents...

–C'est parce qu'elle est violoncelliste qu'elle vous obsède ?

–Non, non... Elle pourrait être bassoniste, percussionniste ou même cor anglais qu'elle m'obsèderait quand même...

–Ah ! C'est donc une Anglaise ?

–Non... enfin oui. Mais on peut jouer du cor anglais sans être anglais. N'importe qui peut jouer du cor anglais... non, enfin, il faut quand même avoir appris à en jouer... ce qui est loin d'être facile...

–Vous dites que c'est une femme facile ?

–Oh non ! Enfin, ce n'est pas l'impression qu'elle me donne...

–Mm, mm... émit la psychothérapeute après un nouveau long silence.

–Elle est très belle, mais c'est plus que ça ; elle m'obsède. Je suis jaloux quand elle parle avec... avec Alexandre Cousineau, par exemple, un altiste...

–Un artiste... ?

–Non, un altiste.

–Mmm... Vous n'aimez pas les altistes... Intéressant... pourquoi ?

–Non, j'aime beaucoup l'alto. Le son de cet instrument est doux et lorsqu'il joue avec les violoncelles, ça produit un bel effet dramatique...

–Vous revenez aux violoncelles... C'est une piste intéressante.

–J'ai dit ça comme ça... J'aurais pu aussi dire que les altos et les hautbois vont très bien ensemble... s'ils jouent à l'octave, évidemment...

–Mm, mm... répéta la femme après un autre long silence.

–Les bassons et les altos aussi. Mais je ne suis pas ici pour donner un cours d'orchestration. Si ça vous intéresse, vous pourrez lire le traité d'orchestration d'Adler. C'est une référence très valable, mais c'est en anglais.

–L'heure est terminée... annonça la femme après une longue pause. Nous avons accompli un cheminement extraordinaire. Je vous donne rendez-vous la semaine prochaine, à la même heure...

–Je n'ai pas l'impression d'avoir cheminé tant que ça... J'ai toujours mon problème...

–Ce sera 175\$. Vous pouvez payer par carte de crédit, mais j'aimerais mieux comptant...

Marc-André sortait du bureau de la psychothérapeute quand il reçut un appel de Manon Bonneville, sa gérante, qui lui annonça que les prochaines saisons étaient complètes jusqu'en 2020, avec cent vingt-cinq concerts par année devant être présentés aux quatre coins du globe.

–Bon travail, Manon. Excellent travail. Euh... Un de mes amis cherche un psy pour régler un problème personnel. En connaîtrais-tu un bon ?

–Quelle sorte de problème personnel ? Il veut sortir du placard ?

–Non, il a comme une obsession, une idée fixe et il veut en guérir. Il veut s'en départir, pour redevenir lui-même...

–Gérard Lamoureux ! C'est un excellent psychologue. Il règle tous les problèmes en moins de deux !

–C'est en plein ce dont... euh... mon ami a besoin. Merci.

Le Maestro disposait d'une semaine avant la reprise des répétitions en vue du prochain concert à Toronto, lequel serait diffusé à travers tout le Canada. Le psychologue Lamoureux était très occupé et normalement, il aurait dû refuser de le voir. S'il fit exception, c'est parce qu'il avait fait son conservatoire avant de s'orienter vers la psychologie comportementale, sa spécialité. Il vouait au chef Léger une grande admiration.

–Maestro Léger, c'est un grand honneur de vous rencontrer. J'ai apporté l'un de vos enregistrements. Est-ce que vous accepteriez de l'autographier ?

–Avec plaisir. Quel était votre instrument au conservatoire ?

–Le tuba. Écoutez... je n'ai pas beaucoup de temps, trente ou quarante minutes tout au plus. Je n'aime pas faire attendre mes patients, alors décrivez-moi votre problème en allant à l'essentiel... deux ou trois phrases, pas plus.

–D'accord. Il y a une musicienne dans l'orchestre. Très belle. Très... attirante. Je suis si obsédé par elle que je la vois partout. Elle me déconcentre et elle m'empêche de diriger convenablement. Je pense même à démissionner. Voilà un court résumé de ma situation.

–Et puis ?

–Comment ça «*Et puis ?*»

–Vous êtes un très bel homme ; vous êtes une «*rock star*». Les femmes doivent vous sauter au cou... non ?

–Je suis toujours en déplacement et c'est difficile d'avoir une relation stable avec une femme. Non, je n'ai pas autant d'expérience avec les femmes que vous pouvez le penser. Je suis un grand timide, au fond. La musique, c'est ma vie, et ma vie, c'est la musique.

–Est-ce que cette femme a refusé vos avances ?

–Non, pas du tout. Je n'ai pas essayé de l'aborder. Enfin... pas sous cet angle...

–Qu'est-ce que vous attendez ? Vous l'appellez et vous l'invitez au restaurant, au cinéma, au zoo, n'importe où... Voyez comment les choses se passent. C'est simple. Si ça ne devait pas fonctionner, vous aurez subi le test de la réalité et tout se replacera. Elle ne vous obsédera plus, c'est certain. Je suis désolé, mais j'ai une nouvelle cliente qui attend...

–Je vais suivre votre conseil. Je me sens déjà mieux. Merci. Merci beaucoup.

–Je ne vous réclame aucuns honoraires, car vous avez autographié mon CD. Enfin... votre CD. Aussi, notre rencontre n'a pas duré vingt minutes.

Marc-André sortit du bureau et retourna à la salle d'attente pour y prendre son imperméable. Il y avait une personne, dans la salle, qui lisait en attendant de voir le psychologue Lamoureux. Quand elle leva la tête, le maestro la reconnut aussitôt.

–Laurie !

–Maestro... Marc-André !

–Euh... Est-ce que tu voudrais que nous...

–Yes! Oh oui!

## 11- Le testament de Joseph Honegger

En prenant l'enveloppe que lui tendait Me Tourangeau, le notaire, Stephen Honegger comprit qu'il devait lire immédiatement son contenu. Le notaire, par courtoisie, quitta la pièce en fermant doucement la porte derrière lui.

Stephen regarda l'enveloppe. Dessus, il y avait le tampon officiel du cabinet du notaire, ainsi que la date, 28 Février 1975, un numéro de référence légal et la mention «À n'être ouvert que par mon fils, Stephen Honegger». Il s'agissait donc d'un document hautement confidentiel faisant partie du testament de son père. De quoi pouvait-il s'agir ?

Il ouvrit facilement l'enveloppe en soulevant le rabat avec son pouce, pour ne trouver, à l'intérieur, qu'un simple feuillet écrit à la main.

*Zurich, 8 février 1975*

*Stephen,*

*Cette courte lettre, qui te paraîtra bien énigmatique, complète mes dernières volontés. Maître Tourangeau te la remettra, comme il se doit.*

*Ce que tu trouveras sous le plancher de la maison m'a été remis en 1938 par Dominick Helberger, un très grand ami. Il était juif et venait d'être saqué du Musée qu'il dirigeait à Berlin. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de lui. Il n'est jamais revenu récupérer son bien. J'ai attendu en vain pendant près de 40 ans qu'il se manifeste, lui ou un membre de sa descendance qui aurait pu être au courant de l'affaire. Il avait un fils qui aurait ton âge, un dénommé Arthur, si je me souviens bien. Je te confie la tâche de le retracer pour lui remettre ce que tu trouveras. À mon âge, je n'ai pas la force d'effectuer ces longues et fastidieuses recherches.*

*Sois prudent.*

*Joseph Honegger, ton père.*

Le notaire revint dans son bureau comme il l'avait quitté, à pas feutrés.

–Alors, tout est clair ? demanda-t-il.

–Comme l'eau du lac... répondit Stephen en sachant que sa réponse n'en était pas une.

–Si je puis faire quelque chose, n'hésitez pas. Comme vous le savez, votre père et le mien étaient de grands amis. Ils se connaissaient depuis les années trente. Les deux ne sont plus là, maintenant. Vous êtes orphelin, Monsieur Honegger, tout comme moi.

Perdu dans ses réflexions, Stephen ne répondit pas et quitta le cabinet pour se rendre directement à son appartement sur la Kreuzbühlstrasse, au centre-ville de Zurich. Dès qu'il y fut, il appela son bureau pour indiquer qu'il n'était pas bien et qu'il devait rester à la maison.

Après des études ratées en littérature et en économie, il travaillait comme courtier d'assurance pour une société qui plaçait la rivalité interne au zénith de ses valeurs corporatives. Ainsi, le courtier qui montrait les ventes hebdomadaires les plus faibles se faisait vertement critiquer et humilier devant tous ses collègues par le directeur des ventes lors de la réunion du vendredi après-midi.

Le meilleur vendeur, pour sa part, recevait l'accolade de ses confrères et un chèque cadeau de deux cents francs. Comme il fallait s'y attendre, cette philosophie de gestion favorisait l'individualisme, l'hypocrisie, la suspicion et le vol de clients par les confrères. Le mot «jungle» constituait un euphémisme pour décrire la culture organisationnelle de cette société.

Suite au décès de son père, Stephen héritait de la maison familiale de Birchwil, un petit village situé à six kilomètres à l'est de l'aéroport de Zurich, et de quatre-vingt mille francs, principalement en obligations privilégiées de banques européennes. Il se rappela que son père avait mis trois décennies à acquitter l'hypothèque, et cette maison représentait maintenant une très belle valeur. Peut-être pourrait-il quitter cette entreprise de merde et vivre de ses rentes? Mais après une brève analyse, il rejeta cette possibilité en raison du coût de la vie particulièrement élevé que l'on retrouve en Suisse.

La lettre de son père était vague et particulièrement «énigmatique», pour reprendre le mot du défunt. Ainsi, un Monsieur Helberger, un Juif de Berlin, aurait laissé en 1938 un «quelque chose» que son père aurait dissimulé sous le plancher de la maison. Il fut aussitôt submergé de questions : pourquoi le mutisme de son père à ce sujet? Était-ce par manque de confiance envers lui? Il soupira en haussant les épaules. Pourquoi ce «quelque chose» n'était-il pas clairement identifié dans la lettre? Pourquoi son père omettait-il de mentionner la pièce de la maison sous laquelle se trouvait ce «quelque chose»? Fallait-il enlever tous les planchers de la maison pour espérer le retrouver? Pas très pratique! Il était clair, aussi, qu'aucun descendant de Dominick Helberger ne connaissait l'existence de ce «quelque chose»; sinon, il l'aurait réclamé depuis belle lurette.

Stephen se prépara une tisane aromatisée aux fruits, tout en poursuivant sa réflexion. La première chose à faire consistait à trouver ce «quelque chose» et de voir comment «il» avait passé le temps. S'il s'agissait de documents, de bons du Trésor, par exemple, peut-être s'étaient-ils détériorés au point de perdre toute valeur. Si ce n'était pas le cas, le testament enjoignait Stephen de retrouver Arthur, le fils de ce Dominick Helberger. Mais comment faire? Comment retrouver un Juif allemand d'environ cinquante ans qui aurait survécu au massacre des nazis? Il existait probablement des organismes humanitaires juifs qui pourraient l'aider dans cette démarche. À voir.

Le lendemain, il décida de ne pas aller travailler afin de commencer la recherche sous le plancher de la maison familiale. Comme son père, un excellent bricoleur, avait un atelier rempli d'outils et d'équipements pour travailler le bois, il n'avait aucunement besoin d'acheter quoi que ce soit pour exécuter le travail.

Après un copieux petit déjeuner, il sauta dans sa vieille Peugeot et se dirigea vers la maison de la rue Roswiesestrasse, à Birchwil. Il longea l'aéroport de Zurich et arriva bientôt à destination. Il s'agissait d'une belle résidence, en bois et stuc, érigée sur un grand terrain et entretenue avec le plus grand soin.

Un avion de la *Swissair* passa à basse altitude, en direction de la piste 28 de l'aéroport. Quand il était enfant, Stephen adorait s'asseoir sur le balcon avec son père pour regarder ces avions en phase finale sortir leur train et les volets pour l'atterrissage. Son père avait été un bon pilote amateur, en son temps, et commentait les différentes manœuvres d'approche utilisées par les pilotes et les compagnies d'aviation.

Il entra dans la maison et en fit rapidement le tour. Tout était net et bien rangé. «*Une vraie maison suisse*», pensa-t-il en souriant malgré lui. Il ouvrit la radio et syntonisa un poste allemand de musique symphonique. On y jouait la 4<sup>e</sup> symphonie de Brahms.

Par où commencer ? Il fixa les planchers comme s'il espérait trouver un grand X rouge avec la mention : «*Chercher ici*». Il fallait une stratégie. Réfléchir avant de démolir ! Cette formule aurait sans doute plu à son père, professeur de littérature dans un lycée français à Zurich. Il essaya de raisonner comme son paternel l'aurait fait en 1938. Enfant unique, il était alors âgé de deux ans. Ses parents lui avaient souvent rappelé qu'il était un bambin turbulent et touche-à-tout. La pièce choisie par son père devait donc se trouver hors du «champ d'action» d'un enfant hyperactif. Pour cette raison, il élimina son ancienne chambre à l'étage, la chambre d'invités adjacente, le séjour, le salon et la cuisine. Il ne restait donc plus que la chambre principale et c'est dans cette pièce qu'il décida de commencer sa recherche.

Il alla à l'atelier, situé au fond du jardin, pour y prendre un pied de biche, un gros tournevis, un ciseau à froid et un marteau. Revenu à la maison, il déplaça le lit, «où j'ai probablement été conçu», pensa-t-il, et les tables de chevet pour s'attaquer au plancher situé au centre de la pièce. Au même moment, on cogna à la porte, ce qui le fit sursauter. En sortant, il prit bien soin de fermer la porte de la chambre, visible depuis l'entrée. C'était un vieux voisin, monsieur Pierre Maeder.

–Je vous ai vu passer, Stephen, et je me suis dit qu'il fallait bien que je vous offre mes condoléances pour le décès de votre père.

–C'est très gentil, monsieur Maeder.

–Il est parti bien vite. Il sentait peut-être venir sa mort. Il m'avait confié son chat il y a deux semaines. Si tu veux l'avoir, il est à toi.

–Non, merci. Il vaut mieux mourir d'une attaque cardiaque que d'un long cancer. Changement de sujet : vous et mon père étiez voisins depuis les années trente, n'est-ce pas ?

–Votre père a acheté la maison en 1932 et moi, l'année suivante. Ce sont des maisons très bien construites et très solides.

–Ça fait donc... 53 ans que vous êtes voisins ?

–Tout à fait. Je t'ai vu grandir. J'ai dû te chasser de mon verger parce que souvent tu venais vol... euh... prendre des pommes, mon petit garnement !

–Oui, je me souviens. Dites-moi, monsieur Maeder, auriez-vous connu un grand ami de mon père, un dénommé Helberger... Dominick Helberger ?

–Helberger ? C'est un nom juif. Ça me dit quelque chose. C'est vague. Dominick Helberger ? N'oublie pas que j'ai le même âge que ton défunt père, 86 ans. J'ai donc perdu quelques neurones en chemin ! Bon... Do-mi-nick Hel-ber-ger... Ah ! Je me souviens, maintenant. Je ne l'ai pas connu personnellement. En fait, je ne l'ai vu qu'une seule fois. Il était venu à Birchwil juste avant la guerre et ton père me l'avait brièvement présenté. Il était resté chez tes parents quelques jours, mais ne sortait jamais de la maison. Je crois, mais je n'en suis pas sûr, qu'il était à la tête d'une organisation juive de Berlin qui organisait le déplacement de Juifs de l'Allemagne vers la Suisse. Ton père avait été le chercher à Berlin avec son petit avion. Un voyage risqué, à l'époque. Je suis curieux de nature et quand j'ai demandé à ton père ce que ce monsieur venait faire à Birchwil, il m'a répondu qu'ils écrivaient un livre ensemble. Pourquoi me demandes-tu ça ?

–Parce que mon père parle de lui dans son testament...

–Ah bon... C'est intéressant. Stephen, je dois maintenant partir. Mes condoléances encore. Prends bien soin de toi. Tu comptes habiter la maison familiale ?

–Non, je vais probablement la vendre.

–Alors tente de me choisir de bons voisins !

Stephen rentra et se remit aussitôt au travail. Après avoir enlevé deux planches, il eut le choc de sa vie, au point d'en éprouver des arythmies qui durèrent une bonne heure. Il dut reprendre son souffle à l'aide de longues et profondes inspirations. Il transpirait à grosses gouttes et avait la bouche sèche.

Sous le plancher de la chambre de ses parents, il avait d'abord trouvé neuf barres en or de trente centimètres de long et pesant une dizaine de kilos chacune. Fébrile, il avait alors rapidement enlevé le reste du plancher pour découvrir quarante-trois autres barres identiques. Il fit un rapide calcul basé sur le prix courant d'une once d'or pour se rendre compte que sa découverte valait plus de dix-sept millions de dollars américains. Il se saisit d'une des barres et l'examina attentivement. Celle-ci avait été fabriquée avec soin puisqu'elle ne portait aucune trace de moule. En revanche, il n'y avait aucune inscription, comme on en retrouve habituellement sur les lingots. Étrange. Même chose pour toutes les autres barres.

Soudain, on cogna à la porte. Sursautant, Stephen faillit échapper le lingot. En maugréant, il prit le temps de baisser les stores et de bien fermer la porte de la chambre avant d'aller répondre. On frappa de nouveau, et cette fois avec insistance. C'était encore monsieur Maeder, accompagné d'un jeune homme dans la trentaine qui présentait un air de famille.

–Bonjour, Stephen.

–Monsieur Maeder... ?

–Je ne veux pas te déranger, mais j'ai parlé de ta maison à mon petit fils qui habite le canton, pas loin d'ici. Je te présente Markus, Markus Maeder... Il est ingénieur. Il souhaiterait visiter les lieux pour te faire éventuellement une offre.

–Bonjour, Markus. Malheureusement, je dois partir à l'instant. On pourra se reprendre pour la visite... la semaine prochaine, peut-être.

–Ça ne prendra pas de temps. Simplement un tour rapide pour voir si la maison convient...

–Désolé, je n'ai pas le temps. Je vous appellerai la semaine prochaine, répéta Stephen sur un ton qui n'admettait aucune réplique.

Décus, les Maeder s'en allèrent. Pierre hochait la tête en jetant un coup d'œil derrière lui, vers Stephen et la maison.

En refermant la porte, ce dernier savait qu'il avait fait un accroc aux règles les plus élémentaires de la politesse. Mais il était nerveux comme jamais. Il avait l'étrange impression de ne plus habiter son corps, mais de flotter au-dessus de lui-même en se regardant penser et agir.

Il ferma soigneusement tous les stores et les rideaux de la maison. Que faire, maintenant ? Il ouvrit la penderie et sortit les nappes qui faisaient la fierté de sa mère lors des réceptions, notamment celle en dentelle achetée à Bruges lors de son voyage de noces. Toujours anxieux, il les déploya et les plaça sur le plancher ouvert pour camoufler tant bien que mal le trésor qu'il venait de découvrir.

En quittant la maison, il constata qu'un enfant de dix ans pouvait ouvrir la porte d'un simple coup d'épaule. Il blêmit, se demandant s'il devait quitter ou non la maison. Mais il n'avait pas le choix : rester là risquerait éveiller les soupçons de monsieur Maeder, un homme qui avait déjà suscité la méfiance de son père dans le passé.

Stephen s'engouffra donc dans sa Peugeot et démarra, en proie à un grand stress. En passant devant la maison de monsieur Maeder, il vit ce dernier en grande discussion avec son petit-fils. Les deux s'arrêtèrent de parler et le regardèrent s'éloigner. «Ils vont sûrement faire le tour de la maison et essayer de voir à l'intérieur», pensa Stephen qui faillit faire une embardée.

Il passa une fort mauvaise nuit. Il se leva à plusieurs reprises et lorsqu'il regagnait son lit, c'était pour échafauder divers scénarios qui allaient de la fuite dans un paradis fiscal à la vente des lingots à l'unité dans divers pays avoisinants la Suisse. La rétrocession de l'or aux descendants de ce monsieur Helberger, comme son père l'exigeait dans son testament, ne figurait dans aucun de ses scénarios.

À neuf heures, il appela son bureau et demanda à parler à monsieur Funck, son directeur, pour lui remettre sa démission sans la moindre explication. La réaction laconique de l'autre ne se fit pas attendre. «*Monsieur a dû hériter d'un bon magot... Vous viendrez chercher vos affaires le plus vite possible et vous n'aurez plus accès à votre ordinateur d'ici cinq minutes*». «*Va te faire foutre, connard !*» pensa Stephen en raccrochant.

Ceci fait, il gagna sa vieille Peugeot, qu'il comptait bien remplacer par une Mercedes, et se dirigea vers Birchwil, où il arriva à peine quelques minutes avant le spécialiste de la sécurité domiciliaire qu'il avait contacté. Il avait choisi un fournisseur de Zurich, plus cher qu'un spécialiste de la région, mais dont la discrétion ne faisait pas de doute.

–Monsieur Honegger, est-ce qu'il y a eu des vols dans la région pour que vous souhaitiez transformer votre résidence en forteresse ?

–Mieux vaut prévenir que guérir. Il m'arrive parfois de m'absenter et je veux que ma maison soit parfaitement sécurisée.

–Comme nous sommes une entreprise responsable, je dois vous avouer que le système que je vais installer chez vous est très performant. Il n'empêcherait toutefois pas un voleur professionnel de le neutraliser et d'entrer dans la maison s'il savait qu'il s'y trouve des objets de valeur. En d'autres termes, si vous avez un Picasso dans votre maison...

–Je ne serai jamais la cible d'un professionnel, répliqua aussitôt Stephen. Il n'y a rien à voler chez moi. Je le répète : mieux vaut prévenir que guérir.

L'installation du système exigea une demi-journée. Au milieu de l'après-midi, un électricien vint placer de puissants projecteurs actionnés par minuterie sur tout le périmètre de la maison. En le regardant travailler, une pensée traversa l'esprit de Stephen. Un vers de Victor Hugo, le poète préféré de son père :

«...et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles!<sup>6</sup>»

Quand tout fut terminé, il revint chez lui, à Zurich. Après avoir tergiversé de longues minutes, il avait décidé d'apporter un lingot qu'il avait soigneusement caché dans une serviette de bain et déposé sous le siège du passager de son automobile.

Le lendemain après-midi, il se présenta à la réception de la *HofBank* et demanda à voir

---

6. La conscience.

Basil Haefliger, le directeur du service à la clientèle avec qui il avait pris rendez-vous le matin même.

Après les salutations d'usage, il expliqua le but de sa visite.

–Monsieur Haefliger, mon père m'a laissé un lingot d'or en héritage et j'aimerais en connaître la valeur et la meilleure façon de le vendre.

Stephen avait en effet décidé durant une autre nuit insomniaque, arrosée de tisanes à la camomille, de jouer la carte de la demi-vérité.

Monsieur Haefliger prit la barre dans ses mains et l'examina attentivement.

–Est-ce que vous savez comment votre père a obtenu cet or ?

–Aucune idée !

–Il ne s'agit pas d'un lingot, mais d'une barre. Elle ne porte aucune inscription, ce qui aurait pu nous renseigner sur sa provenance et sur sa pureté. Vous ne pourrez pas la vendre à une institution financière, c'est certain. Il faudrait la faire expertiser pour déterminer ce qu'elle contient en or. Avec un certificat officiel, vous pourriez la vendre sur le marché secondaire. J'estime alors sa valeur à cent mille dollars américains. Je peux vous transmettre les noms de quelques agents qui pourraient être intéressés, si vous le désirez.

–Je vais y réfléchir.

–Il y a quelques années, enchaîna le banquier, un collègue m'a révélé qu'il avait reçu un client qui voulait vendre vingt barres de ce type. Monsieur Honegger, cela dit sans vous offenser, mon collègue a cru à l'époque que cet or provenait de la mafia calabraise.

Stephen remit la barre d'or dans sa mallette, remercia sèchement le directeur et sortit rapidement de la banque. Plutôt que de rentrer chez lui, il alla au Bar Hirzenmatt, un endroit huppé, calme, et fréquenté par la gent d'affaires. Frustré, il avait besoin de relaxer.

Il n'avait pas aimé sa visite chez Haefliger. Mais pas du tout ! Ce banquier était sans doute un escroc qui toucherait une juteuse commission de l'intermédiaire qui achèterait l'or à seulement cent mille dollars la barre. Stephen rageait en sirotant son martini, quand une jolie brune vint s'asseoir à la table voisine. Par prudence, il rangea sa mallette sur une chaise de l'autre côté de la table.

Son joli minois lui disait vaguement quelque chose. Où avait-il vu le visage de cette femme ? Divorcé depuis dix ans, il n'avait connu depuis que des liaisons éphémères avec principalement des secrétaires du bureau. La jolie brune le regarda et lui sourit en disant :

–Bonsoir. Je m'appelle Andrea...

–Bonjour... euh... bonsoir, moi c'est Stephen.

Cherchant comment poursuivre la conversation avec cette ravissante jeune femme, il ne lui vint seulement qu'un affreux cliché à l'esprit.

–Est-ce que je peux vous offrir un verre ?

Elle accepta spontanément et vint s'asseoir à sa table. Elle était enjouée, vive d'esprit et de bonne compagnie. Après avoir commandé les consommations, Stephen commença enfin à relaxer, à oublier les lingots et sa rencontre avec Haefliger. Au troisième Martini, il dut s'absenter pour aller à la salle de bain. Pendant qu'il se lavait les mains, il réalisa qu'il avait laissé sa mallette avec l'or sous la table. Inquiet, il se hâta de revenir, mais heureusement, Andrea l'attendait avec un grand sourire.

À 22h00, il l'invita à prendre un dernier verre chez lui, ce qu'elle accepta avec un enthousiasme qui le ravit.

Après l'amour, dont il ne garderait finalement qu'un vague souvenir, Stephen s'endormit profondément. Un sommeil sans rêves. Puis il se réveilla brusquement avant l'aube, en proie à une anxiété soudaine. Il était seul dans le lit et l'appartement lui semblait trop silencieux. Lorsqu'il se leva, un éclair lui foudroya le crâne. Il explora sa tête d'une main incertaine, comme s'il cherchait à tâtons une hache assassine. Combattant une nausée menaçante, il fit en titubant le tour de l'appartement. Andrea était partie... et sa mallette avait disparu.

Jurant avec rage, Stephen saisit un bibelot, un souvenir de sa mère, et le lança de toutes ses forces sur le nouveau téléviseur mural Bang et Olufsen, faisant exploser l'écran. Épuisé, vidé de toute énergie et de toute substance, il se recoucha en souhaitant que ce cauchemar s'estompe.

Le lendemain matin, souffrant encore de la migraine, il prit une décision facilitée par deux jus d'orange tempérés au Schnaps. Ses difficultés et ses déboires, pensa-t-il, provenaient du fait qu'il n'obéissait pas aux directives de son père. Il fallait donc retrouver le fils de Dominick Helberger ou du moins, faire des efforts dans ce sens pour libérer sa conscience. Déjà, il se sentait mieux.

Il relut la lettre qui accompagnait le testament de son père. Dominick Helberger avait été saqué de la direction d'un musée en 1938. Lequel? Il trouva aisément la réponse l'après-midi même à la bibliothèque municipale de Zurich : c'était le Musée Juif. Ce musée avait été fermé par les nazis en 1938 et Dominick Helberger en était le directeur. Qu'étaient devenus ce Monsieur et son fils Arthur? Soudain, il eut une idée.

Il appela l'un de ses anciens confrères d'université, Anton Szymanowski, un Juif qui vivait maintenant à Berlin et avec qui il gardait un contact occasionnel. Sans préciser pourquoi, il lui expliqua qu'il recherchait Arthur Helberger, le fils de Dominick Helberger, autrefois directeur du Musée juif. Pouvait-il l'aider? «*Certainement, donne-moi un jour ou deux. J'ai de bons contacts*», lui répondit Anton.

Deux jours plus tard, Stephen reçut un appel d'un homme qui disait s'appeler Aaron Bernstein.

–Monsieur Honegger, pourquoi cherchez-vous de l'information sur Dominick Helberger?

–C'était un grand ami de mon père. Euh... mon père est décédé récemment et il en parle dans son testament.

–Désolé de l'apprendre. Vous dites qu'il en parle dans son testament... Soyez plus précis. Est-ce que votre père a légué un bien quelconque à Monsieur Helberger ou à son fils Arthur?

–Euh... non. Il me demandait simplement de retrouver son fils Arthur pour... Écoutez, vos questions sont bien indiscrettes et je ne veux pas y répondre. Je vais mettre fin à cet appel.

–Attendez, Monsieur Honegger! Sachez que Dominick Helberger a été assassiné à Treblinka en 1941. Il avait un fils, Arthur, un artiste-peintre homosexuel, qui a vécu en Argentine et qui s'est suicidé en 1972.

–Merci pour l'information.

Stephen raccrocha avec des sentiments opposés : la satisfaction et la colère. Dominick Helberger et son fils étant morts, l'or lui appartenait donc. Fini les ennuis et les recherches qui heureusement, n'avaient pas duré bien longtemps. Il prit la lettre du testament, la déchira et la

jeta à la poubelle. Mais qu'avait fait ce con de Szymanowski ? Qui était cet Aaron Bernstein, de toute évidence un faux nom ? Il appela plusieurs fois Anton à Berlin pour savoir ce qui s'était passé et lui dire sa façon de penser, mais n'obtint pas de réponse. «*Tout ça n'est pas très cachère*», s'inquiéta-t-il dans son for intérieur.

Le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, il s'agissait du notaire Tourangeau.

–Monsieur Honegger... je me demandais si vous aviez besoin d'aide dans la gestion de la succession de votre père ?

–Merci, Me Tourangeau, mais je me débrouille très bien jusqu'à maintenant.

–Vous savez, j'ai plusieurs contacts, et ce, dans tous les milieux... Si jamais je pouvais vous être utile, n'hésitez pas.

–Merci encore. Je vais y penser.

Stephen raccrocha, plus perplexe que jamais. Que signifiait cet appel du notaire ?

Le lendemain matin, il mit un jean et une chemise de travail. Il remettrait le plancher en place et attendrait le moment propice pour vendre l'or. Il y avait trop d'inconnues dans cette histoire et il ne maîtrisait pas bien la situation. Attendre semblait être la meilleure décision. Peut-être que l'offre du banquier était la plus appropriée, compte tenu des circonstances, ou encore, celle du notaire. Il avait la désagréable impression que le monde entier savait qu'il était entré en possession d'une fortune.

Arrivé à la maison de Birchwil, il enleva les nappes pour se mettre au travail. Il constata aussitôt que l'or avait disparu sans laisser la moindre trace. La maison ne montrait pourtant aucun signe d'effraction. Des professionnels. Sans aucun doute des professionnels.

Stephen n'éprouva ni surprise ni étonnement. Il n'essaya pas d'identifier les hypothétiques auteurs du vol. Mais était-ce bien un vol ? Il ressentit tout à coup une joie immense, profonde et libératrice, comme une déferlante. Il éclata en sanglots, puis, après de longues minutes, parvint à se calmer.

Il se fit une tisane à la menthe avant de tout remettre en place, minutieusement et consciencieusement. Plus rien n'y paraissait.

Le lendemain, il appellerait son ancien patron pour reprendre sa place de courtier d'assurance dans cette société qu'il avait jugée merdique dans une vie antérieure.

Puis, le dos vouté, il marcha lentement vers la maison de Monsieur Maeder.

## 12- «Est-ce ainsi que les hommes vivent?»

«C'était un temps déraisonnable  
*On avait mis les morts à table (...)*»

Louis Aragon

Joseph-Hervé Tourangeau avait été trahi par Pierre de la même manière que l'avait été le Christ, mais à une différence près : il n'avait pas été condamné à mort, mais uniquement à cesser de vivre.

Les mains attachées derrière le dos, les pieds entravés par du fil de fer et la tête basse, il avait été jugé par le Comité disciplinaire de la Milice Citoyenne, la MC.

Toute la population du quartier avait été sommée de participer au procès en poussant des cris patriotiques :

*Québec Justice! Québec Justice!*  
*À bas les inégalités! À bas les nantis!*

Et des hurlements de condamnation :

*Tourangeau au poteau!*  
*Douze balles dans la peau!*  
*Tourangeau au poteau!*  
*Douze balles dans la peau!*

L'assemblée était filmée par de nombreuses caméras détectrices d'attitudes révisionnistes qui couvraient habilement tous les angles. Aucune échappatoire possible. Les images seraient ensuite analysées par des préfets méticuleux et revanchards. Il valait donc mieux que les participants y mettent du cœur, mais pas trop... un changement de régime étant toujours à craindre. Les Citoyens et les Citoyennes du Québec étaient passés maîtres dans l'art du savant dosage des émotions en public, comme les Chinois sous Mao, comme les Cambodgiens sous Pol Pot.

Joseph-Hervé avait eu un procès devant un juge seul. Il avait subi un procès expéditif, certes, mais juste. En tous points conforme aux prescriptions de la *Charte*.

Pour éviter le châtimeut prévu, soit cinq ans de rééducation dans le Grand-Nord, il avait avoué sa faute sans amoindrir les faits et sans chercher à se justifier. La preuve contre lui était d'ailleurs irréfutable, grâce au témoignage de Pierre et aux accablantes photos infrarouges que ce dernier avait prises. Joseph-Hervé, cet ancien professeur de physique mis en disponibilité permanente depuis des années, avait bel et bien jeté du carton dans la poubelle des déchets organiques, plutôt que dans le bac numéro dix-huit réservé aux cartons de cannelure B. Il avait été dénoncé par Pierre, son voisin, qui avait fouillé dans tous les bacs à la faveur de la nuit pour trouver la faute et toucher la récompense promise aux «Redresseurs».

L'aveu spontané de Joseph-Hervé lui avait valu une sanction bénigne, à savoir un choc électrique d'intensité moyenne infligé simultanément sur les deux mollets, ce qui entraîna une ridicule steppette.

Il avait aussi essuyé les huées d'une foule robotisée qui agitait en cadence le Livre Vert à

bout de bras. Il fallait aussi des bras d'acier pour retenir les affreux Pit-Bulls qui hurlaient leur haine à son endroit, yeux rouges et écume à la bouche. Intimidant. Angoissant.

Joseph-Hervé connaissait maintenant de manière existentielle la signification des mots *Opprobres* et *Déchéance*. Il serait interdit à quiconque de lui adresser la parole, et ce, jusqu'à sa réhabilitation complète, laquelle ne viendrait pas avant plusieurs années. Joseph-Hervé avait donc intérêt à se faire oublier et à montrer un comportement exemplaire. Sinon, gare à la prochaine sanction ! Le Comité disciplinaire pouvait se montrer magnanime à la première offense, mais jamais à la deuxième. Peine maximale. Question de principe.

En l'an de grâce 2047, les citoyens et les citoyennes du Québec avaient reporté au pouvoir le Parti de la Solidarité Naturelle, le PSN, soit le seul en lice, les autres ayant tiré leur révérence après plusieurs mois d'ostracisme, d'intimidation et de violence. Sitôt réélu avec 92% des voix, le PSN, d'allégeance écolo-marxiste, avait vite fait de renforcer ses lois sociales et environnementales, pourtant déjà très contraignantes, et de les colliger dans la **Charte**.

Depuis son expulsion du Canada en 2028, le Québec avait porté au pouvoir une succession de partis de plus en plus radicalisés qui envoyaient le pendule de l'histoire à gauche, au bout de son ressort.

En 2041, le PSN avait habilement manœuvré pour remporter les élections en fusionnant avec le Parti Écologie Nouvelle, le PEN, affilié à Ligue Mondiale du Climat, la démagogique LMC.

Selon celle-ci, la température avait grimpé de 3,15 degrés Celsius depuis 1950. Constat dramatique. Tous les scientifiques à la solde de la LMC s'étaient entendus unanimement pour prédire qu'avant la fin du siècle en cours, le 21<sup>e</sup>, surviendraient des catastrophes naturelles d'une ampleur inimaginable :

- une hausse du niveau des mers de dix mètres ;
- l'érosion des berges ;
- des tornades et des ouragans de force 6 ;
- des orages foudroyants ;
- de longues pluies torrentielles ;
- de grandes sécheresses ;
- une succession de vagues de chaleur et de vagues de froid ;
- la disparition des principaux écosystèmes ;
- la suppression de la biodiversité et l'arrivée de nouvelles espèces en génération spontanée ;
- l'invasion de sauterelles géantes et d'araignées velues ;
- des tremblements de terre dévastateurs.

Quelques scientifiques québécois, sans lien avec la LMC, avaient contesté les données de cette dernière en faisant valoir les résultats, inquiétants, certes, mais plus pondérés émanant de leurs propres études. Résultat : ils s'étaient retrouvés en vacances permanentes à la Grosse-Île, au milieu du St-Laurent, dans les mêmes baraques qui avaient servi lors de la mise en quarantaine des immigrants irlandais au 19<sup>e</sup> siècle. C'est que la Loi 178 de la **Charte**, rebaptisée en catimini «*Loi du Typhus*», interdisait toute contestation des données «scientifiques» de la LMC «...pour éviter l'anarchie».

Le PSN avait institué la Milice Citoyenne, les fameux Gardes Verts, pour veiller à l'application de la *Charte*. Recrutés parmi les militants de la première heure, ces gardes assumaient avec zèle et enthousiasme la responsabilité de traquer les citoyens qui défiaient, volontairement ou non, les Lois de la *Charte*. Ils patrouillaient donc dans les quartiers par petits groupes de trois et effectuaient des perquisitions au «hasard contrôlé» auprès de citoyens victimes d'un manque de chance ou d'une délation. Les fautifs, c'est-à-dire les criminels comme Joseph-Hervé Tourangeau, subissaient alors un procès public «rapide, *juste et efficace*».

Il est bien connu que les partis extrémistes, de droite comme de gauche, aiment fonder leurs actions outrancières sur une dialectique philosophique qui les justifie, les accrédite et leur confère leurs lettres de noblesse.

La démarche du PSN s'appuyait sur une philosophie d'inspiration spinoziste mise de l'avant par le Norvégien Arne Naess au 20<sup>e</sup> siècle. Selon cette philosophie, dite de l'écologie profonde, il n'existerait pas de frontière entre l'individu, la société, les animaux et l'environnement, ces quatre composantes faisant partie d'un tout appelé «La Nature». L'environnement n'était donc pas une entité séparée de l'individu, comme on le pensait autrefois, mais s'intégrait à lui de manière indivise.

Lorsque les Gardes Verts éprouvaient de la difficulté à expliquer ces concepts plutôt abstraits aux citoyens, ce qui était souvent le cas, ils étaient invités par le PSN à citer l'un des grands principes de la *Charte* :

«Ce que vous faites à l'environnement, vous le faites à vous-mêmes et aux autres citoyens et citoyennes du Québec puisque nous faisons tous partie de «La Nature».

Conséquemment, un crime contre l'environnement était donc un crime contre la personne qui devait être châtié avec la plus grande sévérité. À ceux qui s'obstinaient à ne pas comprendre, les Gardes-Verts disaient alors, en frappant leur main gauche gantée noire avec leur matraque électromagnétique à effets multiples, qu'il était du devoir de tous les citoyens de **croire** sans chercher à comprendre, car telle était la Loi.

En l'An de grâce 2047, on s'était débarrassé de Dieu, mais pas de la morale de l'obéissance aux forces aveugles.

La Milice Citoyenne (MC) avait débuté sa mission environnementale par la distribution de tracts de sensibilisation, avant de poursuivre avec des sessions obligatoires d'information sur les Lois de la *Charte*. Au terme de ces sessions, les participants faisaient le serment au Chef du PSN, aussi appelé «*Notre Berger*», d'obéir à toutes les Lois et de dénoncer les déviants, c'est-à-dire les criminels. Les délateurs, au nom plus glorieux de «Redresseurs», étaient récompensés par des séjours dans des camps de gratification sexuelle ou de pêche, selon leurs intérêts. Pierre avait choisi la pêche pour des raisons obscures, probablement ataviques, voire mystiques.

Poussant toujours plus loin leur action, la MC avait obligé tous les théâtres à jouer des pièces à forte teneur socio-environnementale et forcé les chanteurs populaires à inclure, dans leurs spectacles, des chants écolos folkloriques. Les orchestres symphoniques devaient amorcer leurs concerts par l'«Hymne à la Nature», une musique qui ressemblait à s'y méprendre à «Agadou-dou-dou», mais dans la tonalité de sol mineur. Une mélodie simple et facile à retenir. Un vers d'oreille.

Les Citoyens du Québec devaient lire chaque jour une section de la *Charte*, comme autrefois les curés, le bréviaire. Une fois dans leur vie, ils devaient se rendre à Châteauguay, chef-lieu du gouvernement, pour suivre en personne les débats des Chefs-Camarades au cours de sessions dites de «démocratie directe».

Cette révolution environnementale s'accompagnait d'une transmutation sociale et alimentaire. Le PSN détestait les «riches», considérés comme des traîtres à «La Nature», des voleurs et des pollueurs sans aucun mérite.

Le Parti commença son action anti-nantie en subventionnant des spectacles d'humour dont les «riches» faisaient les frais. Voici un exemple parmi tant d'autres :

*Un client va voir un riche avocat et lui demande comment se calculent ses honoraires.  
–C'est 500\$ la question!  
–Vous ne trouvez pas que c'est exagéré et injuste?  
–Non. Quelle est votre troisième question?*

On lança ensuite des rumeurs à l'effet que les «riches» évitaient les impôts grâce à toutes sortes d'entourloupettes et qu'un pourcentage élevé d'entre eux se payaient des bains au champagne alors que le bon peuple crevait littéralement de faim.

Du coup, les nantis durent mettre leurs luxueuses voitures et leurs vêtements griffés en quarantaine, car ils se faisaient agresser par des citoyens belliqueux ou des miliciens officiant en temps supplémentaire pour le simple plaisir. La MC fermait aussi les yeux lorsque des bandes de voyous évinçaient les riches de leur superbe demeure pour s'en emparer.

On alla encore plus loin. Les nantis dont les actifs dépassaient le million de dollars durent porter sur leurs vêtements une étoile verte barrée d'un X jaune. Plusieurs de ces «traîtres» préférèrent alors céder **tous** leurs avoirs aux dirigeants du PSN moyennant le droit d'émigrer en Ontario ou aux États-Unis, qui les accueillèrent à bras ouverts.

Résultat : le Québec se retrouva bientôt sans médecins, sans ingénieurs, sans avocats, sans chefs d'entreprises. «Bon débarras!» cria le PSN qui n'avait pourtant pas terminé son œuvre salvatrice.

Les viandes rouges furent bannies des étals de boucher. Seul le poulet en «libre vagabondage», même sur les autoroutes désormais sans voitures, était toléré, comme d'ailleurs la bière, par crainte d'une contre-révolution.

Le PSN s'attaqua ensuite au homard, au caviar et au saumon fumé, symboles de l'alimentation quotidienne des «riches». Au début de ce régime frugal, le marché noir florissait, mais tous les fournisseurs se retrouvèrent bientôt en reprogrammation cognitive à la baie James, élément important du Plan Nord du PSN.

Le Québec vivait donc dans la pauvreté extrême. L'économie de partage et le troc devinrent alors les modèles socio-économiques privilégiés. C'est ainsi que l'on réglât la grave problématique des inégalités sociales.

Le PSN considérait l'année 2037, date de son émergence, comme l'année zéro. Tous les événements antérieurs à cette date étaient rigoureusement oblitérés des livres d'histoire. Toute allusion à des régimes totalitaires, comme ceux de la Chine, des Khmers rouges, de l'Union

soviétique ou de l'Allemagne nazie était sévèrement punie sur la place publique.

La distribution de l'électricité devint irrégulière, les centrales étant désormais gérées par des médaillés du régime aussi zélés qu'incompétents. Cette situation força donc le PSN à ajouter le *black-out* à sa longue liste de restrictions environnementales. Les citoyens et les citoyennes du Québec furent alors tenus de ne pas utiliser l'électricité pour quelque activité que ce soit, entre 18h00 et 8h00.

C'est dans ce contexte d'austérité que Joseph-Hervé Tourangeau commit son deuxième et irréparable crime. Malgré sa grande prudence, il avait été trahi par le compteur intelligent de la résidence qu'il habitait maintenant seul avec son chat Gabriel, sa conjointe l'ayant quitté dans la honte suite à son premier procès. Il avait baptisé son chat Gabriel par dérision, car c'était le prénom du féroce et impitoyable Capo des Gardes Verts.

Malgré tous ces sombres événements, Joseph-Hervé avait conservé un sens de l'humour qui le distinguait de la masse soumise et amorphe du peuple québécois. Ainsi, de temps à autre, il ressortait de vieux tubes des années 60 qu'il écoutait le sourire aux lèvres, notamment ceux d'un groupe d'humoristes depuis longtemps oubliés, *Les Cyniques*. Il s'esclaffait toujours quand il entendait pour la centième fois un policier dire à son chef...

*Policier* : «*Chef, le suspect s'est sauvé !*  
*Chef* : *Je vous avais dit de surveiller toutes les sorties...*  
*Policier* : *Chef, il s'est sauvé par une entrée !*»

Un samedi soir, Joseph-Hervé soupait sans grand enthousiasme d'une salade de cresson troquée contre un tournevis, quand les Gardes Verts firent irruption à 18h10, après avoir défoncé à coups de bélier une porte pourtant débarrée. L'occupant des lieux avait oublié d'éteindre sa radio... Non, soyons honnête, il n'avait pas voulu fermer le poste au milieu des *Quatre saisons* de Vivaldi. On en était au «*Printemps*» et cette musique joyeuse apportait une brise de fraîcheur à sa vie obscure et étouffante.

Il avait oublié que le compteur intelligent envoyait à la Centrale un bulletin de consommation d'énergie en temps réel, ventilé par appareil. Les Gardes Verts recevaient simultanément une copie de ce bulletin, d'où leur intervention d'une enviable efficacité.

Après que le fautif eut été déclaré coupable d'un deuxième crime contre «*La Nature*», le Tribunal lui laissa le choix. Soit il passait dix ans dans un camp de reprogrammation et de restructuration neurologiques à la Baie-James, soit on le lapidait sur la place publique, ce qu'il choisit. Une mort brutale, mais généralement rapide. S'il avait su qu'une révolution, celle de l'intelligence, se préparait...

Le capo Gabriel en personne l'attacha à un poteau, distribua les pierres et donna le signal à la meute d'automates délirants de commencer l'exécution. Joseph-Hervé vit alors une volée de pierres se diriger vers lui.

Sa dernière pensée fut : *comment en est-on arrivé là ?*

### 13- Sophie<sup>7</sup>

J'ai rencontré Sophie au Salon de la moto de Montréal. J'avais décidé d'acheter un scooter pour faire mes courses aux alentours de chez moi, du fait que dans ce coin très particulier de la planète qu'est le Plateau, le scooter est plus pratique que l'automobile et nettement plus accepté par la faune locale, résolument anti-bagnole.

J'étais donc au kiosque *Vespa* et je me préparais à jeter mon dévolu sur le modèle LX 150 noir quand j'ai vu, tout près de moi, une très jolie brunette en admiration devant le même modèle, mais de couleur rouge. «*Le rouge et le noir ne s'épousent-ils pas*», comme le dit si bien Brel dans sa célèbre chanson «*Ne me quitte pas*»?

On s'est regardé, elle m'a souri, je lui ai souri et on s'est plu. Comme ça. Tout simplement. Je l'ai invitée à souper le soir même au restaurant le *Plat-Oh!*, et elle a immédiatement accepté, sans me servir le pénible rite de la tergiversation calculée.

La soirée fut extraordinaire. Je me sentais vraiment à l'aise, avec Sophie, et c'était réciproque. Je lui parlai de mon divorce difficile, de mon intérêt pour le jazz, la musique symphonique, la peinture moderne (celle de Borduas en particulier) et la cuisine italienne. Je passai toutefois sous silence ma modeste carrière de prof de sociologie au Cégep. Je ne voulais pas l'ennuyer avec des banalités.

Sophie m'avoua qu'elle ne connaissait rien en peinture et en musique, aveu qui n'eut aucun effet sur moi tant j'étais sous le charme. Je m'enlissais inexorablement dans l'état second de l'amour qui altère, parfois définitivement, le jugement et le sens des priorités. C'est comme ça, et ce sera toujours comme ça.

De son côté, Sophie me révéla qu'elle était coiffeuse-esthéticienne et qu'elle avait son propre salon à Longueuil, ville à l'origine d'une coupe de cheveux très à la mode chez les joueurs de hockey de niveau *pee-wee*. «*Je n'ai rien à voir là-dedans*», me dit-elle. Réplique qui me fit m'esclaffer. En amour, on rit pour un rien...

Le lendemain, je l'appelai pour l'inviter de nouveau à souper, cette fois au *Kawai*, un *steak house* japonais réputé. Malheureusement, elle partait en croisière pour quinze jours dans les Îles avec une copine. Mais elle promit de m'appeler dès son retour. «*Sans faute*», ajouta-t-elle.

Deux semaines, c'est long quand on est en amour! Je pensais à elle tout le temps. À quarante-cinq ans, j'étais redevenu un véritable adolescent, acné en moins. J'étais accro solide. Je ne lisais plus et je n'écoutais plus de jazz, faisant plutôt jouer du Mahler (rien de tel pour une âme souffrante!), du Beethoven (la cinquième), du Brel, du Ferré, du Lèveillée et du Moustaki.

Je m'achetai des chaussures et un ensemble de jogging *Nike* dernier cri, et commençai à courir pour retrouver la grande forme et impressionner Sophie par ma vigueur. Faisant rapidement des progrès, je pus courir cinq kilomètres sans trop d'effort après une seule semaine d'entraînement.

Je décidai aussi de moderniser ma garde-robe avec des vêtements *Boss*, *Lacoste* et *Façonnable*, achetés dans un magasin haut de gamme de Laval où le mot solde est tabou.

Comme elle me l'avait promis, Sophie m'appela le lendemain de son retour. Elle avait

---

7. Inspiré d'un chapitre d'un roman de l'auteur intitulé *Vents de travers*, publié chez La plume d'or en 2017.

fait un voyage magnifique, mais «... elle avait quand même *bien hâte de revenir !*» Elle n'en dit pas plus, et moi non plus. Je ne voulais pas paraître prétentieux, voire présomptueux.

Puis, à mon grand étonnement, qui se muta en ravissement fébrile, elle proposa de venir chez moi le lendemain «...*pour vérifier si je lui avais dit la vérité au sujet de mes talents culinaires*». Elle éclata de rire et proposa d'arriver vers les 17h30, en soulignant qu'elle ne pourrait pas rentrer trop tard, car elle avait beaucoup de travail.

J'avais donc vingt-quatre heures pour me préparer à l'événement qui allait changer le cours de ma vie. Mais par où commencer ?

Il était trop tard pour faire des emplettes décentes. L'appartement devenait donc la priorité de l'heure. Je lavai les fenêtres et les allèges ; époussetai les meubles ; passai l'aspirateur partout et m'attaquai à la salle de bain. Les femmes, c'est bien connu, jugent les hommes par la propreté de leur salle de bain, surtout autour de la cuvette. C'est toutefois un jugement qui mérite d'être nuancé, car beaucoup de femmes-célibataires-malgré-elles souhaiteraient y retrouver un peu de «traces d'or», le matin. Bon... enfin ! C'est une opinion très personnelle que nous ne sommes pas obligés de partager. Je l'astiquai, l'aseptisai... Ce qui m'embêtait, c'est que j'aurais à l'utiliser avant la venue de Sophie.

Le ménage terminé, je me fis venir du *Plat-Oh !* une pizza toute garnie double pepperoni fromage

Je passai une nuit agitée tellement j'avais peur de gaffer. Dans ces circonstances, tout est une question de dosage, de rythme et de tempo. Comme moi, Sophie savait comment devait se terminer cette soirée. C'était écrit dans le baldaquin ! Mais il y a un rituel à respecter, une sorte de lent crescendo, une longue pente à gravir avec ses échelles-bonheurs et ses serpents qui vous font déraiper hors du jeu. Avec les autres femmes que j'avais connues après mon divorce, c'était simple : du pif-paf-pouf dans la pantoufle ! Mais cette fois, c'était sérieux, et il me fallait définir une approche solide et sans faille.

Après le petit déjeuner, je me remis à penser au repas. Il fallait qu'il soit copieux, mais pas trop lourd, avec un vin à la fois léger et un peu corsé... Un bourgogne ? Un Barolo ? Est-ce que je devais préparer des amuse-bouches ? Des canapés avec brie, fraise et une touche de sirop d'érable, ma spécialité ? Une petite entrée ? Un potage ? Une *Minestrone* ?

J'étais vraiment embarrassé. Je consultai mon livre de recettes préféré : *La fine cuisine italienne* du chef Pasquale. Après bien des hésitations, je constituai ainsi mon menu :

Apéritif :	Champagne
Hors-d'œuvre :	Crevettes à la sauce au citron
Potage :	Soupe de fruits de mer
Plat principal :	Escalope de veau farcie au prosciutto et au fromage, avec brocoli al Freddo.

Ceci fait, je décidai de me procurer tous les ingrédients de mes recettes au Marché Jean-Talon. Aussi, j'en fis une liste minutieuse :

- 16 crevettes décortiquées
- Concentré de tomates
- 3 citrons

- 2 baguettes
- Brandy
- Crème 35%
- Persil
- Laitue
- Huile extra-vierge de très grande qualité
- Céleri
- Carottes de fantaisie
- Gousses d'ail
- 1 grosse queue de homard
- 4 palourdes
- 4 huîtres sans coquille
- 4 moules sans coquille
- 4 pétoncles
- Bouillon de poisson
- Croutons
- 2 escalopes de veau
- 4 tranches de prosciutto
- 4 tranches de mozzarella
- Chapelure italienne
- Sauce tomate
- Bouquet de brocoli
- Vinaigre de vin rouge.

J'achetai tous ces ingrédients en fin de matinée. Les sacoches de mon scooter débordaient tellement, que je dus utiliser une bande élastique pour ne pas perdre les baguettes en chemin. J'achetai aussi deux bouteilles de *Pinot noir Shug Carneros Estate Winery Sonoma Coast 2007*, deux... pour être sûr de ne pas en manquer, et une demi-bouteille de champagne à servir en apéritif. Au retour, je faillis faire une embardée en évitant un chat qui s'était élancé au milieu de la rue.

Une fois à l'appartement, je me rendis compte que j'avais oublié le dessert. J'allai donc à la pâtisserie Gascogne pour m'y procurer quatre mille-feuilles à la crème. Bien sûr, il fallait aussi des fleurs. Alors je courus chez Marie Vermette afin d'acheter des roses rouges et blanches. Deux douzaines, et un vase.

Je mis un peu plus de temps que prévu à préparer mes recettes. La soupe aux fruits de mer me causa beaucoup de difficultés, car c'était la première fois que je la faisais. De plus, je n'étais pas trop sûr du temps de cuisson. Je fis cuire les fruits de mer dix-sept minutes au lieu des quinze suggérées dans le livre du chef Pasquale. Comme j'avais une cuisinière électrique et lui, au gaz, il fallait donc compenser. Ensuite, je poêlai les escalopes que j'enfournerais plus tard après les avoir recouvertes de sauce tomate, soit juste avant le potage.

À 17h00, j'avais à peu près repris le contrôle de la situation. Mais encore un oubli : la musique ! Je n'avais pas encore choisi la musique.

Sachant que Sophie n'avait pas une grande culture musicale, je songeai à mettre le disque

de Richard Abel que mes collègues du département de sociologie du collège m'avaient donné à mon anniversaire. Finalement, j'optai pour un disque d'André Rieux, celui où on entend la musique du *Troisième homme*. Très accrocheur !

À 17h20, je m'aspergeai légèrement d'eau de Cologne, car mes efforts de l'après-midi avaient laissé des traces. Je vaporisai aussi la maison d'une fragrance à base de citron et de coriandre. J'étais prêt. Enfin.

À 17h35, on sonna à la porte. C'était Sophie. Ma Sophie ! Elle était superbe dans sa robe blanche décolletée qui laissait entrevoir une poitrine nettement plus généreuse que je ne l'avais imaginé au restaurant. Peut-être un effet spécial de soutien-gorge... À vérifier plus tard.

Je me trouvais pas mal non plus dans mon pantalon noir et ma chemise rouge en soie *Boss*. Je lui fis le plus beau des sourires en guise d'accueil en lui disant : « *Quelle belle visite !* » Oui, je sais... pas très fort !

– *Wow ! Les belles fleurs ! Les belles roses !* s'exclama-t-elle. Puis elle jeta sur moi un regard énigmatique, comme si elle attendait une réponse claire à une question difficile. Elle sourit, et ce sourire illumina tout l'appartement.

Je lui servis une coupe de champagne, qu'elle but assez rapidement. Faut dire que nous étions en juin et qu'il faisait chaud. Elle devait avoir soif, très soif. Je la resservis donc aussitôt. Je me reprochai de ne pas avoir acheté une pleine bouteille au lieu d'une demie. Je me sentis un peu hors-piste. Lorsque j'invitai ma nouvelle flamme à s'asseoir, elle demanda plutôt de lui faire visiter l'appartement. Elle prit les devants et je la suivis. Elle avait une démarche à la fois langoureuse et cadencée, avec un léger balancement des hanches... à rendre marteau !

Arrivée à la cuisine, elle se retourna nonchalamment vers moi en dodelinant la tête et me demanda langoureusement :

– Sais-tu ce que j'aime chez un homme ?

– **La queue !**

– **Quoi ? !**

– Oui, la queue de homard ! Je viens d'apercevoir la queue de homard sous un essuie-tout. Sophie, j'ai oublié de mettre la queue de homard dans la soupe de fruits de mer.

– Ce n'est pas grave.

– Oui, Sophie, c'est grave. Très grave, même ! C'est l'ingrédient vedette de ma recette. Mais où avais-je la tête ? La queue doit aller dans la soupe, pas dans un essuie-tout !

– Mais non. Ce n'est pas grave. Oublie ça !

Sophie entra dans la chambre, regarda les meubles et s'assit sur le lit avant de me dire avec un léger soupir :

– Il doit y en avoir des femmes qui sont passées par ici...

Le disque d'André Rieux venait de finir et je me demandais si je ne devais pas en mettre un autre. Celui de Richard Abel ?

– Je suis certaine qu'il y en a eu au moins une centaine.

Je n'ai pas tenu de statistiques, mais une centaine me semblait très exagéré.

– Non... Moins que cela, quand même ! Certainement pas plus que...

– **Viens !**

Je dois admettre que sa demande, à moins que ce ne fût un ordre, me prit par surprise, car j'avais encore Richard Abel et la queue de homard en tête.

J'aime les femmes qui prennent l'initiative, mais là, c'était une attaque frontale du type *Feu à volonté et pas de quartiers*, comme les troupes de Wolfe sur les Plaines d'Abraham. J'eus de la difficulté à garder mon calme...

J'avais prévu, sans entrer dans les détails, une stratégie amoureuse en dix étapes, mais voilà que nous en étions déjà à l'étape cinq. Il fallait donc que je me ressaisisse et que je reprenne le contrôle de la situation.

Or, elle ne m'en laissa guère le temps. Elle m'embrassa avec une telle fougue qu'elle me fit mal à la lèvre supérieure. Sa bouche recouvrit complètement la mienne et son nez comprima le mien. Ayant joué de la clarinette en si bémol quand j'étais jeune, je n'eus aucune difficulté à retenir mon souffle un certain temps. Je commençai tout de même, après quelques minutes, à ressentir un certain manque d'oxygène et des étourdissements.

—Ça fait quinze jours que j'attends ce moment, me susurra-t-elle à l'oreille.

Cet aveu me galvanisa. Après que nous ayons aisément gagné la médaille d'or du concours de déshabillage le plus rapide, je couvris ses beaux seins de baisers voraces. J'imagine qu'on pouvait entendre les bruits de succion jusqu'au parc Lafontaine, ce qui devait ajouter à l'ambiance sensuelle de cet îlot de perdition.

Soudainement, d'un geste rageur, elle poussa ma tête entre ses cuisses. Pendant que j'officialiais avec un succès corroboré par de petits glapissements, il me vint à l'esprit la blague de Martin Matte qui fait dire à son père amoureux d'une jeune femme : «*Ouais ! Les femmes ont un clitoris, asteure !*» Je m'abstins toutefois de rire. C'eut été déplacé.

Je revins à mon affaire, réfléchissant à la prochaine étape à franchir, normalement la sixième. J'envisageai toutefois plusieurs options, mais c'est Sophie qui, impatiente, décida que le moment était venu de passer à l'acte.

Nous priment la position classique du missionnaire. Comme Sophie commença à trembler dès le cinquième coup de boutoir (elle aimait une certaine brusquerie), je décidai de ralentir le rythme. Elle réagit instantanément : «*Aaah ! Aaah ! Sergio ! Sergio... mon amour.*» C'était fort étrange, car je m'appelle Gaétan. Mais dans ces moments intenses, la mémoire peut jouer des tours.

Puis, après deux changements successifs de position, je me mis à penser qu'elle avait peut-être déjà travaillé pour le Cirque du Soleil, comme trapéziste ou contorsionniste.

Quelle amoureuse ! Je me sentis tout à coup comme un grand amant italien. Le Mastroianni du Plateau ayant ingurgité d'un coup dix comprimés de *Viagra* ! Elle continua à crier de plus en plus fort, jusqu'à hurler : «*Aaah ! Aaah ! Sergio ! Sergio... mon amour.*» Je craignis même qu'un voisin appelle la police.

Le tout se termina beaucoup plus tard dans un feu d'artifice digne du 24 juin. Ou plutôt du 4 juillet.

Après l'amour, nous somnolâmes un peu et je me retrouvai dans un état de torpeur moite et béate. Sophie et moi, nous étions faits l'un pour l'autre : la fusion totale. Elle s'étira comme une tigresse, s'assit sur le bord du lit, regarda sa montre (elle n'avait gardé que sa *Longines*), et lança un : «*Oh ! Mon Dieu qu'il est tard !*» Elle s'habilla aussi vite qu'elle le put, m'embrassa furtivement et sortit de l'appartement.

—Merde ! Les salauds ! Ils ont mis une contravention sur ma BMW !

Je me sentis bien seul après son départ ! J'enfilai une robe de chambre et me commandai

une pizza toute garnie triple pepperoni fromage du *Plat-Ho!* Puis je mis le *Time out*, de Brubeck, sur la platine. J'étais comblé, j'étais au paradis, j'étais au nirvana. Réincarné en un amant italien... fatigué!

En attendant la pizza, je me servis un *Manhattan*<sup>8</sup> avec deux cerises. Je les méritais bien. Ensuite, j'allai à la chambre respirer le doux relent de nos amours fougueuses et contempler, ému, les draps blancs, les oreillers blancs, mes chaussettes blanches et mon caleçon blanc, éparpillés aux quatre coins de la chambre. Un magnifique tableau de Borduas ! Une composition abstraite admirable. Un chef d'œuvre. «*Enfin, le grand amour !*» pensais-je.

Sophie ne me rappela jamais et ne répondit pas à mes nombreux appels ni à mes messages téléphoniques désespérés.

Je fis sans succès la tournée de tous les salons de coiffure et d'esthétique de Longueuil et de la Rive-Sud. Je poursuivis en vain mes recherches de Saint-Hyacinthe à Valleyfield, de Sherbrooke à Saint-Jérôme et... toujours pas de Sophie.

Qui est-elle ? Où est-elle ? J'aurais bien aimé avoir une explication avec ma «*machina del amore*»... J'ai tout mon temps puisque je suis en congé maladie pour une période indéterminée.

J'ai le VIH, signé Sophie...

---

8. Deux onces de whisky, deux onces de vermouth rouge, deux gouttes d'Angustura et-généralement une cerise.

## Pierre DuBois - Bibliographie

*Devenez un joueur d'impact dans votre organisation.* Montréal. Les éditions Quebecor. 2008.  
*Le sentiment d'appartenance du personnel.* Montréal. Les éditions Quebecor, 2005.  
*Les pays de Franz.* Roman. Les éditions Vents d'ouest. 2016.  
*Vents de travers.* Roman. Les éditions La plume d'or. 2017

### En collaboration avec Catherine DuBois

*Au secours Collin.* Sainte-Thérèse. Boomerang jeunesse. 2009.  
*Le vol de Collin.* Sainte-Thérèse. Boomerang jeunesse. 2007.  
*Collin joue au héros.* Sainte-Thérèse. Boomerang jeunesse. 2007.

### Œuvres musicales

(Éditions Obligato — Partitions et enregistrements sonores disponibles à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à la Bibliothèque et Archives nationales du Canada.)

*Les aventures de Collin l'abyssin.* Conte musical pour orchestre symphonique et narrateur. ISMN 99-0-706057-00-2.

*Quatorze femmes.* Poème symphonique en deux mouvements pour orchestre symphonique et mezzo-soprano. Poème d'Hélène Dorion. ISMN 979-0-706057-26-2.

*Combien de temps la terre.* Lied pour mezzo-soprano et orchestre symphonique (ou piano). Poème d'Hélène Dorion. ISMN 979-0-706057-28-6.

*Le Titanic.* Poème symphonique en cinq mouvements pour grand orchestre symphonique et chœur mixte. Poème d'Alain Grandbois. ISMN 979-0706057-51-4.

*Cinq variations pour piano sur le thème de Frère Jacques.* ISMN 979-0-706057-11-8.

*Berceuse pour clarinette en sib et violoncelle.* ISMN 979-0-706057-50-7.

*Rhapsodie en six tableaux pour clarinette en si bémol.* ISMN 979-0-706057-29-3

*Passacaille pour orchestre symphonique (ou piano à quatre mains).* ISMN 979-0-706057-57-6.

*Fragments de vie pour quintette à vent.* ISMN 979-0-706057-34-7

*Dans les Iles de Berthier.* Poème symphonique pour orchestre symphonique. ISMN 79-0-706057-60-6.